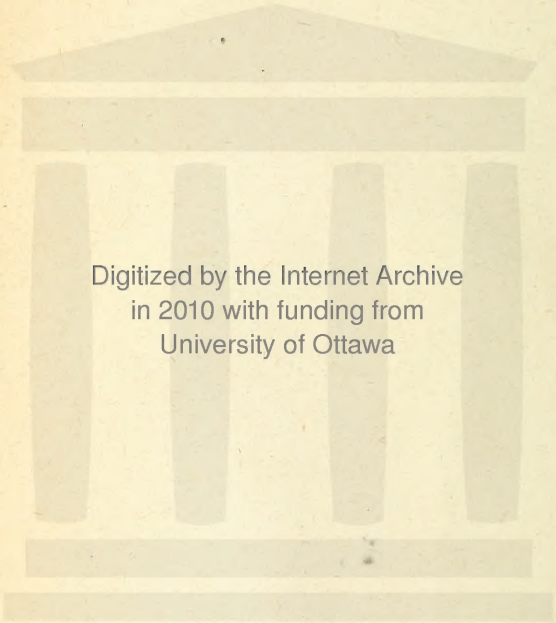
D
523
L37
ser.4

3 1761 07993428 7


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesgrandesheures04lave

LES GRANDES HEURES

QUATRIÈME SÉRIE

3 MARS 1917-22 DÉCEMBRE 1917

DU MÊME AUTEUR

Les Grandes Heures. Première série. 1914-1915. 12e édition. 1 vol. in-16 . . . **3 fr. 50**

— Deuxième série. Février-Août 1915. 1 vol. in-16. 6e édition. . . . . **3 fr. 50**

— Troisième série. 4 septembre 1915—5 février 1916—7 octobre 1916—24 février 1917. 3e édition. 1 vol. in-16 . . . . . **3 fr. 50**

La Famille française. 8e édition. 1 vol. in-16 . . . . . **3 fr. 50**

Bon an, mal an. Première série (1907) à septième série (1913). 7 vol. in-16. Chaque volume . . . . . **3 fr. 50**

399gr

HENRI LAVEDAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES GRANDES HEURES

QUATRIÈME SÉRIE

3 MARS 1917-22 DÉCEMBRE 1917

15980
5/3/21

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1919

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

D
523
L37
sér. 4

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ DE CET OUVRAGE

10 exemplaires numérotés sur papier vergé
pur fil des Papeteries Lafuma

Copyright by Perrin et C^ie^, 1919.

LES GRANDES HEURES

QUATRIÈME SÉRIE

3 MARS 1917-22 DÉCEMBRE 1917

LES VEUVES BLANCHES

3 mars 1917.

Entre beaucoup de cas de conscience qu'aura créés la guerre, en voici un des plus fréquents et des plus douloureux : c'est celui de la jeune fille dont le fiancé est tué.

Doit-elle se remarier?

Il semble, à première vue, que la question ne mérite même pas d'être posée. Raisonnablement, humainement, dans la saine compréhension des réalités, est-il possible d'admettre que toute une vie — brève ou longue, peu importe — soit inutilisée, perdue à cause d'un engagement pris, d'une bague offerte et d'une parole donnée? Est-il juste et nécessaire que la disparition de l'homme entraîne d'une façon morale, et quelquefois matérielle, celle de la femme qu'il avait choisie et qu'il n'était

pas dans son destin de posséder? N'est-ce donc pas assez déjà d'une mort sans en déterminer ou en risquer une seconde? Ne trouvez-vous pas inouï que d'une part *celui qui s'en va* prétende réserver pour lui, absent, toute une existence à laquelle il ne pourra plus en rien contribuer, s'arroge la tyrannie d'occuper, d'immobiliser les ressources d'un être au stérile entretien d'un souvenir rapide et qui, malgré tout, comme les images d'ici-bas les plus nettes, les mieux peintes, est condamné à s'effacer et à périr un jour?

Et ne trouvez-vous pas, d'autre part, *celle qui reste* également insensée de vouloir à tout prix se considérer comme tenue par un lien qui n'eut pas le temps d'être formé, de donner à ce qui ne fut qu'un projet la force et les conséquences d'une réalisation, à l'évanouissement d'un simple espoir toutes les sévérités d'un regret éternel, de s'obliger elle, jeune fille sans plus, à une rigueur de fidélité posthume si difficile qu'on n'ose pas l'exiger de l'épouse?

Oui sans doute, et nous pourrions appuyer encore par de nombreux motifs cette affirmation. Arrêtons-nous donc.

D'autant plus que « la Jeune Fille » mise en cause n'accepte pas la sentence que nous lui dictons. Notre thèse n'est pas la sienne et elle la repousse. Écoutons-la protester mentalement :

« Peut-être, songe-t-elle, auriez-vous raison, en vous plaçant à un point de vue abstrait.

Mais vous méconnaissez tout de la question, son caractère actuel, sa gravité fondamentale, les circonstances qui l'entourent et lui donnent présentement une grandeur qu'elle n'a peut-être jamais eue auparavant. Mettons d'abord à part, pour l'éliminer aussitôt, le cas des fiancés d'intérêt et de convenance pour lesquels l'échange des promesses n'a été qu'une réciproque émission de mots venus simplement des lèvres, sans que le cœur les ait prononcés. Ceux-là, en effet, que n'engageait aucun sentiment sincère et profond, sont rendus à la liberté par la disparition de l'un des deux. La mort, en les dérangeant, n'a touché qu'à des chiffres ou à des combinaisons privées de beauté. Le notaire sera seul susceptible d'être affecté. Grâce à Dieu, il y a fiancés et fiancés. N'accordons ce titre si doux et si fort qu'aux volontaires de l'amour, et surtout à ceux qui, au delà de tous les élans, vont l'un à l'autre « de toute leur âme ». Car celle-ci dépasse l'amour, domine le cœur, et tout le reste. Aux engagés de l'âme il est donc impossible de se dégager. La mort elle-même n'a pas les moyens d'opérer entre eux la rupture, puisque l'âme, immortelle, n'est touchée ni diminuée en rien par la séparation et l'altération des corps. Immatérielles, éternelles et intangibles, les âmes qui se sont données l'une à l'autre s'appartiennent, une fois pour toutes, et ne sauraient s'affranchir. Il y a entre elles un pacte inviolable. Elles sont, quand une des deux quitte ce monde,

unies sans doute dans d'autres conditions, mais elles le demeurent. Sans se perdre elles communiquent, elles s'attendent, et lorsque celle qui est restée condamnée à la vie a rempli sa mission terrestre, elle va retrouver l'âme qui l'avait précédée et qui n'a jamais cessé d'être sa conjointe. Telle est, à nos yeux, et dans cette seule façon noble et satisfaisante d'envisager les fiançailles, la raison d'être de leur indissolubilité.

« Et cependant, même après avoir établi tout cela, tenant à montrer que nous ne sommes pas hors d'état de comprendre les nécessités de l'existence et certains de ses devoirs pratiques... nous admettrons qu'en temps normal la fiancée, rendue à elle-même par la mort du prochain époux qu'elle avait accepté, ait licence de l'oublier sans le trahir, et choisisse, en se résignant à l'inévitable, un autre compagnon de route... Affaire à elle, à son caractère, aux besoins de sa nature, à la quantité et à la résistance de ses forces... Après tout, celui qui s'en va n'a fait que mourir, maladie ou accident, victime d'une loi commune. Il ne s'est pas signalé par quelque chose d'extraordinaire. Il n'y a pas là, pour ceux même que cette perte atteint, de quoi particulièrement s'étonner, s'agiter, regretter, respecter, admirer, et tirer d'exceptionnelles conséquences...

» Mais *aujourd'hui*, à cette époque sans précédents et sans retours où nous sommes honorées de vivre, la situation change. C'est la

guerre! et la plus grande, la plus formidable qui ait jamais secoué le monde. Elle transforme et hausse tout. Elle majore les ordres d'idées, surélève les sentiments, et transfigure les personnes. De ce seul fait les desseins, les paroles, les actes prennent une valeur nouvelle et singulière, un prolongement de portée. Nous voici loin des combinaisons gentilles du temps de paix. Les fiançailles de guerre sont *sérieuses*. Une fiancée de guerre doit savoir ce qu'elle fait, ce qu'elle dit, à quoi elle s'expose. Elle aussi « s'engage », au sens militaire. Quand elle accorde sa foi à l'homme dont elle est aimée et qu'elle aime, à l'homme qui part et s'élance dans les dangers, il faut que celui-là s'en aille avec la certitude d'avoir reçu mieux qu'une promesse temporaire, mieux que l'assurance d'un amour fragile, sans souffle et sans fond, restreint et limité.

» Pour qu'il puisse bien se battre, il faut qu'il trouve, dans notre cœur, la force et l'écho du sien. Cette garantie peut seule lui donner le courage de braver la mort; et, s'il tombe, ses derniers moments seront éclairés par l'espoir et la consolation de se survivre en nous. Et alors, quand l'instant sera venu de payer dans nos cœurs la dette dix fois sainte, allons-nous donc être insolvables? Déclarerons-nous, de notre bouche, la faillite des espérances sans bornes placées sur nos têtes? Ce serait monstrueux. Le fiancé qui, loin de nous, se couche au champ d'honneur, est aussitôt sacré; il

devient notre époux. Pour être glorieux à notre point de vue, il n'a pas besoin d'avoir cherché et provoqué la mort ni d'avoir accompli de hauts faits ; il lui suffit d'avoir été frappé tandis que librement il risquait de nous perdre... Et s'il a terminé, dans une action d'éclat qui le met en évidence et le couronne... que ne lui devons-nous pas à ce fiancé splendide ? Tout ce que nous pouvons est encore trop peu. Il nous hausse d'une façon toute naturelle à du sublime qui, loin de valoir le sien, tâche du moins de s'en rapprocher. Notre conduite est tracée par son exemple. Fiancées de guerre, nous sommes soumises à une règle de reconnaissance, d'honneur, d'amour et de fidélité, à nulle autre pareille et que nous ne pouvons ni ne voulons enfreindre. Promises des soldats tués, nous refusons le mariage, et nous restons veuves, des veuves blanches. »

*
* *

Voilà... non ce que *dit* la Jeune Fille, ardente et fière, dont le cœur virginal bat pour un soldat, car elle reste le plus souvent muette et ramassée dans son parti pris, mais ce qu'elle *pense* et proclame en elle-même, dans le tumulte et l'enthousiasme de sa passion.

Et pourtant, plus elle a l'air d'avoir raison, plus elle a tort. Possédée de la folie du scrupule elle se fait une fausse idée du devoir ; ou

plutôt le devoir, tel que le conçoit et l'organise son imagination pour les besoins de la plus touchante des causes, ce devoir-là, qui paraît en soi juste et irréprochable, n'est pas le sien. C'est un devoir, sans doute, mais un devoir à côté, en dehors de la question. Est-ce le plus grand? le premier? Non.

Le plus grand devoir a ceci de commode et de clair qu'il se détermine par des signes nombreux et absolus qui ne trompent jamais : la résistance qu'il rencontre, la peur et l'amertume qu'il cause, la peine et l'ennui qu'il inflige. Le premier devoir : c'est ce qu'on ne veut pas faire, ce qui déplaît, et coûte par-dessus tout. Du moment qu'une chose est par nous acceptée et adoptée plutôt qu'une autre dont l'idée trouble, effare, soyons sûrs que c'est la seconde qui doit être envisagée et qui est la préférable. Si elle nous rebute, c'est qu'elle s'impose. Et si, en dépit de ses apparences ardues, elle nous agrée, c'est la preuve qu'il faut qu'on l'écarte.

Interrogez donc le plus grand devoir, dirons-nous à la jeune fille, il va vous répondre... et s'exprimer contre vous-même, contrairement à vos impulsions et à vos idées. Mais, en vous heurtant et vous blessant, il va vous donner l'exacte définition de votre conduite, vous montrer le vrai chemin et le déblayer.

Quel était, pour le jeune fiancé parti sous les drapeaux, le plus grand devoir? Servir sa patrie aux risques de son amour, offrir une

vie qui ne lui appartenait plus qu'à moitié et qui représentait des trésors de félicités futures. Ce devoir complet et supérieur il l'a rempli, jusqu'à l'achèvement.

Quel est à présent le vôtre?

Nous allons d'abord le demander à celui qui n'est plus... Il s'y connaît mieux que personne. Vous ne pouvez lui refuser votre entière confiance et vous croirez ce qu'il dira. Or, pensez-vous que, parmi tous ceux qui ont rendu leur dernier soupir en évoquant leur fiancée, en s'efforçant d'expirer et de s'abîmer en elle, il s'en soit trouvé un seul, capable, s'il avait pu tout à coup la voir et être étendu à ses pieds, de lui dire : « Avant que je meure, jure de me rester fidèle. Reste toujours à moi. Ne sois à personne. C'est mon désir, mon ordre, ma volonté. » Pas un. Non, pas un n'eût proféré cet inique et dur commandement, et ce que l'agonisant ne pouvait pas vouloir, le défunt, plus encore, ne peut le souhaiter. Les morts, et surtout ceux-là, ne sont pas égoïstes. Vous toutes qui pleurez un tendre fiancé, jeunes filles que la douleur anéantit ou qu'elle exalte, vous êtes bien sûres que ce guide excellent, cet ami si sage, si attentif, ce gardien de votre avenir, vous dit au contraire, à chacune, quel qu'il soit : « Renoncez à moi. Vous le pouvez sans m'oublier. Vivez sans moi, et vivez à cause de moi. Mais vivez. C'est le nécessaire et l'essentiel. Rien qu'au souvenir persistant de la mienne je comprends votre affliction. Mais

cet héroïsme qu'on nous a demandé, à notre tour nous vous le demandons. Si l'on nous avait priés, suppliés, de manquer, pour vous, à notre devoir de soldat et de citoyen... malgré notre amour l'aurions-nous fait? Non. Et nous sommes morts, malgré vous qui nous rattachiez cependant si solidement à la vie! Nous avons renoncé à vous : ce fut là le sacrifice. A vous maintenant de faire de même. A vous de vivre malgré nous qui vous rattachons au passé. A vous de renoncer à nous. C'est là votre sacrifice. Vivez donc. En nous obéissant vous nous continuez votre fidélité, vous prenez la suite de nos rêves, de nos plus chères espérances... Fondez une famille... Ayez de beaux enfants qui seront l'expression de l'idéal conçu par tous les jeunes hommes tombés avant d'avoir pu être pères... Et laissez-nous, puisque nous ne sommes plus de ce monde, avec nos frères et amis de l'autre... Evitez notre sépulture... Ne vous cramponnez pas à la stèle de notre mémoire... Nous voguons désormais sur d'autres flots que vous. Et d'ailleurs une tombe n'est pas un bateau pour la bonne traversée de la vie, encore moins un radeau pour ses tempêtes. C'est la plus noble des épaves. mais ce n'est qu'une épave fixée, rendue, échouée au port de la terre. Vous qui n'avez pas même embarqué et qui devez faire le beau voyage, partez avec un vivant, le plus tôt. Quand on est jeune on ne vit pas avec un mort. Blanches veuves de nous, fiancées d'un an, d'une heure

ou d'un jour, mariez-vous! Mariez-vous ! Soyez de grandes et douces Françaises ! Ne portez même plus la bague d'argent, la bague de guerre que vous teniez de nous, et demain mettez à sa place une alliance d'or. Car il faut n'avoir ici-bas qu'un anneau, et le nôtre aurait l'air, en demeurant à votre doigt, d'être un restant de chaîne. Adieu ! C'est fini. Nous avons reçu de vous deux inestimables biens : un avant-goût du bonheur et la force d'y renoncer. Vous nous avez trop donné. Vous ne nous devez plus rien. »

DOIT-ON Y PENSER?

10 mars 1917.

Vous avez déjà compris, sans qu'il soit besoin de le dire, la chose que désigne cet i grec, en italique?

Y... c'est la guerre. Oui.

S'il paraît, au premier abord, assez étrange qu'actuellement une telle question puisse même se poser, il suffira de réfléchir, moins d'une minute, pour se rappeler que cependant elle a été plus d'une fois soulevée devant nous. Elle va, vient, circule à sa guise; donc elle existe. Mais, bien entendu, elle n'existe que pour nous les civils, les *arriérés;* il va de soi qu'elle ferait sourire un peu les autres, ceux du front qui ont pris *les devants*...

Écoutons maintenant les réponses que sollicite et obtient cette question qui nous est spéciale.

Tout de suite les voix négatives déclarent, péremptoires : « Pour bien traverser la guerre

— son expérience et sa durée nous l'apprennent — il faut n'y songer que le moins possible. Pas du tout serait l'idéal. Nous reconnaissons que c'est difficile. Appliquons-nous-y pourtant, de quelque façon que ce soit, selon nos forces et nos moyens. Avons-nous une profession, un métier dont l'exercice plus serré, plus étroit, puisse nous procurer le dérivatif salutaire? Pratiquons-les vite, en ce cas, avec un redoublement d'ardeur et de volonté. Butons-nous-y. N'hésitons pas à tout sacrifier pour la conquête et la réalisation de cette sage méthode. Si nous voyons que, décidément, il ne nous est possible d'avoir à la tâche l'esprit libre, clair et léger qu'en chassant l'idée atroce de la guerre, chassons-la, sans scrupules ni pitié. Soumettons-nous, ainsi qu'à une discipline appropriée, la nôtre, à cette condition d'indépendance cérébrale, et alors faisons *comme à l'ordinaire*, sans nous occuper en rien *de ce qui se passe*. Décrétons qu'il ne se passe rien. Après tout, nous n'entendons pas le canon. Paris et la plupart des régions hors des zones militaires offrent sur beaucoup de points leur aspect habituel, surtout s'y l'on cligne des yeux... Clignons donc, de la pensée autant que des paupières. Et pour être plus logique dans cette conduite, cligner est insuffisant, fermons ces yeux imprudents et cet esprit volage, fermons-les tout à fait aux spectacles et aux idées qui nous affligent sans profit. Interdisons-nous formellement le terrible et contagieux sujet. Plus de questions là-des-

sus, ni de réponses si l'on nous interroge. Changement de conversation instantané. Tant d'autres matières nous réclament !... Tout est préférable à *cela* que nous cesserons, en conséquence, de nommer. Ainsi n'ouvrons pas un journal, privons-nous même du communiqué.

» Vous nous trouvez excessifs ? Mais non. Si le communiqué est bon, nous allons en tirer aussitôt des déductions d'un optimisme insensé, et, s'il est mauvais ou que nous le croyions tel quand il ne l'est pas, quelle déplorable méprise puisque, chichement renseignés et d'ailleurs jugeant presque toujours mal, nous ne pouvons pas nous rendre un compte exact de la situation ! Le vrai devoir, pendant qu'en dehors de nous ils s'enchevêtrent, est de s'absenter de ces événements gigantesques et incompréhensibles. Et les choses n'en iront pas plus mal parce que nous les aurons abandonnées à ceux qui en ont la charge et s'en acquittent si bien. Au contraire. A chacun son rôle. Le nôtre est de nous livrer à la besogne qui nous est propre et qui nous agrée même quand elle nous coûte, parce qu'elle rentre dans nos fonctions déterminées.

» Ainsi allons-nous faire... moi mon tableau, le voisin sa statue, celui-ci sa prose et celui-là ses vers, toi ton ouvrage manuel et toi ton œuvre d'art, toi ton grossier travail et toi ta fine ciselure, et toujours sans nous croire obligés, par des convenances prétendues supérieures, de mêler la guerre à ces entreprises. Le ridicule et le fâcheux c'est de se tourner de son

côté et de regarder dans sa direction chaque fois qu'il s'agit de penser, de parler, d'écrire, de créer, de produire et de se manifester, comme si l'on ne devait rien oser sans lui demander la permission. Voilà la grande erreur.

» Et ne nous objectez pas que nous proférons des paroles sacrilèges et blasphématoires, parce que le patriotisme n'a rien à voir là-dedans et que notre seul patriotisme d'intelligence et de saine raison, puisque nous n'avons pas de fusil ni d'outil d'usine dans les mains, est de faire ce que nous savons faire, que nous avons en nous d'essentiel et qui veut sortir. »

* * *

Telle est la façon de voir d'un grand nombre de personnes qui se figurent témoigner ainsi d'une philosophie transcendante et d'une entière maîtrise de soi. Quelques-unes sont sincères, inconscientes du mal qu'elles font à autrui et du bien dont elles se privent elles-mêmes. Excusons-les en les plaignant. Les autres sont des virtuoses de l'égoïsme physique et mental, de la tranquillité quotidienne, du bien-être d'atelier et de bureau, des mandarins pervertis pour lesquels tout ce qui est susceptible de troubler les opérations sacro-saintes de leur imaginative doit rigoureusement être écarté.

N'attendons pas pour dire que la thèse sou-

tenue par eux tous est fausse, étroite, abominable.

Si pénible, ou simplement ennuyeux que ce soit, *il faut y penser*.

Prétendre, à sa guise et pour la commodité particulière de ses réflexions ou de son rêve, s'affranchir de ce moindre « service obligatoire », celui de la participation intellectuelle et cordiale, est une lâcheté monstrueuse. Quand des millions de nos frères exposés donnent *le plus*, on ne peut pas, à nous qui sommes préservés, demander *moins* que cette affection attentive et continuelle, cette vigilance de la tendresse. Ce souci-là est le seul dont il nous est défendu de nous débarrasser. Il représente le sac qu'on ne jette pas, et qu'il faut porter, avec tout ce qu'il y a dedans.

Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas de se laisser aller et glisser dans la guerre avec une préméditation chagrine et une volonté de sombre humeur, de ne s'y attacher, comme le font certains pessimistes de doctrine, que pour en voir et en étaler les laideurs, les tristesses, les épouvantes. Non. Comme tout se transfigure aujourd'hui par le sacrifice, la blessure reçue au feu est au-dessus de la plaie courante et veut d'autres regards, d'autres commentaires et d'autres soins que ceux de l'horreur et de la compassion banales. La forme d'un soldat tombé recouvre aussitôt son cadavre et l'honore en l'emboîtant. Oubliez sa décomposition dès que la gloire l'embaume. Ramenez sur la nudité

de son héroïque ivresse les pans de ces capotes de Noé que des mains maladroites ou irrespectueuses soulèvent. Au lieu de ne nous décrire, avec une cruelle minutie, que des martyres sans conclusion et dont les tortures paraissent vaines, ajoutez-y le compte de leurs gains et de leurs récompenses. Marchez un peu moins dans les flaques de ce sang si pur que vous souillez en y passant et célébrez-nous davantage tout ce qu'il arose et fertilise, les vertus altérées qu'il rafraîchit jusqu'à la pointe de la racine et fait épanouir sur les champs de bataille. Après les avoir salués, ce n'est pas la matière et les corps que nous avons à retourner, à fouiller, et qui doivent nous retenir, mais c'est l'*idée*, que seule nous devons dégager, voir et fixer sans relâche. C'est sur l'*idée*, pour laquelle il a donné sa vie, que l'homme mort en combattant souhaite d'être traité, et que l'on parle de lui. La description de ses lambeaux ne l'intéresse pas et il exige de notre gratitude autre chose et mieux que la plus belle autopsie.

Puisque donc, *y penser*, au sens exclusif et nécessaire où tout le réclame de nous, ne signifie pas la contemplation systématique du charnier, la recherche amère et partiale de ce qui abat, effraie et décourage... quelles raisons d'influence néfaste et de trouble pernicieux peuvent, au point de vue même de leurs travaux, de leur art, de leur équilibre et de leur bon fonctionnement, alléguer les amateurs de sérénité qui se targuent d'ignorer la guerre ? Loin

de leur nuire elle ne sera capable, dans tous les ordres d'idées et les domaines, que de leur profiter. Elle porte en elle, par un mystérieux retour, le meilleur remède et la seule consolation possible de ses propres maux. Où puisera-t-on l'énergie voulue pour triompher des révoltes et des langueurs qu'elle cause, si ce n'est dans l'examen parallèle des résignations qu'elle obtient et des dévouements qu'elle inspire ? Chacun de ces morts qui tombent nous apprend à nous relever. Nulle part ailleurs que dans cette exécrable guerre nous ne rencontrerons cependant de plus superbes exemples, et de plus pratiques aussi. Elle tient un assortiment complet pour tous, pour les faibles et les forts, pour les femmes, les vieillards et les enfants, pour toutes les classes, toutes les catégorie sociales, pour les savants et les ignares, les lettrés, les simples et les byzantins, les riches et les pauvres. C'est là, *chez elle*, que sont les pires douleurs dont l'étendue doit justement réduire aussitôt nos chagrins ou nos ennuis à leur véritable mesure. C'est là, *en elle*, que sont toutes les grandeurs, de tous genres et pour toutes les circonstances. Chacun n'a qu'à s'avancer, qu'à tourner les yeux, tendre les mains et diriger son esprit *vers elle* pour y trouver l'arme, l'aide, l'appui, le soulagement, la patience, le courage, la vigueur et la douceur, les bonnes raisons, les justes motifs... ce qui, en un mot, lui convient selon la minute et la difficulté.

Dans notre intérêt même, en dehors de notre devoir, subir la guerre avec une sombre résistance est mauvais et ne vaut rien. Il faut l'accepter — comme une croix — mais vaillamment, loyalement, sans tricherie. Elle est pour tout le monde. On ne l'évite pas. Entre tous, nous autres artistes et écrivains, si nous la mettons *in spiritu* jusque dans ceux de nos travaux divers qui sont le plus éloignés d'elle, soyons certains que ces travaux en recevront une noble secousse, un sens plus clair, un accent plus net, une forme plus haute, un meilleur achèvement. Il n'est pas indispensable qu'elle fasse le sujet de notre œuvre, mais elle veut que son esprit y préside et que nous ne « composions », pendant qu'elle est là, que dans son atmosphère. Obéissons-lui.

L'ART ET LA GUERRE

17 mars 1917.

Réunis de force dans une association monstrueuse, ces deux mots, quoique se combattant et se repoussant, établissent néanmoins tout un ordre d'idées du plus vif et du plus rare intérêt.

L'inexorable Destin, en rivant aux bras et aux pieds des artistes le boulet de la guerre, en chargeant leur esprit de sa lourde chaîne, les a opprimés et déroutés, il ne faut pas craindre de le dire, plus que les autres hommes ; il en a fait pour un temps des galériens plus courbés, plus humiliés, comme s'il voulait les atteindre au plus profond de leurs ambitions et de leurs rêves et les punir dans leur esthétisme même. Obscur encore ou déjà réputé, jeune ou mûr, quelles que soient sa branche ou son école, l'artiste est, dans la dure épreuve traversée par tous, un de ceux sinon celui qui souffre le plus. Ses goûts, sa nature, son ima-

gination, son caractère, son métier, tout le vouait d'avance aux multiples raffinements, aux variétés les plus délicates et les plus cruelles de la douleur. Écorché vif de chaque minute, il nous apparaît « le sensitif » par excellence que rien, dans toutes les sphères du pénible et de l'horrible, ne ménagera.

Peut-on, sans injustice, lui comparer l'homme simple ou rude, fermé à l'art, aux joies et aux tribulations qu'il impose ? Non. Sans doute celui-ci n'est pas exempt des maux communs, mais les principaux seuls le frappent et d'une manière en quelque sorte courante, classique : il n'épuise pas la série des supplices. Ou si ces mêmes maux le touchent au point de lui infliger leur pénétration, il n'en reste pas moins, sous le rapport qui nous occupe, doué d'une vulnérabilité inférieure, tandis que l'autre, le premier, n'est pour ainsi dire, de la tête aux talons, qu'une blessure de choix, irritée sans cesse, toujours saignante, jamais guérie. Loin d'écarter l'émotion, dans tous ses genres, il l'aime et la recherche, et de son côté elle vient à lui. Il en est la cible. Comme l'aimant incapable de ne pas abuser du charme qu'il exerce sur le fer, le parfait artiste attire vers sa chair et vers son cœur les traits dont la pointe le percera. Il ne vit et n'éprouve, totalement, dans le plaisir et dans la peine, qu'à la condition de donner et de recevoir le double. L'intense est son ordinaire. Cérébral et nerveux à l'excès il souffre de toutes les façons : au

physique et au moral. Songez à la torture ininterrompue que, depuis trois ans, la guerre lui réserve. Toutes les atrocités du feu, de l'eau, du froid, de la boue, il les subit comme des « questions », resserrées encore et rendues plus lancinantes à chaque tour de roue de sa pensée. Et, par-dessus tout, le spectacle poignant et affreux de la destruction, de son étendue et de ses sinistres effets, l'accable, le désole. Tant de beauté, de noblesse et de grâce anéanties ! Tant de grandeurs abattues ! Tant de chefs-d'œuvre séculaires, poèmes de l'art ou de la nature, brisés et jetés à bas ! Tant d'inestimables merveilles, réduites en poudre tous les jours, à toute heure !... Et rien ne peut les sauver ; une fois qu'elles sont disparues, rien ne pourra les remplacer... D'autres belles choses seront conçues, exécutées, peut-être réussies, aucune ne sera l'ancienne, la morte. Il n'y aura plus de halles d'Ypres, ni de beffroi d'Arras... Et si même on recopie avec exactitude et respect ces monuments sacrés, ils ne ressembleront pas, ils ne seront qu'une contrefaçon glacée des murs qui avaient acquis le titre et la dignité des aïeux...

* * *

Tout cela, les artistes martyrisés le sentent avec une force et une douleur inexprimables... Les désastres du beau les trouent et les font saigner. Ils ne peuvent en prendre

leur parti. Devant la ruine ils demeurent interdits ; elle les offense et les désenchante comme une injure personnelle et imméritée. Ils ne comprennent pas et tout en eux, même quand ils se taisent figés dans la stupeur, proteste et se révolte. La destruction n'est-elle pas en effet ce qui leur coûte le plus d'admettre et de tolérer, puisqu'ils sont les créateurs et les bâtisseurs par excellence ?... Et voilà qu'il leur faut non seulement assister à ce ravage, mais y contribuer, en être à la fois les témoins défaillants et les fermes auteurs ! Quelle nécessité cruelle ! Ils devraient la maudire. Mais le patriotisme est aujourd'hui la religion première, celle qui prime toutes les autres. Loin de céder à une faiblesse coupable et inopportune, ils mettent donc leur devoir à s'oublier et à se renoncer dans ce qu'ils avaient de plus cher... Le culte de la forme et l'amour des lignes, les merveilles de la majesté, de l'ordre et de l'élégance, tout ce qui faisait la raison d'être et la perpétuelle ivresse de leur vie, pour l'instant ne compte plus, est remis à plus tard, devient la promesse et le remerciement de l'effort, la récompense de la victoire.

Et cependant leur touchant stoïcisme s'amollit et s'ouvre malgré eux aux vibrations qui leur sont familières, dont ils mourraient de se désaccoutumer... Ne pouvant consentir à se priver entièrement de l'art dont ils ont besoin comme de l'air pour respirer, ils le cherchent et le trouvent dans les bouleversements mêmes

d'où il semble banni. Avec une sorte d'ardeur appropriée ils le dégagent, l'extraient des violences et des débris de la guerre, l'arrachent de ses monceaux et de ses gouffres fumants, ainsi qu'un trésor, un lingot qui reluit jusque dans la cendre. Les champs de la bataille et de la douleur deviennent à leurs yeux, illuminés par l'admiration et la pitié, des régions d'une grandiose et incomparable richesse de scènes et de tableaux. Ils découvrent le mystère de la ruine et la poésie déchirante du deuil. La tristesse leur apprend toutes ses nuances et l'infini de ses secrets. Ils grimpent sur les décombres afin de voir de plus haut, car ce n'est pas par hasard que l'écroulement arrive à faire une colline et que l'entonnoir se creuse en forme de calice. Ils interprètent selon leur nature le grand drame auquel ils sont mêlés d'une façon si étroite, si frémissante, et, tout en laissant leur émotion se répandre dans la franchise de son humanité, ils n'hésitent pas à l'ennoblir et à l'orner sobrement par ce qu'ils y ajoutent de spécial et de personnel au point de vue de la beauté.

*
* *

Quoique le plus souvent il ait cessé de pratiquer son métier, l'artiste-soldat ne se rouille pas sous les armes ; il voit mieux, plus à fond, et continue d'apprendre. Il observe « d'après nature » et se livre à des études dont le sou-

venir ne s'effacera jamais de sa mémoire. Il suit des cours supérieurs sous la direction des maîtres les plus autorisés. Tout ce qu'il regarde et retient lui sert et lui profitera, élargira ses horizons, assurera sa pensée et sa main, donnera plus tard à son œuvre un dessous et des perspectives qu'elle n'eût jamais pu acquérir en dehors. La tranchée est pour lui un atelier prodigieux. C'est là, dans son jour morose, atténué ou réduit au minimum, que plus d'une composition future aura précieusement germé. Il semble que la guerre, pour réparer dans le possible les pertes immenses qu'elle cause à l'art et à ses disciples, s'efforce au moins de multiplier et de grossir chez ceux qu'elle épargne les sources émotives. Elle les traite pour ainsi en privilégiés par l'abondance et l'épouvantable splendeur des images et des idées dont elle les gratifie. Elle les embrase et les surchauffe à l'avance ainsi que des foyers de production et les remplit pour des années, de projets et d'élans, d'entraînements contenus, de rêves ajournés et de flammes qui couvent.

En même temps qu'elle entretient ainsi les artistes-nés qui se connaissent, elle en fait naître de nouveaux qui s'ignoraient, que ces secousses fondamentales accouchent en quelque sorte et libèrent d'un inexplicable fardeau. En ciselant une bague, et taillant dans le bois une canne ou une croix, en gravant une épitaphe ou en sculptant une pierre tombée de quelque muraille plus d'un naïf artisan du front se

découvre orfèvre et sculpteur ; et le désir autant que l'impuissance de rendre ce qu'il voit et ne reverra jamais suffisent à conduire du camouflage à la peinture, de la bâche à la toile sur châssis, un barbouilleur de première ligne, épris d'une autre cimaise, et déjà « hors concours » du danger.

La guerre enfin aura créé, chez les artistes qui l'ont faite, une gravité de conception et de pensée toute particulière. Leur œuvre s'inspirera plus tard du grand « recueillement » de ces trois années, et, dans tous les sens que renferme l'immense mot, ils fourniront un travail plein de *religion*.

LE SOL

24 mars 1917.

Comme une mer qui déborde de toutes parts en inondant des immensités, le fléau universel prend de jour en jour d'incommensurables proportions.

Révolutionnée aux cris unanimes de : « A bas l'Allemagne ! » par une secousse prévue et salutaire, la vieille Russie, proclamant avec une énergie redoublée sa volonté de vaincre, s'arme et se réorganise pour le triomphe définitif de ses libertés et de son drapeau.

Embossés dans leur méritoire et sublime patience, les États-Unis rangent leurs canons en attendant de les braquer.

La gigantesque Chine, grondante de ses millions et de ses millions d'hommes, apporte dans la cohue des peuples soulevés un grouillement redoutable d'Asie.

Partout c'est la grande colère. Engagées à des titres différents, les cinq parties du monde,

chacune selon ses intérêts et ses moyens, concourent avec une ardeur croissante à la lutte épique et suprême d'où l'on espère que sortira, pour un long avenir et dans la plénitude de sa dignité, la paix des nations. Ne pouvant, nous autres, non combattants, aider à ces stratégies et à ces manœuvres du destin que par le cœur et l'esprit, nous y assistons immobiles, impuissants, et bouleversés. Ces événements, dont nous dépendons, nous prennent et se partagent nos pensées. Nous leur appartenons. Mais, entre tous les drames déroulés ensemble, il en est un qui, en premier, nous attache et nous tient haletants : celui du sol, de *notre* sol.

Bien qu'il ne soit pas nouveau et qu'il se joue depuis près de trois ans, il se développe tout à coup avec une rapidité saisissante et l'on a l'impression qu'il est entré dans la phase active, mais impossible encore à mesurer, de son dénouement.

Reconquérir le sol perdu! Avez-vous jamais bien pesé l'ampleur et les difficultés de cette tâche? Quel ouvrage! Quel canevas que ce morceau de France à recouvrir comme une tapisserie lacérée et mâchée par les crocs d'une bête! Quel travail de « reprise » lente, solide, acharnée! Ce sol est d'abord navrant par l'état de destruction achevée où l'a réduit la guerre. Il décourage presque à l'idée de le retrouver après un si terrible viol! Nous savons tous ce qu'il est devenu. On nous en a fourni maintes descriptions affreuses. Mais sommes-nous bien

capables de nous en faire, malgré tout, une vraie image? Non, la réalité, si nous pouvions l'avoir sous les yeux, dépasserait tout ce qu'on suppose. En effet, le sol accoutumé, celui d'autrefois, n'existe plus. Les paysages qui en constituaient la parure et la physionomie, le décor des constructions et des bois, les sites, les points de repère traditionnels du regard et de la rêverie, les horizons familiers, légués d'âge en âge par la probe et maternelle nature, tout cela a été écrasé, ou ôté comme avec la main, emporté dans les airs en cendres et en fumée... Et le dessin du plan n'a pas même survécu. Aucun vestige, nulle part. Le carrefour et la rue, la grand-route et le petit chemin, le cimetière et le marché, ont également été effacés, rayés de la surface ou broyés et mêlés au point de ne plus se confondre que dans une poussière anonyme. Si l'on nomme encore tel village, à un endroit déterminé, c'est de mémoire, au jugé de la carte et sur la foi des distances, car il n'est plus là, ou, s'il en demeure quelque chose, ce n'est qu'un tas de décombres qui ne saurait même l'évoquer. Le lieu natal a perdu sa personnalité, ses traits et son caractère. Même quand on se baisse on ne retrouve rien. Plus de toits, plus de tours, plus d'arbres, plus de murs... plus de foyers, plus de jardins, mais des trous, des gouffres, des fosses. Il n'y a maintenant, du pays envahi et disputé, que son squelette rompu, ses os décharnés, son armature aplatie. Tout a changé

d'aspect, de forme et de configuration. Le sol n'est plus « humain » ni vivant, il se creuse et se bossue, dans la désolation, comme celui d'une planète, d'un steppe antarctique ou d'un cimetière profané. Figurez-vous le chaos, non pas celui, majestueux de grandeur et de beauté, qui précédait et attendait, dans le recueillement, la Création, mais l'autre chaos, hideux, accablé, qui succède au sinistre, à la destruction voulue et scélérate. Un Sahara de ruines, où il semble qu'à perte de vue la patrie se soit écroulée, et c'est là l'objet de notre amour et de nos convoitises. Or, ce sol indispensable, nécessaire, sans lequel tout nous manque et se dérobe à notre volonté, voici que, depuis quinze jours, avec nos forts et vaillants alliés les Anglais, nous le reprenons, par des bonds magnifiques dont la soudaine retraite allemande augmente l'étendue et la rapidité. L'ennemi a beau se donner l'air de nous céder bénévolement ce qu'il ne peut plus garder, il ne le fait que pour s'épargner l'humiliation d'un affront plus sanglant. Ruse grossière du joueur qui a perdu et qui jette ses cartes avant la fin de la partie pour essayer d'amoindrir le mérite du gagnant... Quelles que soient les raisons pour lesquelles on l'évacue, nous reconquérons ce terrain, sûrement, et sa possession n'est que la juste récompense de notre ténacité. Sur un front de plus de 150 kilomètres et une profondeur de 30, le mascaret des troupes anglo-françaises refoule l'ennemi. Des enfilades

de pays et des chapelets de points fortifiés tombent en notre pouvoir. Près de deux cents villages en quelques jours... Ce sont des colliers de noms nouveaux que nous égrène le communiqué chaque matin au réveil, et chaque soir avant que nous allions dormir, pendant que nos frères ne dorment pas, et qu'ils continuent, la nuit, de marcher, de progresser, de rapiécer ce sol périlleux et détérioré où ils s'aventurent avec une si prudente hardiesse. Le piétinement des armées ne cesse pas une heure. A peine abordé, touché, le sol précieux est aussitôt remis en réparation, en état de servir pour tous les passages, infanterie, artillerie, ravitaillement... La route nationale, au contact du fantassin victorieux, se reforme et s'aplanit. Il semble que le sol, allégé, satisfait, nous aide, et qu'il vient à nous aussi ardemment que nous allons à lui, et qu'il s'avance et glisse sous nos pas qui le chassent en arrière. Il était mort, il s'anime; il était glacé, il s'échauffe; il frémit, palpite et répond au rythme de notre marche; il s'apprête à reverdir au printemps de notre retour; il tressaille comme les flancs d'une mère au signe du prochain nouveau-né. Et plus nous le gagnons et serrons de près, plus il nous saisit et nous happe, aspirant nos bataillons par les mille ventouses de ses entonnoirs. C'est toute une circulation artérielle qui, après une longue interruption, se rétablit, et le flot des armées, qui sont les siennes, revient se répandre dans le réseau de ses veines, lui infuser la vie

redemptrice après laquelle il languissait. Ah ! quand, lambeau par lambeau, au prix de fatigues et d'héroïsme qui ne peuvent pas s'exprimer, ce sol aura été gagné, repris par nos soldats, arraché de vive force à la semelle et aux clous de leurs souliers, que tous les terrassiers, les grenadiers, les nettoyeurs, toutes les marées de l'offensive et les vagues de l'assaut ne seront plus qu'à un mètre de la frontière, au bord de la Belgique, impatiente, elle aussi, de sentir couler sur elle le torrent de ses fils... on célébrera, ce jour-là seulement, la fête du sol et son salut, en même temps que sa purification...

Mais arrêtons-nous, et n'allons pas plus vite que les chemineaux de la victoire. Nous qui les accompagnons de loin nous avons peine, sans doute, à maîtriser la cavalerie de nos désirs... Soyons sages pourtant ! Attendons pleins de calme la décision de notre commandement qui s'exécute en ayant l'air d'être assujettie à celle d'un ennemi qui recule. Méfions-nous de nous-mêmes, des pièges de l'enthousiasme et de l'imagination, et, sans bouder à notre joie, n'avançons qu'avec dignité sur ce sol douloureux que le barbare martyrise jusqu'à la fin dans sa rage d'y renoncer.

Ses mutilations de la dernière heure nous le rendent plus cher encore. Battu comme une aire à coups redoublés par les fléaux des armées adverses, perpétuelle enclume des obus, n'étant plus que l'écorce, la croûte, la carapace de la

terre, le noyau rétréci de toutes les germinations, nu, dévasté, raclé, martelé, pilonné, il nous apparaît tel que, cependant, comme le plus beau des édens. Toutes les tranchées et les boyaux qui le découpent nous représentent les sillons grands ouverts et préparés pour les moissons futures, matérielles et morales. Il est la *mine;* c'est en lui que sont les filons des innombrables trésors. Il est le tuf, la base, le plateau, la solidité par excellence et la réalité suprême. Quand on a le sol, on a tout.

L'Allemand, en hâtant le pas, crie : « Nous leur laissons un désert!... » Il se trompe. Le sol de France n'est jamais une solitude, celui-là moins que tout autre. Il est peuplé d'une foule glorieuse que nos grossiers ennemis ne peuvent soupçonner ni voir, il est habité par les souvenirs, par les ombres des morts et par la troupe des vivants, des vétérans de la terre, de tous ceux qui lui sont restés fidèles et qui, pour courir au-devant de nous, sortent, en trébuchant, du milieu des ruines et des débris, ruines et débris eux-mêmes, fragments de classes sociales et lambeaux de familles... Dans ce fécond désert tout est prêt à naître et à repousser : les vertus, les enfants et les blés. Les trous s'ouvrent à chaque pas, avides et béants comme des fondations. Les racines lointaines de la race qu'on n'a pu atteindre sont toujours crispées dans les couches profondes. De la poussière de l'église abattue monte le soir un son de bronze, comme un rêve de clo-

ches... Non... *ils* ont tout détruit, mais n'ont rien emporté. C'est chez eux qu'est le désert, dans la morne étendue de leur cœur d'où se retire l'espérance.

LA RALLONGE

31 mars 1917.

Au fur et à mesure qu'elle se poursuit et depuis le temps imprévu qu'elle déconcerte les plus sagaces, il semble que la guerre aurait bien dû nous apprendre à changer vis-à-vis d'elle de méthode dans notre habitude de la régler à l'avance, de lui donner des délais et de fixer son terme.

Et cependant il n'en est rien.

Malgré les nombreuses leçons reçues nous n'avons pas cessé d'appliquer au cours de ces trois années le même système illusoire. Avec une candeur régulière nous avons procédé, dans nos désirs et nos espérances, par étapes dont nous garantissions le pouvoir et la brièveté. Sans avoir tort d'être pressés nous l'avons pourtant été démesurément, nous avons manqué de largeur vis-à-vis de l'avenir. Nous n'avons jamais voulu marcher qu'à la petite semaine, tout au plus au petit mois. Parler d'années fai-

sait l'effet d'une chose honteuse... ou chimérique. Aussi, les effets de cette manière, à force de s'amasser en se répétant, finissent par devenir dangereux et insoutenables. Sans doute notre confiance ne s'use pas, mais elle s'agace par instants et prend ombrage de tout, même de ce qui serait le plus propre à la raffermir. On est las de chercher à comprendre et de vouloir s'expliquer le pourquoi, le comment, les causes, les résultats. Quelle manie ! Le curieux et mauvais patient qui s'obstine à connaître le secret de son mal, ses origines, sa marche, ses progrès, le détail de ses moindres manifestations, est le plus difficile et le plus long à soigner, tandis que celui qui, sans trop réfléchir, se laisse diriger par le médecin dans les mains duquel il s'est placé, a les plus sérieuses chances de guérir, vite et complètement. Nous pensons avec excès, surtout depuis cette guerre. Non que je veuille dire par là qu'il faille écarter son esprit des événements essentiels d'où nous attendons le salut ; pensons à la guerre, oui, pensons-y toujours, mais comme il convient, et non à côté, dans le sens qui n'est pas le bon. Pensons-y pour nous pénétrer des efforts et des sacrifices qu'elle exige, plus encore de nous-mêmes qui raisonnons si bien... que d'autrui, au lieu de n'y penser que pour refaire le calcul de ce qu'elle a coûté et chercher à deviner quand elle finira. Pensons-y par rapport à nos obligations et à nos devoirs plutôt qu'au point de vue de nos commodités et de nos intérêts.

Ayons en un mot, çà et là, le sourire, plus souvent que le soupir.

Quoi que nous fassions d'ailleurs, nous n'échapperons pas au temps, à la nécessité de son action, au mystère de sa tyrannie. Toutes choses humaines, et *a fortiori* les plus grandes, veulent du temps, beaucoup de temps. L'élaboration de l'avenir immense, infini, en réclame plus que tous les projets et tous les travaux les plus considérables. Le trésor des années et le capital des siècles ne sont formés que par l'incessante monnaie des heures et l'épargne des minutes. Une longue paix, telle que nous la voulons et qu'il nous la faut, ne saurait s'établir par des feux de paille militaires. La durée seule assure la durée, la prépare et répond d'elle.

Par une erreur, en outre, assez répandue, beaucoup de gens veulent trouver, dans la multiplicité des incidents nouveaux, des raisons flatteuses de l'avancement de la guerre ou de sa fin prochaine. Or c'est, presque toujours, tout l'opposé.

En effet, prévus ou non, les événements qui surviennent, plus ils sont importants et gros de conséquences, plus, au lieu de nous rapprocher de l'issue souhaitée, ils nous en éloignent. Même d'un bonheur inespéré, les faits, quand ils se produisent inopinément, amènent avec eux un état de choses différent de celui de la veille et qui demande d'autres études, d'autres résolutions, d'autres travaux, par conséquent... du temps, car c'est toujours là qu'il faut en

venir. Toute modification volontairement créée, ou subie avec le dessein de la faire tourner à son propre avantage, a besoin, pour s'effectuer, de suivre une marche normale. Le tir le plus rapide ne peut se soustraire aux lois de sa trajectoire. Dans tous les ordres d'idées, rien au monde qui ne soit astreint à sa courbe et à son développement. La révolution russe, l'entrée imminente des États-Unis dans la lice, la superbe avance de notre front... ces trois faits énormes et d'une influence capitale à tous les points de vue relativement à l'orientation de la guerre, en repoussent cependant un peu, il faut avoir la franchise de l'avouer, la fin désirée avec une si légitime ardeur. Et cela se comprend. Il nous a suffi d'en indiquer les raisons pour que cette vérité laisse voir aussitôt sa nouvelle perspective à ceux qui se défendaient de la regarder en face.

Mais, par compensation, les horizons, au fur et à mesure qu'ils se reculent, deviennent plus lumineux. Ainsi gagne-t-on en clarté ce que l'on croit perdre en étendue et en durée, car, à dire vrai, on ne perd pas pour attendre, au contraire, on ménage ses forces et ses moyens. Chaque fois qu'un fait important vient donc, même de la façon la plus favorable pour nous, changer la situation, il faut admettre de payer ce changement d'un nouveau délai. La sagesse est d'avoir une rallonge toujours prête. Et si vous vous écriez que vous en avez déjà mis beaucoup de ces rallonges, vous prononcez

directement votre condamnation. C'est en effet le grand tort que vous avez eu d'avoir été tant de fois, par de faux calculs et par des assurances préventives qui ne reposaient sur rien, amené à cette nécessité de faire fréquemment un nouveau bail d'endurance et d'espoir. Si vous n'aviez pas déterminé et limité avec une imprudente certitude votre patience, vous n'auriez pas eu besoin de réclamer d'elle, à maintes reprises, un redoublement d'effort. Pour savoir bien attendre, il est élémentaire de ne pas commencer par se mettre en état de déception continue.

Je sais bien qu'il est avantageux et tentant de prédire, à des échéances assez lointaines pour nous rassurer. Ce temps, dont nous disposons avec un parfait sans gêne, cache et renferme en lui toutes les promesses qu'il ne tiendra pas... Que nous coûte-t-il... en paroles ? Moins que rien. Même pas le prix de la réflexion. A la minute où ils sont fixés par une affirmation gratuite, trois mois ou trois ans se valent, ne pèsent pas plus. On en prend son parti ou l'on s'y refuse aussi facilement. Celui qui émet la prophétie n'est pas plus influencé que celui qui l'accueille ou qui la repousse. Ils sont l'un et l'autre, à ce moment, sur le velours. Bien mieux, le temps « parlé » n'a pas plus de poids que de mesure ; il perd ses dimensions, il devient, dans la bouche de l'homme, le plus perfide et le plus doux des enjôleurs. Deux mois, pour se mettre en état, semblent au négligent et au paresseux aussi étendus que deux

ans!... et deux ans, selon le moral de la personne résolue et sans courage, font l'effet d'une période rapide... ou sans fin. Mais vienne la réalité, voilà que ces impressions sont aussitôt confondues et réduites à néant. Le temps reprend, dans son cours, sa vraie signification, sa place entière et son prix. Impossible d'y toucher, de le raccourcir ou de l'allonger à sa guise, il faut maintenant l'accepter comme il vient et comme il va, régler son pas sur le sien, marcher à son allure. Il est inévitable et commande tous nos actes, et c'est alors qu'il nous fait expier cruellement nos légèretés envers lui. Ne nous étant pas préparés aux conditions de sa venue, nous ne sommes plus à même de soutenir son choc ou de porter son fardeau; il nous trouble ou nous écrase et nous l'accusons de nous surprendre dans un guet-apens. Cependant il nous avait assez avertis et nous seuls sommes coupables.

Puisse cette leçon d'hier, toute fraîche, nous profiter universellement dès aujourd'hui. Et, faisant ici nous-mêmes notre *mea culpa* pour avoir, de bonne foi, annoncé à chaque Noël et à chaque Pâques de 1915, de 1916, et de 1917... « voici la dernière année!... » nous ne recommencerons pas ces vaines déclarations. Plus que jamais sans doute nous croyons en l'avenir, mais nous attendrons, pour les célébrer, qu'il nous ait lui-même, au fur et à mesure, révélé ses secrets. Car à vouloir les deviner on risque trop de les trahir.

LE BARBARE

7 avril 1917.

Barbarus has segetes...
VIRGILE.

Qu'est-ce au juste que le Barbare ?

Voulant me bien remettre en esprit le mot et la chose, j'ouvre le dictionnaire de l'Académie française, dédié au Roi, dans l'édition de 1694, imprimée chez Jean-Baptiste Coignard, rue Saint-Jacques, près Saint-Séverin, à la Bible d'Or... et je lis :

BARBARE. Sauvage qui n'a ny loix ny politesse. *C'est un peuple barbare. L'irruption des barbares. Les Tartares, les Iroquois, sont de vrais barbares.*

Il signifie aussi cruel, inhumain. *Ame barbare. N'attendez aucune miséricorde, aucune grâce de ces gens-là, ce sont des barbares.*

On appelle *langage barbare* un langage impur et corrompu, où il y a de mauvais termes.

On appelle aussi *barbare* une langue qui n'a pas de rapport à la nostre, ou qui est rude et choque notre oreille. *Les Iroquois parlent une langue fort barbare.*

BARBARIE. Manque de politesse. *Le Roy François Ier a restably les belles lettres en France et en a chassé la barbarie.*

BARBARIE signifie aussi inhumanité. *Tout le monde a en vénération la barbarie de ces peuples.*

. . . . . .

Qu'en dites-vous ? L'exactitude et l'actualité de ces définitions plus de deux fois centenaires ne sont-elles pas frappantes ? Les Allemands y semblent prévus et désignés. Tout les nomme et les peint en ces quelques lignes : le choix et la précision des termes employés, les diverses acceptions du qualificatif infamant, le relief des exemples. Férocité du cœur, sottise de l'esprit, laideur et dureté des sentiments comme de la langue, rien n'a été omis. Aucun doute : ce sont *eux*.

Ce qui l'indique avec une clairvoyance spéciale, c'est l'élément de bêtise mêlé à la cruauté. Ce trait, qui s'observe à tous les degrés de la barbarie, est la caractéristique de la méthode allemande ; aussi nous ne pouvons nous empêcher de trouver merveilleux que le dictionnaire du Grand Siècle, de l'époque de la belle tenue et de la politesse en tout, associe déjà le Tartare... et l'Iroquois dans son portrait de « l'inhumain », l'Iroquois étant, au bon sens populaire, éminemment expressif de la pleine imbécillité.

L'Allemand moderne, en effet, est barbare d'une façon bien personnelle, qu'il estime flatteuse, et qu'il a choisie et adoptée comme celle

qui répond avec le plus d'avantages à sa conception systématique et vulgaire du mal. Barbare ! Ah ! comme il tient à l'être autant qu'à le paraître ! Ce mot ignoble lui semble le plus joli et le plus majestueux des titres. Il le brigue. Il s'en fait un arc de triomphe pour avoir l'orgueilleux plaisir de passer et repasser dessous. Il s'en décore ainsi que d'un ordre, rare et nouveau. Puisque leur kaiser félicite publiquement Hindenburg, son exécuteur de basses œuvres, ne désespérons pas de l'institution prochaine d'une Barbarie de 1re et de 2e classe, à ruban noir et feu, avec torches et scies en guise de glaives. Il a donc beau feindre de s'étonner et de s'indigner quand on lui jette ce mot de barbare à la face, le Germain est, au fond, ravi et se rengorge dans l'exécration qui le charge de toutes parts. Avec une maladresse piteuse il laisse même trop percer le désir maladif, l'immense envie qu'il a d'être le Hun du jour, le Visigoth de ce matin... Or, il est bien barbare, à coup sûr, mais nullement comme il se l'imagine, sans jamais atteindre à la formidable et souveraine originalité qu'il ambitionne. Quand il croit copier les Destructeurs les plus fameux de l'Histoire il n'arrive pourtant pas à les égaler, même lorsqu'il les dépasse. Incultes, farouches, donnant libre cours à tous leurs instincts féroces déchaînés dans la guerre, hommes de proie ayant, plus que le lait, sucé le sang, carnassiers habituels de la vie, les ancêtres du Vandalisme ont laissé

néanmoins dans l'abomination de leur souvenir une renommée qui, pour terrible et détestable qu'elle soit, n'est pas toujours exempte de grandeur. Ils ont saccagé dans la furie et l'écume à la bouche... j'allais dire à la gueule, comme des fauves. Au galop de leurs chevaux, hennissant de rage, ils se sont rués par les plaines et les monts ; ils avaient l'impulsion, l'allure, le vertige, l'inconscience, presque l'excuse d'un élément, l'irresponsabilité d'un cyclone. Le torrent, la trombe, le raz de marée, le tremblement de terre sont emportés, et aussi animés, par une force effrayante mais qui est une âme, qui est leur souffle, leur esprit embrasé. La foudre produit l'épouvante mais non le dégoût, et il n'entre pas de mépris dans les pensées qu'inspire le tonnerre. Le Boche dégénéré n'a pas cette envergure. L'étendue des dommages qu'il organise ne l'empêche pas de faire médiocre et petit. Il reste en tout le sous-homme absolument abject et vil, qui est devenu la honte de l'espèce. Là où le barbare primitif s'abattait, écrasait, broyait dans un éblouissement d'étreinte et de choc, d'apparence surnaturelle, il opère lui, comme un bureaucrate de l'anéantissement et un comptable du dégât. Ayant franchi tous les grades de la prétention, diplômé de toutes les vanités, il est le Barbare universitaire, grotesque et ridicule en dépit de ses crimes pour lesquels il dessèche de n'être pas considéré. Gengis-Khan, tassé sur un rond de cuir, incendie par télé-

phone, du fond de son cabinet, et Tamerlan a des lunettes d'or. Le prudent Attila ne bouge pas du grand quartier, loin des feux qu'il allume. Ce ne sont plus les sabots de son cheval qui dessèchent l'herbe, c'est une équipe d'arroseurs et de seringueurs d'huile enflammée. La cruauté connaît, grâce à l'Allemand, les progrès et le bénéfice inouï de la Culture. La science, la raison, la préparation, l'ordre, la discipline, tout ce qui constitue, comme nul n'en ignore, le génie unique de ce peuple admirable et adorable, s'est mis au service actif et tranquille de la destruction, chaque branche ayant sa part, ses moyens, son rôle et son but. Il y a les professeurs de dégâts, les docteurs d'abatage, d'emballage et de vol, la pléiade, grasse et souriante, des philosophes du mal, des dialecticiens de la théorie et les hordes enrégimentées des ouvriers de la pratique. Le calcul et la préméditation la plus experte ont tout réglé, n'ont rien abandonné au hasard. C'est la minutie dans la malfaisance, le soin méticuleux dans la méchanceté. La nature, même déréglée, n'est jamais d'une entière rigueur, elle commet des oublis et montre des faiblesses ; le feu du ciel ne frappe que par endroits et il y a encore une sorte de regret dans l'excès et la brusquerie de sa violence... tous les fléaux, toutes les épidémies ont leurs distractions... leurs « laissez-passer ». Le naufrage tolère l'épave. La barbarie allemande, elle, est absolue, complète, achevée, poussée

jusqu'aux limites de la recherche et de la mesquinerie la plus misérable. La mise à nu d'une province et la suppression d'une ville ne lui suffisent pas, il lui faut aussi la disparition du bourg et l'émiettement de la masure. A l'explosion du château-fort, elle ajoute, avec un égal sérieux, celle du poulailler, et sa froide rage serait inassouvie si, en dehors des ruines de premier ordre qu'elle accumule, elle ménageait l'oiseau, le brin d'herbe et l'enfant. Toutes les victimes, animées et inanimées, sont nécessaires à son existence, à sa goinfrerie de haine, à sa monstrueuse santé. Elle abîme et supprime pour rien, pour le plaisir de commettre le mal et de savoir qu'elle le commet, pour la joie d'en repaître sa vue. Ne pouvant cueillir les lauriers elle coupe les pommiers.

Ainsi, par une descente juste et fatale dans les gouffres du pire, l'Allemand déshonore sans exception tout ce qu'il a fait. Comme il avait, depuis des années, perverti et déshonoré la paix par le banditisme de son espionnage et la préparation universelle de son guet-apens, il a successivement, sur la terre et sur les eaux, déshonoré la guerre, déshonoré la science — non seulement la sienne — par les ignobles services qu'il a exigés d'elle, déshonoré tous les sentiments dont il a osé se couvrir, et tous les mots qu'il n'a craint de prononcer, il a déshonoré son vieux Dieu, ses uniformes et ses drapeaux, son nom, ses armes, son présent, son avenir, et jusqu'à son passé, il a dés-

honoré sa chimie par l'empoisonnement des sources, déshonoré son aviation par ses meurtres de femmes et d'enfants, déshonoré l'occupation, l'invasion, la captivité, et il trouve encore le moyen de déshonorer, s'il est possible, la retraite et la fuite. Il porte avec lui sa lèpre, sa peste, son virus. L'infection qu'il cause est sa marque dont il est fier, ce à quoi il se retrouve et se reconnaît. Il croit « qu'il vaincra par ce signe », quand c'est au contraire par ce signe qu'il sera vaincu. Cet impérissable stigmate restera éternellement attaché à sa peau, à la chair et à l'esprit de sa race, flétrira pendant des siècles l'épaule de sa descendance. Ayant mis « son point de déshonneur » dans la ruine et la profanation, non seulement il détruit, mais il souille : le foyer dont il est l'odieux intrus, la table où il se gorge, le drap où il se vautre, la paille dans laquelle il cuve son ivresse... Eglise, tombe, autel, monument et chaumière, alcôve et caveau, puits et fontaine, oratoire, écurie et chambre de jeune fille, il aura tout sali... D'un asile virginal il vous fait un fumier, et, deux fois sacrilège, il ajoute à la funèbre tristesse des cendres l'oppobre de l'ordure. Telle est sa manœuvre, son faire, son opération de grand style... sans parler des vilenies et des conceptions d'un comique de bagne, dans lesquelles il tombe et patauge : bonbons empoisonnés, montres et porte-monnaie explosifs... la camelote de l'assassinat... Quelle mentalité !... Quelle

dégringolade, quelle faillite, quelle chute, dans la boue et le sang, de l'intelligence pourrie d'orgueil !

Mais tous ces crimes se paieront, bientôt, et durant un long avenir. Chaque fois que les soldats dégradés de l'Allemagne en commettent un nouveau, ils ajoutent à la liste déjà volumineuse des châtiments qu'ils rédigent eux-mêmes. Du maître aux sujets, nul n'échappera au verdict et à la punition. Il le faut. On le doit. Non par vengeance — bien que la vengeance ait ici largement de quoi suffire à justifier toutes les représailles — mais on le doit par raison, par sagesse, équité, par besoin d'harmonie morale.

Déjà la cour d'assises est en train de se former... Toutes les pièces, toutes les preuves du dossier sont ramassées et on les classe, avec une patience inexorable. Il est inadmissible, vitalement parlant — si l'on veut que la conscience humaine garde ses droits, ses lois et sa dignité, son code, sa raison d'être et son sens — que ce Tribunal des Sanctions ne se réunisse pas à l'heure de la victoire pour juger le Barbare, le condamner, rendre exécutoires les peines et les réparations et pour prononcer, en face du monde et de la postérité, les imprescriptibles arrêts dont l'Honneur, la Civilisation, la Vérité, l'Ordre et la Justice ont soif.

LE SALUT AUX ÉTOILES

14 mai 1917.

L'entrée des États-Unis dans la guerre nous a donné des Pâques magnifiques.

Si grave qu'il soit — y fût-on le plus directement intéressé — de voir une immense nation, hier encore indemne des maux qui nous chargent depuis trois ans, et jetée à son tour dans l'universel orage, nous en éprouvons cependant, même pour elle, plus de satisfaction que d'angoisses, et notre joie est sans mélange, pleine de pureté.

C'est qu'en effet cette opération merveilleuse s'est accomplie comme il le fallait, comme elle le devait, sans imprudence ni faiblesse, en suivant le cours fatal et normal de l'honneur et de la dignité, selon les règles souveraines du droit et les ordres de la conscience. Une longue route a été nécessaire. On l'a faite avec réflexion, sagesse et vigilance, et jamais cette route, quoique semée d'obstacles et d'embûches, ne se perdit dans de mauvais détours, ne fut

tortueuse. Elle n'a pas un instant rompu son inflexible ligne. Tracée au fur et à mesure, au cordeau du devoir, par les événements qui l'aménageaient, l'aplanissaient et l'élargissaient en l'avançant de jour en jour, elle a été droit au but, conduite comme une avenue jusqu'à la porte de la guerre, porte déjà triomphale et qui prend, dans la pacifique architecture des États-Unis et de son histoire, la majesté d'une arche, d'une arche d'alliance.

L'Amérique entre dans la guerre avec la plénitude de cette beauté acquise et finale qui s'épanouit quand on en sort dans une apothéose. La tâche auguste commence avec la sérénité fière d'un couronnement. La grande République tout entière est aussitôt en esprit de victoire. Pourquoi ? Parce qu'elle a la révélation soudaine d'avoir remporté sur elle-même la première et la plus difficile de toutes. Avec un stoïcisme d'intelligence et de raison où le cœur avait sa part et sa fermeté, elle s'est froidement menée et dirigée là où la convoquaient les obligations nécessaires... Elle a résolu cet étonnant problème d'être à la fois forcée et consentante, et résistante juste assez pour être mieux persuadée. Ainsi s'explique-t-on qu'elle ait pu, sans manquer à la probité de sa logique, passer tout naturellement d'une réserve défensive à l'offensive la plus franche. Cette attitude lui était non seulement permise, mais commandée par le rôle, ou plutôt par la *mission* que lui avait tout d'abord soufflée son

généreux instinct, mission que vint ensuite déterminer et précipiter avec une force de révolte amassée l'épouvantable série des actes du Barbare. Dès qu'elle eut compris les raisons de notre idéalisme, militant parce qu'il était menacé, elle sentit toute la solidité et toute la fertilité de ce beau terrain moral, et sans reproche autant que sans peur, terrible sans vaine colère, elle a posé dans la balance le glaive qu'elle avait, jusqu'aux dernières limites de la patience et de la retenue, gardé au fond du fourreau. Il ne s'y était pas rouillé ; on le vit bien à l'éblouissante promptitude avec laquelle il apparut au clair. Et le voilà maintenant, d'acier magnifique et sans tache, au poing des volontaires du Droit et de la civilisation, prêts à former, de l'autre côté de l'eau, les armées nouvelles de l'Idéal.

Cette cause unique et sainte de l'Idéal, de l'Idéal-besoin, de l'Idéal-règle, but suprême et sommet de tout, loi d'en haut pour en bas, est si belle et si juste qu'elle communique à tous les événements inouïs qui, des quatre coins du monde, accourent les uns après les autres, pour la soutenir, la renforcer et la justifier, non seulement une recrudescence d'éclat, mais une signification de prodige attendu et obtenu, d'énigme déchiffrée, de rêve qui se réalise. Et en même temps que notre raison instruite, convaincue, ne cesse de se satisfaire, tous nos sentiments, dans ce qu'ils ont de plus

rare et de plus noble, reçoivent une exaltation magnifique, apaisante. Nous goûtons, inondés d'un charme qui surpasse tous les autres, les délices de la vérité, de la certitude nationale, humaine et divine. Nous sommes sûrs. Nous savons que nous accomplissons nos fins, nous commençons de vivre au-dessus de nous-mêmes, l'esprit et le cœur dilatés, découvrant au delà des nuages les terres promises de notre avenir depuis que, pour le mieux apercevoir, nous avons accepté de gravir la montagne.

La béatitude de la conscience est le secret de la force et de la sérénité. Aussi, en dehors des innombrables et puissantes raisons d'intérêt politique, militaire et de toutes sortes, qui justifient notre explosion de bonheur au spectacle de la levée en masse des Etats-Unis se rangeant à nos côtés, la meilleure et la plus décisive est cet hommage immortel rendu par eux, après nous, à l'Idéal, à ses sublimes mandats. Sans vouloir l'admettre et en nous refusant à y croire malgré l'horrible évidence, nous pouvions cependant — depuis les longs jours que nous voyions foulées aux pieds par nos ennemis les vieilles règles élémentaires de l'honneur humain — supposer et craindre qu'une contagion de cette barbarie, résultant de la perversion des appétits, du progrès et de l'orgueil dominateur, ne se répandît parmi les peuples et n'eût raison, en submergeant tout un passé de civilisation péniblement établi et ordonné, de ce qui fait la seule noblesse et l'excuse de l'être

de bonne volonté sans cesse amélioré, toujours inachevé et devenu pourtant, çà et là, à peu près maître de lui-même.

Et c'est alors que, dans la grande angoisse d'esthétique morale et de trouble intérieur où nous étions plongés, le sursaut de l'Amérique est venu nous jeter la vivante preuve que nous avions été bien inspirés de ne jamais douter de l'honneur, et entre tous, après le nôtre, de celui de la nation loyale à laquelle nous attachaient toujours, plus solides et plus étroits, les liens d'un passé commun d'épreuves et de gloire. Toutes ses patiences démesurées, tous ses nobles scrupules vaincus, tous ses purs griefs et ses fières révoltes, tous ses désirs, ses volontés, ses rêves pratiques et ses buts d'un désintéressement radieux se rencontraient, sinon dans la lettre du moins dans l'esprit, avec tous les nôtres considérés de leur point de départ et de leur origine... Tout ce qu'ils proclamaient après leur long silence, tout ce qu'ils affirmaient et revendiquaient, pouvait se traduire et se suffire par ces simples déclarations d'une force éternelle : « Oui, il y a un Droit, il y a une morale, une dignité, une conscience, une humanité. Il y a des lois, supérieures à tous les crimes de la Loi, complice ou violée, et qui sont la Table, le seul livre de repère ou de consultation des hommes pour se régir entre eux et se maintenir au moins à la petite hauteur qu'un Dieu charitable et qui seul pouvait tout oser leur a donnée imprudemment au-dessus de la bête. »

Telle est la consolatrice assurance que nous apporte l'Amérique, au plus favorable moment de nos efforts. Elle promulgue une vérité et elle rend un verdict.

Elle donne aux derniers neutres un exemple et leur montre le chemin.

Elle soulage la conscience et relève le niveau des jugements, rétablit la grande différence du bien et du mal qui tendaient à se confondre et elle affirme l'indispensable écrasement du second par le premier.

Elle ouvre une ère inconnue et ardemment souhaitée. Elle crée et consacre un nouvel état de choses pour demain.

La décision qu'elle a prise avec une énergie et un calme si déterminés est un bienfait sans précédents, aux effets impossibles à calculer. Par là les États-Unis, non seulement au moral et en fait, inaugurent de façon splendide l'avenir, mais, au point de vue des réalités, ils garantissent le présent, dans le lit duquel ils versent et font tomber tout à coup les écrasantes cascades de leur or et de leurs moyens, le Niagara redoutable et fabuleux de leurs richesses.

Nous saluons avec enthousiasme et reconnaissance ces frères d'idéal et ces frères d'armes; le président Wilson qui a su tracer, pour le marbre de la postérité, la formule du plus grand devoir; toute la nation américaine frémissante; les étoiles enfin qui font de leur drapeau comme un morceau de ciel.

LE CRI DES CHOSES

21 avril 1917.

Tous les témoignages les plus soignés du dessin, de la photographie et du cinéma ne sauraient procurer une idée de la destruction accomplie dans la Somme, au cours de leur retraite honteuse, par les Allemands. Seule, la vue — sur le terrain même et sous le ciel offensé — de ces ruines scélérates est capable d'en fournir une exacte notion et de la fixer pour toujours au livre de comptes de la mémoire.

Encore sous l'étreinte de l'horreur et du dégoût dans lesquels m'a plongé ce spectacle affreux, je ne puis retenir une indignation que je voudrais être en état de communiquer.

Il semble qu'on ait déjà tout dit sur le caractère systématique et spécial de cette barbarie. Sans doute. Mais il faut le redire. Et d'ailleurs, quand on est sur place, ayant sous les yeux le ravage qui couvre d'immenses étendues, aussi

loin que vont le mesurer le regard et la pensée, on a l'impression que rien de ce qui a été rapporté et écrit n'est susceptible de rendre une pareille abomination. Il sort de ces tableaux d'anéantissement une leçon perpétuelle. De ces bûchers éteints et refroidis il remonte des flammes qui nous embrasent, des fumées qui nous inspirent. Ces terres, retournées et bouleversées par la main criminelle de l'ennemi, *produisent* ce qu'elles doivent, en elles et en nous. Même durci, ce sol est une source et nous y buvons le philtre amer et miraculeux qui empêche d'oublier. Tout homme, auquel il aura été permis de voir et de toucher ces vestiges, n'a pas le droit de demeurer un spectateur muet, un égoïste du silence et de garder pour lui seul sa révolte et sa haine ; il doit les semer, les répandre comme un mot d'ordre et dire à chacun : faites passer.

* * *

Entre vingt villages abattus, Chauny, petite ville florissante et riche, offre un modèle de destruction atroce. Quand, après des kilomètres de débris rapidement dépassés et dont rien pourtant ne vous échappe, on arrive sur la grande place et qu'à droite, à gauche, devant, derrière et autour de soi, on voit le palais de justice, la mairie, le théâtre, tous les édifices, toutes les maisons cassées, disloquées, effondrées, ou bien dont seules subsistent, droites et

béantes, les façades accusatrices, on ne comprend pas tout de suite. L'horreur de cette vision est si violente, si brusque et tellement inattendue qu'elle affecte l'invraisemblance; et l'éclat de la lumière, la douceur du plein jour fait pour baigner et caresser la vie, et qui ne vient plus se poser que sur des espaces de mort et d'abandon, ajoutent encore à l'irréel. On sait bien, hélas! qu'on ne rêve pas, mais la vérité du désastre a besoin d'un moment pour s'imposer à nous, aussi bien pour se faire admettre par nos yeux que par notre réflexion. Et puis, comme à perte de vue, dans toutes les directions, c'est le même aspect inévitable et sinistre qui se présente et se reproduit, la même stupeur tragique des murailles restées debout, la même prostration désolée de celles qui sont à terre, les mêmes tas et amoncellements de pauvres biens perdus, de souvenirs broyés, les mêmes brèches sur le ciel, le même chaos d'asiles, de refuges, le même désert de bonheur et de tendresse, la même poussière de foyers, le même vide et la même tombe... il faut bien se rendre à l'évidence. Alors apparaissent tout le détail du système, l'ordre et la méthode du travail.

Il est gigantesque, cyclopéen, ce labeur de ravage, et en même temps il dénote la régularité d'un effort ponctuel. Il ne résulte pas d'une crise d'emportement ni d'une épilepsie de fureur; non, il a été conçu et exécuté dans le calme et l'application, comme un devoir

ordinaire et quotidien, car il a demandé des jours, des semaines, des mois. Et c'est là ce qui vous renverse aussi, cette persévérance tranquille à bien détruire, cette monotonie du méfait, cette continuité sereine. Sans distinction de grandeur et de qualité, chaque maison a été attaquée et entreprise jusqu'à ce qu'elle cédât aux coups, et à peine était-elle à bas que l'on passait à la suivante, sans en épargner une seule. « Après le 2, nous *faisons* le 4, après le 4, le 6, le 8... » et ainsi de suite, tout le long de chaque rue. Le massacres des innocentes. Jusqu'au bout de la moindre venelle, la dernière cabane, celle après laquelle il n'y a plus de construction et où commence la campagne... a été l'objet du même souci disciplinaire. Jamais ces hommes, qui se disent soldats, n'ont éprouvé une minute de lassitude physique et morale, n'ont eu un renvoi de dégoût, un hoquet d'épuisement et de confusion... Jamais les subalternes n'ont trouvé le moyen d'exprimer à leurs chefs, par le ralentissement de leurs bras et le langage muet de leurs regards, qu'ils en avaient assez, qu'ils n'en pouvaient plus de pulvériser des cuisines, de crever des alcôves et d'exterminer des chapelles... et jamais non plus messieurs les officiers, qui eux ne travaillaient pas, ne mettaient même pas la main à la pâte, se bornant, inactifs, à surveiller du haut de leur arrogance l'exécrable action, n'ont été gênés, et voilà ce qui les met une fois de plus au ban de l'humanité civilisée, ce qui

donne à leur conduite stupide d'ailleurs, et inutile autant que méchante, une valeur d'intention perverse et de volonté cruelle toute particulière.

Le fait de traiter l'inanimé avec une rigueur et une sauvagerie déjà coupables envers l'animé assimile la destruction des villages, tels qu'ils l'ont pratiquée, à un massacre idéal des habitants. L'excès de cruauté qu'ils ont résolue envers toutes ces humbles demeures donne à chacune d'elles le titre vivant de victime, et à chacun des exécuteurs celui de meurtrier, car ils ont détruit avec un esprit de sang, même pas comme on tue, mais comme on assassine; ils ont lâchement culbuté de vieux logis comme on abat des vieillards; ils ont assommé des maisons qui étaient vides, sans défense; avant ou après l'original ils ont fusillé le portrait; comme on verse une poudre de mort dans le verre d'une personne ils ont empoisonné les puits et les fontaines; ils ont étranglé les églises, lapidé les berceaux et les lits des enfants et des femmes qu'ils emmenaient en esclavage. Le résultat c'est qu'ils ont condamné les ruines elles-mêmes, ces ruines honnêtes, touchantes et pures, à paraître déshonorées. Ils les ont avilies, rien qu'en les faisant, par leur manière. Elles sont devenues, grâce à eux, de la hideur, de la laideur. Là où le canon seul a sévi, où s'est exercée franchement la brutalité de l'obus, la destruction garde toujours, si terrible qu'elle soit, une sorte de fatalisme

grandiose. Mais ici, rien de pareil. C'est partout un lieu de catastrophe sinistre, un champ d'épandage, un de ces terrains nauséabonds, affreux, et d'une ingrate épouvante, comme si on était venu y vider par hottées et tombereaux tous les détritus et les gravats du ravage... On dirait des cités entières de chiffonniers et de boueux culbutées par un cyclone. Le tremblement de terre d'une Messine de galetas... Et tout cela compose un pêle-mêle ignoble de débris, d'objets dégradés, abîmés, étouffés, tordus les uns contre les autres, des casseroles et des chapeaux de femmes, des lits de fer démantibulés et passés à l'état de chevaux de frise, de la vaisselle et des tuiles en miettes, des fauteuils pourris comme des cadavres, des oreillers crevés comme des ventres, du fumier de tout, des cages aplaties, une abominable et répugnante foire à la ferraille étendant à l'infini ses litières de saleté et ses monceaux de cendres.

Quand l'importance et la solidité des constructions ont réclamé la dynamite, les quartiers démolis présentent sans doute un aspect terrifiant plus relevé, et qui reste architectural, mais où s'affiche toujours la vilenie du crime intentionnel, perpétré à la main, froidement et sans risques. Ham, Chauny et d'autres villes montrent ainsi de vastes et puissantes usines dont l'éclatement est titanesque. Au-dessus des cheminées, pareilles à des colonnes Vendôme de briques et gisant rompues, la montagne des chaudières dresse ses flancs et ses pics de blin-

dages déchiquetés... On croirait voir le formidable gâchis d'une collision de trains express, un déraillement de malle des Indes précipitée dans un gouffre, du haut d'un viaduc écroulé, anéanti.

* * *

Et, enfin, ils ont mutilé, dépecé, tué les arbres. Et quels arbres? Les fruitiers. Aussi bien ceux des modestes jardinets que des vergers opulents.

Ah! ces arbres, coupés tous à la même hauteur — à hauteurs des bras impies qui les martyrisaient — tombés et couchés tous dans le même sens, avec discipline... j'en ai vu par milliers et milliers pendant des heures... N'étant plus retenus à leur tronc, changé en billot, que par un lambeau d'écorce ou de chair, ils montraient leur gorge blanche ouverte et d'où l'on s'étonnait de ne pas voir, ainsi que d'un col décapité, sortir des flots de sang; et de leurs branches déployées, crispées, ils embrassaient la terre pour s'y retenir et s'y cramponner encore, ne pouvant se résoudre à y renoncer, semblant vouloir y enfoncer leurs rameaux pour essayer de les faire « prendre » et qu'ils deviennent des racines nouvelles.

Cette abomination des arbres est celle qui frappe le plus le soldat; il ne la pardonnera jamais. Elle a mis à son poignet la force de la hache, elle a mis dans son cœur les dents haineuses de la scie. Car ce n'est pas impunément

qu'après avoir, surtout dans la guerre, outrepassé les droits de l'homme, la brutalité barbare attente à la chose et la maltraite avec ignominie. Alors la chose appelle et la chose crie, les pierres font entendre leur religieuse clameur; et ce cri, que d'abord la souffrance arrache avec la colère, est aussitôt celui de la vengeance et de la justice... Les villes qui s'écroulent retombent ainsi par anticipation sur les têtes de ceux qui les ont abattues, et l'arbre tranché, qui gémit, annonce les pleurs et les grincements de dents des bûcherons infâmes.

L'OFFENSIVE

28 avril 1917.

Commencée avec une sûreté magnifique, l'offensive française aura atteint environ son quinzième jour quand paraîtront ces lignes.

Quel est, au cours de son avance et de son développement, notre état d'esprit, à nous, gens de l'arrière? Essayons, avec le plus de largeur possible, de l'analyser, car, je le crains, nous ne démêlons que d'une manière inexacte les impressions nombreuses et diverses qui le composent.

Retenue par ceux-ci, réclamée par ceux-là, attendue par tous, voulue et prévue au fur et à mesure que la sagesse de nos préparations et l'opportunité des circonstances la rendaient de plus en plus nécessaire, l'offensive ne nous a pas surpris. Nous la guettions depuis si longtemps que nos cœurs déjà l'avaient déclanchée. Nous y étions moralement prêts. Tout de suite elle nous a soulagés et remplis de joie par la qualité des résultats acquis. Et cependant, si

beaux et abondants qu'aient été ces premiers gains de la grande attaque, il est certains esprits difficiles — pourquoi le nier ? — qui, tout en convenant de l'indiscutable succès et de la satisfaction très franche qu'ils en éprouvaient, n'ont pas caché, je ne dirai pas leur déception, le mot serait aussi injuste qu'impie, mais leur étonnement que le nombre des kilomètres repris, des prisonniers raflés, du matériel enlevé, des villes reconquises, n'ait pas atteint en quarante-huit heures l'importance considérable et sans limites qu'ils s'étaient fixée dans la gratuité de leurs désirs.

C'est avec ces bons patriotes, d'incorrigible humeur, que je voudrais causer un instant du sujet capital qui nous réjouit tous et à propos duquel une fâcheuse tendance les porte à se chagriner.

Sans doute il est naturel qu'étant enclins d'une façon générale à anticiper, nous ayons, dans la circonstance, aussitôt lâché la bride à nos espoirs, sans leur donner le temps de se réaliser selon les règles inévitables. On a tort cependant de s'imaginer qu'une opération, surtout de ce genre, a besoin, pour atteindre son plein aboutissement, d'être précipitée. Faire vite ne signifie pas toujours et n'implique pas d'une manière absolue : bien faire. La victoire n'est plus exclusivement une question de surprise et d'escamotage hardi, d'assaut et de galop... et tous les moyens les plus violents et les plus savants, amassés même en vue d'un

dessein de promptitude et dans une conception de ruée, ne sont pas forcément des gages de réussite certaine... Les Allemands, pourtant si sûrs d'eux-mêmes, l'ont bien éprouvé dans leur marche foudroyante sur Paris. Ils ont perdu, par vitesse et ivresse acquises, le sang-froid, le coup d'œil, et n'ont pu rester maîtres de la situation qui leur a échappé. Moins impatients, moins vaniteux de la hâte, peut-être seraient-ils — sans Joffre — arrivés à leur fins ?

Nous avons aussi un penchant regrettable à vouloir que, par dédommagement, nos longues attentes soient couronnées d'une solution brusque et rapide, tandis que la simple raison devrait nous enseigner tout le contraire. N'avons-nous pas observé que, sauf exceptions, les choses s'effectuent, jusqu'au bout, d'après la manière qu'elles ont commencé et se sont déroulées? Il y a en tout une harmonie mystérieuse, une logique fatale. Rien qui n'ait son ensemble. Or il va de soi que, plus les moyens de défense auront été accumulés pendant de longs mois par un ennemi fort, habile et prévenu, plus ils offriront de résistance et demanderont, pour être enlevés, d'équivalence en tout, dans le temps, dans la peine matérielle, dans le martèlement et les incessantes reprises... Quoiqu'il passe pour plus expéditif de détruire que de construire, il n'en est pas moins évident que l'abatage de ce qui a été bâti précisément pour braver les plus terribles efforts, et la volonté tendue de la destruction présentent des difficultés

particulières en dehors de celles que rencontre, par exemple, le barbare s'attaquant aux murs d'une chaumière ou d'une chapelle qui n'ont pas été faits pour soutenir un siège. Toutes ces barrières, choisies avec un grand art, formidablement établies sur notre sol, les unes derrière les autres et qu'il faut renverser ou percer, réclament, par leur nature, une puissance et une constance d'agression *successive*. Elles constituent, quoique en surface plane, un gigantesque et profond escalier... Or, un escalier ne peut se monter que marche par marche. Nul n'a le pouvoir de « faire » cinq étages d'une enjambée. Nos soldats montent l'escalier, étage par étage.

Autre chose. Dès qu'une action est entamée et qu'elle est en cours, nous sommes toujours, dans notre excessive fièvre, en proie à une avidité de résultats quotidiens. Chaque communiqué, s'il ne nous apporte pas une grande et complète bonne nouvelle, bien pleine et bien ronde, nous laisse sérieux, avec un dessous d'inquiétude mal déguisée. Et pourtant !... si nous savions ! si nous pouvions voir, nous rendre compte, approfondir les difficultés et les mérites ! Mais nous ne savons rien, même quand nous nous croyons le mieux renseignés. En dépit de notre perspicacité, de nos lectures, des confidences que nous nous flattons d'avoir reçues, jamais nous n'arriverons à nous faire une idée de la somme de *travail*, de la dépense surhumaine en bravoure, en devoirs et en sacrifices de toutes sortes, représentées par les sim-

ples lignes dont la sécheresse ou la modération nous déconcertent. Comment d'ailleurs, n'étant pas capables de découvrir ce qui se passe en nous, le serions-nous de connaître ce qui se passe en dehors de nous? Le moindre des bulletins que nous estimons incolore ou ne répondant pas à nos exigences devrait être pour nous une leçon d'admiration, de modestie, d'humilité. Si la patience des troupes ne détermine pas la nôtre, qu'est-ce qui l'obtiendra? Est-ce à nous de trancher du plus ou moins de promptitude d'un mouvement, du degré d'une avance, de l'ampleur ou du manque de moyens, du choix de l'instant? Non, ce n'est pas notre inexpérience qui a qualité pour affirmer et décider en ces matières. Les soldats seuls sont nos régulateurs. Ne l'oublions pas une minute. La première de nos obligations est d'accommoder notre marche sur la leur et d'aller à leur pas, au lieu de les devancer après coup et à distance, et de leur indiquer la route du bout de notre éloignement. Contentons-nous de les emboîter. C'est déjà bien joli pour nos forces moins entraînées, et il n'est pas encore prouvé qu'à ce train nous soyons en mesure de suivre les combattants, même quand nous trouvons qu'ils ne vont pas assez vite.

Faut-il ajouter qu'une offensive immense et générale comme celle qui s'étend en ce moment sur un front de 100 kilomètres n'est pas une attaque dans de belles et soudaines dispositions, un geste héroïque, un accès d'énergie, une crise

de vigueur condamnée à se satisfaire dans le tour du cadran et limitée au maximum de la première impulsion?... Loin de là. C'est une œuvre de longue haleine et qui veut du souffle ininterrompu pour des jours, des semaines. C'est un voyage, difficile et dur, une tâche, âpre et lourde, la rude besogne des corps et des âmes pendant un temps dont seul est juge un chef qui demande tout à ses hommes sans rien leur révéler.

L'offensive, pour le soldat, c'est une période sublime de la guerre dans la guerre, une grande manœuvre, solennelle et sacrée entre toutes, pendant laquelle, plus encore que d'habitude, il cesse de s'appartenir et se livre tout entier. C'est la cérémonie par excellence et destination, ce qu'est pour le prêtre le sacrifice de la messe.

Il nous suffira donc, à ces instants magnifiques, de nous pénétrer mieux et plus profondément des pensées qu'ils inspirent pour modérer aussitôt le vain tumulte de nos esprits, et rendre leur sagesse aux battements de nos cœurs.

Nous avons, de notre côté, dans le cantonnement de nos calmes travaux, plus d'une offensive utile à mener. Moins terribles, celles-ci peuvent pourtant aider à la victoire. Bornons-nous-y et laissons avec amour et respect l'armée poursuivre la sienne. Notre confiance, émue sans doute, mais recueillie et entière, ardente, sans observations ni limites, doit seule accompagner la marche du drapeau.

LE PORTUGAL

5 mai 1917.

Je pense que nul ne me trouvera naïf d'avoir l'air de découvrir le Portugal, puisqu'un si petit nombre de gens seulement semble se douter qu'il existe.

Et parmi ceux qui le connaissent de nom, qui se souviennent, d'une façon vague, d'en avoir entendu parler dans leur enfance, au temps de leurs études, combien pourraient dire ce qu'il a voulu faire et a fait pour nous aujourd'hui, le rôle proportionnel que son esprit, son honneur, sa conscience ont joué dans le formidable drame qui occupe la presque totalité de la scène du monde? Encore à cette heure, il n'est pas impossible, sans qu'il y ait lieu de le leur reprocher, que plus d'un de nos soldats du front, simple et limité à sa rude tâche, ignore absolument que cette nation, notre amie de toujours, est devenue notre alliée, s'est empressée de nous offrir et de nous apporter

son ardeur, ses forces complètes et de tout ordre, et que sa petite armée — qui n'est pas méprisable! — est ici, chez nous, sur la terre de France, où elle se prépare à verser son sang généreux pour la cause du droit et de l'idéal.

Et cependant, si étrange et stupéfiante, pour ne pas dire plus, que paraisse cette supposition, elle est très proche de la vérité. Voici un peuple qui s'est élancé dans nos bras, dont le cœur bat avec le nôtre, une jeune et sage république tout enflammée de recevoir à côté de nous, sur les fronts que creuse l'artillerie, le baptême des grandes vertus militaires... elle donne ses fils, la fleur de sa belle et robuste jeunesse, elle donne, en outre de ce qu'elle possède dans le présent, les espérances de l'avenir et tout le patrimoine de gloire de son passé, elle se livre en un mot tout entière dans la plénitude de l'amour et de la préférence... et il n'en est pas plus question que si elle n'avait rien fait... A peine çà et là son nom est-il prononcé. Pour parler d'elle, ceux qui en ont l'audace ou qu'anime une simple pensée de reconnaissance doivent employer des circonlocutions et des ruses... Jusqu'à ces derniers jours le Portugal fut interdit à la presse avec une sévérité qui demeure inexplicable.

On a bien allégué que cette mesure était la preuve même de la sollicitude et de l'intérêt témoignés à l'armée de nos alliés pendant son transport et que cette conspiration du silence n'avait d'autre but que de garder secret le

mystère de la traversée... Soit, tout le monde approuve. Mais avant, et depuis, pourquoi tant de discrétion vis-à-vis de ces frères d'armes pour lesquels on a tout juste une molle condescendance? On les traite avec la parcimonie d'égards accordée aux parents pauvres. Qu'a-t-on fait, depuis leur débarquement et leur arrivée chez nous, pour les honorer et les remercier?

Rien, ou pas assez.

L'opinion publique, déclarons-le, n'est pas ici en cause; le cœur français n'est jamais fautif. Il aurait voulu pouvoir rendre au Portugal l'hommage de sa gratitude. Or, on ne le lui a pas permis, et c'est bien de cet empêchement qu'il a souffert et qu'il continue de s'étonner.

La cordiale surprise que nous procure, quand nous le rencontrons par hasard, un soldat portugais, ne lui suffit pas. Il souhaite et mérite mieux qu'un succès de curiosité, et je ne vois pas en quoi il eût été mauvais que notre « connaissance » se fît d'une façon plus courtoise et plus relevée. La présentation n'a pas eu lieu au gré de nos sentiments mutuels et de nos communs désirs; et, encore une fois, si les Français et les Parisiens n'ont pas mieux exprimé à leurs camarades de la sainte alliance toute l'amitié qui les portait vers eux, c'est qu'on leur en a retiré les moyens. La permission même, si restreinte encore, qu'ils ont aujourd'hui de témoigner leurs regrets, ils ont

dû la prendre et en quelque sorte l'arracher. Non, vraiment, nulle complaisance officielle n'a été mise à *recevoir*, comme il eût fallu et comme on s'y attendait dans le peuple, les troupes empressées, d'un cœur volontaire, à se jeter avec nous dans la fournaise.

Il y a là une injustice à réparer et une faute à tous les points de vue, qu'il est indispensable d'effacer : faute de bonne éducation nationale, de politesse et de politique.

* * *

Rappelons-nous en effet que le Portugal n'a pas attendu pour se compromettre et manifester hautement toute sa pensée. Dès la première heure et sans tergiverser il a pris parti. Il ne s'est pas embusqué un instant dans la neutralité. Il s'est même refusé à la concevoir. Il a été, parmi les premiers, à se ranger à nos côtés, trouvant plus noble et plus efficace encore de donner l'exemple que de le suivre. Un engagement si spontané veut être payé de retour et mérite mieux que de la tiédeur ou de l'indifférence.

Cette armée qui s'exerce en ce moment sur notre sol pour être demain en état de le défendre aussi bien que de le conquérir, on n'en connaît peut-être pas assez la valeur. Toutes les solides qualités du bon soldat, endurance et vivacité, courage, sobriété, le Portugais les possède. Énergique et loyal, il est fou-

cièrement *dévoué* aux idées, comme aux personnes, dévoué à ses chefs, à ses affections, à sa patrie, à la liberté, à la cause dont il s'est délibérément établi le champion. C'est un ami sûr, fidèle et tenace. Il a enfin au plus haut point, et de toutes les manières, le sens de la fierté. Elle est un des caractères et une des élégances morales de sa race. Il met de la fierté dans tout, dans l'amour et la haine, dans le choix et la direction de sa conduite, dans ses façons de juger et de vouloir, dans ses desseins et dans ses buts. Cet instinctif souci communique à ses résolutions et à ses actes une couleur infiniment belle, une constante élévation. Elle en fait un ennemi né de la bassesse et lui a inspiré, comme s'il en était une réelle victime, le dégoût de la méthode allemande.

Le Portugais a toujours été jaloux de sa dignité. L'honneur l'attire. Il a gardé le culte, le respect et la nostalgie d'un passé qui le soutient sans cesse. Il était impossible que dans ce gigantesque duel de la force brutale et du droit des nations civilisées qui seul mérite le nom de « droit divin », il ne s'élançât pas aussitôt là où le plaçaient tout naturellement ses titres et ses légitimes espoirs. Car, sans aspirer de nouveau à des splendeurs éteintes, mais dont le reflet l'illumine encore, le peuple portugais n'a point renoncé aux ambitions de l'idéal. Il sait que la grandeur d'un pays ne se mesure pas au kilomètre, que la superficie de son territoire est dans son âme, dans l'œuvre qu'il se

trace, et que seules l'étendue, la richesse et la hauteur de ses devoirs accomplis consacrent sa puissance effective.

C'est pour atteindre à ce résultat de conquête supérieure et d'extension morale que, plutôt pacifiques de tempérament, les Portugais sont néanmoins entrés tout droit dans la guerre et par la bonne porte. Avant qu'ils recueillent à nos côtés la gloire et les bénéfices auxquels ils peuvent prétendre, honorons leur geste, leur élan, marchons plus vite à leur rencontre et montrons à les remercier de leur fraternel concours un peu de cette fierté vaillante qu'ils éprouvent à nous le donner...

C'est une joie et un devoir pour nous d'acclamer ces fils de la vieille Lusitanie, accourus du fond de leurs *serras* pour venir à nous, et qui sont tout prêts à tenir ferme, d'un bras tendu au-dessus de la mêlée, le drapeau pourpre et vert de leur jeune république, ainsi que le Camoëns au-dessus des flots élevait et tendait son poème à l'immortalité.

Les guerriers, eux aussi, triompheront de la tempête.

Vive le soldat portugais qui a voulu écrire avec son sang sur les champs de bataille du monde les *Lusiades* du Droit et de l'Indépendance !

L'AUTRE OCCUPATION

12 mai 1917.

Si forts qu'ils soient — et se persuadent d'être plus qu'il ne convient — les Allemands ne sont cependant pas encore immortels.

On en tue beaucoup — c'est un fait — et ils sont tenus de mourir, eux aussi, en quantité.

Que fait l'Allemagne de ses morts ?

Elle les enterre, direz-vous.

Bien entendu. Mais voici où commence l'instructive et curieuse histoire, le salutaire enseignement que nous fournit à ce sujet leur façon d'opérer.

Comme le Germain a pour habitude d'appliquer en tout l'absolu de sa mentalité, il traite la mort et le défunt selon le double point de vue qui ne cesse de le guider, — quelquefois en l'aveuglant : celui de l'orgueil, de l'ostentation, et celui du profit, de l'utile. Être et paraître.

Par vanité d'abord, essayant, sans jamais y

arriver, de faire grand, il entreprend colossal. Vous ne pouviez pas supposer que le spectacle ininterrompu des effrayantes hécatombes et l'abîme de réflexions où tout homme de digne intelligence et de cœur distingué est plongé par la guerre seraient capables d'amener chez le barbare, en présence de ses morts, cet état de sagesse, de simplicité, de raison, de convenance, d'humilité finale et de goût supérieur que crée, avec l'excès de la souffrance et du sacrifice, l'impuissante contemplation des grands mystères?... Non. Même en face de la tombe, le barbare d'aujourd'hui ne rêve pas, et ne cherche pas à *comprendre*. Les os d'un grenadier poméranien ne lui sont pas aussi précieux que l'affirmait Bismarck autrefois; ils doivent aujourd'hui remplir entièrement et jusqu'au bout leur office, et nous allons voir tout ce qu'on attend d'eux.

En ayant l'air de glorifier ses défunts, l'égoïste et l'insensible camarade qui survit ne songe au fond qu'à lui. C'est pour lui seul qu'il se met en gros frais de riche sépulture et de décoration funèbre. Inscriptions, guirlandes, parades, couronnes, discours, tous ces honneurs qu'il fait semblant de rendre à l'autre il se les décerne à lui-même, enflé d'une vanité sacrilège. La dalle tumulaire de son ami est le miroir où il se regarde en se présentant les armes. Plus que le respect et la pitié envers le mort, c'est l'infatuation du vivant qui lui fait ériger ces stèles, ces colonnes, ces portiques,

cette prétentieuse architecture funéraire où il donne libre et vaste cours aux fantaisies de son art épais et brutal.

Les cimetières allemands, établis partout dans les régions envahies, et qui de jour en jour gagnent en extension comme en importance, offrent à cet égard un spectacle monstrueux et significatif. Ce ne sont pas de petits cimetières de fortune, touchants et naïfs, improvisés dans la hâte et selon les besoins de l'heure. On a voulu élever de vrais monuments solides, durables, acquérir ainsi gratis sur notre sol des concessions à perpétuité. Pour ce détestable travail, nous avons — malgré nous, hélas ! — tout fourni. Sauf l'inhumé qui vient de chez eux, tout le reste vient de chez nous et nous appartient. On nous l'a volé. La terre est *notre* terre, le bois *notre* bois, la pierre *notre* pierre. Ce sont nos croix — nos sublimes croix de fer ! — qui sont devenues les leurs, leurs dernières ! Ce sont les lames, les grilles, de nos tombeaux qui recouvrent et entourent à présent les dépouilles de l'ennemi, tranquilles et respectées. Ils ont pillé nos champs de sommeil et dépossédé nos dormants. Après avoir arraché les sépulcres du sol où ils avaient été placés par nos aïeux et nos pères, ils les ont transportés, ils ont gratté les noms français qui y étaient inscrits, effacé les regrets éternels, les invocations, les prières, ils les ont raclés, nettoyés de tout ce qui les attachait au passé, et, avec les matériaux remis à neuf et dénaturés

par la profanation, ils ont établi leurs monuments, leurs portiques de kommandatur, leurs temples à chapiteaux de faux grec et de roman bâtard, leurs frontons luthériens, l'entassement cubique et hideux de leurs maçonneries.

Dans cette pierre chrétienne et ce marbre bénit, le ciseau de leurs artisans, tout ébréché d'avoir fait sauter la porte des coffres-forts, a taillé de grossières idoles d'un art abject où le munichois confine au canaque, des statues d'Apollons de caserne et de guerriers nus qui se croient antiques et qui puent l'oberleutnant dont la vulgaire académie a donné à la fois le modèle et la pose, tout cela dans des hémicycles de théâtre et des colonnades de béton pour jouer *Œdipe... à Cologne.*

Et parmi nos ifs taillés en pointes de casque, au milieu de nos cyprès, sur les plates-bandes de notre gazon se dressent des figures de Germanias et de Minerves mafflues aux flancs de maritorne, des espèces de mauvais anges au masque de professeur damné, aux pectoraux d'Hercules de barrière, appuyant sur les gardes de gigantesques épées des mains d'étrangleurs; et ces immondes séraphins de la bestialité osent porter à leurs épaules de coltineur des paires d'ailes! mais si lourdes, si épaisses, si dégradantes, qu'elles semblent faites exprès pour paralyser le vol, aider à la chute et river à la terre ceux qui en sont accablés.

Ajoutez à cela les lions, les aigles, les griffons, les sphinx, les glaives de Siegfried, les

boucliers d'opéra, les filles-fleurs et les divinités du Rhin pleurant sur des urnes qui sont des chopes, toute la camelote de la mythologie wagnérienne sculptée à plein, dans la pierre ou le marbre des cheminées de nos châteaux, et distribuée pompeusement de chaque côté des avenues, dans les carrefours et les ronds points, et vous ne vous ferez pas encore une idée de ces cimetières, de leur sombre et repoussante horreur, de l'intolérable arrogance qu'ils étalent sous notre ciel.

Car à travers la débauche de vanité macabre à laquelle, au cours de ces échecs prolongés, se livre par dédommagement le barbare ivre d'orgueil, apparaissent clairement le calcul, l'intention profonde, la maîtresse pensée.

* * *

Ces nécropoles n'ont été voulues et exécutées que pour constituer dès à présent une emprise, une façon de conquête et de possession qui doit se maintenir et s'éterniser, malgré le départ.

Avilir notre sol, le déshonorer, le disgracier, l'opprimer, l'humilier, CONTINUER MÊME APRÈS L'ÉVACUATION DE L'OCCUPER ENCORE, et de toutes les manières, par son art offensif et son esthétique agressive, par son style, ses monuments, l'insolence de ses emblèmes et l'hypocrisie de ses épitaphes, la bravade de ses statues et de

ses allégories injurieuses, tel est le but de l'Allemand, son plan de guerre dans la défaite.

Connaissant notre respect invétéré de la mort, il s'est dit qu'à la faveur de ce sentiment sacré, les édifices et les compositions dont il a exprès chargé notre territoire avant de l'abandonner demeureraient intacts. Il se flatte, sous le couvert de ses morts, de retenir et d'arrêter, en face de ces trophées de défi, le bras de nos vivants, et, plus encore, de frapper les esprits, de les étonner, de les impressionner par un semblant de grandeur et des postiches de majesté. Les stèles, a-t-il combiné dans son astuce, deviendront des affiches de sa force, des tableaux de sa résistance, et les colonnes auront tournure de poteaux frontières. Et comme tout ce bel assemblage subsistera, seul indemne au milieu de la dévastation générale, il créera dans chaque ville et chaque village une permanence allemande, un cantonnement de souvenirs, une zone d'horreur, soit ! mais d'horreur imposante, redoutable, sinistre, et qui perpétuera le grand nom exécré.

En effet, la haine éternelle qu'on lui réserve importe peu à cet infernal ennemi, pourvu qu'à tout prix — fût-il vaincu, chassé, honni — il laisse quand même sa marque, son signe, la trace de ses méfaits et de son envahissement. Cette trace indélébile, il l'a laissée déjà par la destruction, mais ce procédé ne lui suffit pas. Il lui faut aussi s'imposer et se fixer chez nous par la construction, et il a trouvé cela :

les monuments commémoratifs, les édifices funèbres. Détruire d'un côté, bâtir de l'autre. Il pratique les deux manières.

Quand nos observateurs en avion survolent la carte chaotique des pays de la guerre, ils n'aperçoivent, près de chaque ville abattue et bouleversée, qu'une grande et seule place claire, propre, nette et ordonnée ; c'est le cimetière boche.

Les maisons et les châteaux sont crevés, brûlés, mais les dernières demeures de messieurs les incendiaires dressent leurs blancs pylônes tout neufs. Les caves sont vidées, les caveaux de France sont violés, les cercueils sont ouverts, mais les dépouilles des ivrognes et des profanateurs dorment en paix dans leurs bonnes cryptes. Les églises, les cathédrales tombent, mais les frontons des portiques dressés à la gloire des officiers de la culture se lèvent de toutes parts. Les musées sont vidés de leurs merveilles, les collections emballées pour outre-Rhin ; mais les dévaliseurs nous laissent en échange des spécimens de leurs chefs-d'œuvre, des exemplaires de leur double travail, qu'il s'agisse de la ruine ou de la composition !

* * *

En présence de cette organisation savante et de cette utilisation de leurs morts par les Allemands, qu'allons-nous faire ?

Tomberons-nous dans ce panneau lugubre ? Aurons-nous la candeur, commettrons-nous la faute de devenir les portiers bénévoles de ces succursales, les gardiens de ces musées funèbres, les jardiniers de ces enclos ? Est-ce nous qui allons les soigner, les entretenir ? Impose-ra-t-on aux habitants, qui n'auront même pas pu retrouver la place de leur maison en cendres, le supplice continuel d'avoir sous les yeux la blanche petite ville des morts ennemis, fraîchement sculptée et décorée, parée de nos fleurs, ombragée de nos arbres, les seuls qui n'aient point été coupés ? Garderons-nous ainsi enclavés chez nous, après la guerre, des lieux de concentration hostile et de recueillement commercial propres à favoriser les allées et venues, les pèlerinages, les caravanes d'anniversaires, les infiltrations et les épandements de toutes sortes ?

Je pose la question nécessaire en laissant aux soldats le devoir d'y répondre.

Nous ne toucherons pas aux morts qui sont couchés là. Puisqu'ils sont venus s'échouer dans notre sol, nous le leur concédons. Qu'ils l'engraissent. Mais rien de plus. Les six pieds de terre auxquels, ainsi que tout homme, ils ont droit, ne valent qu'en longueur. Pas en hauteur. Une simple petite croix de bois, courte et bonne, suffira pour que nous soyons amplement généreux. Et, quant au reste... à bas ! La pioche et le bélier. A bas les anges à tête de taureau, les Lucifer de la Sprée, les victoires ailées,

les aigles bicéphales, les trophées de ciment ! Nous rejetterons dans la nuit, bien au delà du crépuscule, tous ces dieux de tétralogie culbutés de leurs piédestaux, et la nature, le temps, les saisons, les années, feront de ce néant ce qu'il leur plaira.

L'OPINION

19 mai 1917.

Avons-nous bien réfléchi à la force que représente et qu'est, en effet — en ce temps-ci plus qu'en aucun autre — l'opinion publique ?

Elle est immense, incalculable et d'un tel prix que, si nous savions exactement sa valeur, nous nous emploierions aussitôt, par tous les moyens dont nous disposons, à l'acquérir d'abord, ensuite à la conserver, à l'étendre, à la perfectionner.

Chaque opinion individuelle joue, là où elle est campée, le rôle actif d'un soldat, et ces centaines de milliers d'opinions composent dans leur ensemble l'armée de l'opinion publique, puissante, elle aussi, d'une efficacité singulière et presque sans limites.

Cette armée pensante, intellectuelle et morale, est non seulement utile, mais nécessaire et indispensable à l'autre, à l'armée matérielle et d'exécution, et la seconde ne réalisera bien

qu'autant que la première l'aura mise en heureux état et en belle forme.

C'est l'opinion publique qui crée l'atmosphère générale et l'air respirable des combattants. Elle est leur oxygène.

Ces deux armées, d'ailleurs, sont tellement attachées, et solidaires l'une de l'autre, qu'on ne saurait dire quelle est la libérale et quelle est l'obligée... Elles se doivent autant, et chacune rend à son auxiliaire l'équivalent de ce qu'elle en reçoit. Elles s'influencent, se pénètrent, s'harmonisent au choc même de tous leurs contrastes et bénéficient de leurs différences.

Les deux mentalités, celle de l'avant et celle de l'arrière, sont assujetties à la physique des vases communicants.

Ces deux esprits doivent être assez fondus pour ne faire qu'une âme.

Mais l'opinion publique a la mission d'honneur de créer les mouvements futurs, de préparer le terrain et les possibilités de l'action, de rendre admissible, compréhensible ce qui, primitivement, avait inquiété, troublé, paru trop difficile ou trop dangereux. C'est elle qui commence, qui tend et prépare sur le métier la trame des événements de demain.

On ne voit pas d'abord et l'on n'entend pas son travail, car il a besoin du silence et de l'ombre pour mieux atteindre les plateaux du bruit et de la lumière. Il se poursuit néanmoins avec une rapidité de prorogation mer-

veilleuse. Chacun de nous est un creuset où tombe en fusion une goutte de l'or incendiaire. Nous en sommes sur-le-champ, selon notre nature et l'ardeur de notre foyer, réchauffés, brûlés, embrasés. Ayant pris feu, nous le mettons bientôt autour de nous. La moindre flammèche humaine est capable d'allumer ce bois qu'est une foule, et ces forêts que sont les multitudes.

* * *

A peine établie et consolidée par en dessous, ayant assuré où il le fallait ses points d'appui, l'opinion publique, alors seulement, se manifeste et ne craint plus d'aller le front haut. Elle ne se révèle que dans la certitude. Tout, quand elle en est là, lui profite et la sert. Lente à partir, elle est foudroyante pour arriver. Une fois constituée et en marche elle devient invulnérable, irrésistible. On ne peut pas plus la réduire et la disperser que la vaincre. Elle échappe à tous les plans de destruction. Tous les genres de force et tous les moyens de renversement lui appartiennent. Elle est un bélier, un torrent, un aquilon, la trompette de Jéricho, et elle possède aussi les armes bien trempées de l'usure, de la patience. Sa lime a raison des plus durs métaux de l'énergie, mord le fer des entêtements et des résistances les plus serrées.

Le double prodige enfin, c'est que d'abord l'opinion publique multiple, éparse, et d'ori-

gine la plupart du temps incertaine, issue de mille et mille sources, prend très vite une direction, nette, déterminée, pareille en cela au fleuve dont l'inconscience a l'aspect d'une réflexion, et dont le cours semble l'image ondoyante et directe d'une volonté ; et ensuite, que le parti de l'opinion publique est toujours le bon, son sens le meilleur, son choix celui que réclament la sagesse, l'opportunité, toutes les exigences de la situation et de l'instant. Elle peut paraître se tromper, divaguer, faire fausse route, ses incohérences ne sont jamais que momentanées, toujours elle rentre brusquement dans le droit chemin. Si la raison feint çà et là de ne pas la guider, c'est pour mieux la reprendre et la ramener.

L'opinion publique est, somme toute, infaillible, et va où elle doit. C'est qu'elle est, en effet, composée du suc et de la fleur de tout le bon sens réparti dans chacun de nous, la résultante de toutes les aspirations supérieures, l'intelligence de toutes les recherches, la clairvoyance collective de tous les tâtonnements individuels. Son aboutissement est fatal et commandé par les pouvoirs de l'instinct, de la tradition, de la conscience. De là lui vient son indiscutable autorité : celle de *l'idée*, qui toujours la domine et la guide.

Jamais l'opinion publique ne s'émeut et ne se dérange pour quoi que ce soit de bas ou de douteux ; il lui faut pour la soulever et la conduire dans les rades du succès des marées

de grands sentiments et des flots généreux. Si vive est sa lucidité qu'elle n'hésite pas et qu'elle atteint le vrai. Quand l'opinion publique *se prononce*, aussi bien par anticipation qu'en dernier ressort, toujours — vous le remarquez — elle rend un arrêt impeccable et qui satisfait ; elle est le populaire avant-coureur et la vulgarisation de la justice.

Mais cette souveraineté ne lui vient et ne lui dure que si nous la lui conférons par une application perpétuelle. Procédant de nous, issue de nos cerveaux et de nos cœurs, l'opinion publique, quoique toujours supérieure à chacun de nous en particulier, vaudra cependant plus ou moins selon ce que nous l'aurons faite, voulue, enrichie... C'est de nous seuls qu'il dépend qu'elle soit sublime ou simplement passable. N'oublions pas qu'elle nous représente non seulement aux yeux des soldats, mais aux yeux du pays entier et du monde, et qu'à cette armée ambiante des pensées et des effectifs moraux de la nation, l'on demande — comme à celle des unités du front, comme aux troupes matérielles des tranchées — des vertus, des dévouements et des sacrifices sans nombre.

* * *

L'opinion publique n'est pas dispensée de charges. Elle a des devoirs à remplir, comme une personne, comme la première et la plus

influente de toutes... On sollicite d'elle la patience, la prudence, la confiance, l'abnégation, la sûreté. Il ne s'agit donc pas de l'abandonner à elle-même, de la laisser vagabonder à tort et à travers, ou s'emballer trop vite. C'est nous qui devons la commander, car pour donner des ordres il faut qu'elle en reçoive. Elle a besoin de chefs et ne peut s'en passer. Comme toutes les grandes forces, il importe qu'elle sache obéir et se discipliner, que, souple et docile malgré sa fougue et sa soif d'indépendance, elle ne s'échappe pas, mais suive les directions utiles, prompte quand on la lance, mesurée quand on la retient.

Elle est, actuellement, ce qui mérite le plus notre attention constante, notre effort et notre vigilance de toutes les minutes.

Pourvu que l'opinion publique ne fléchisse pas! Telle est la consigne, le souci national à ce tournant de la guerre où nous sommes.

Sans doute ce n'est pas l'opinion publique qui fait le courage du soldat, mais c'est elle qui l'entretient et le renouvelle. Si elle fléchit, le soldat, malgré lui, fléchira, et plus vite et plus bas que s'il avait fléchi le premier et tout seul.

L'arrière, à sa façon et avec ses moyens, soutient l'avant, comme l'avant protège l'arrière, et cette dernière ligne, ce dernier mur, sont constituées par les troupes et la masse de l'opinion publique.

Ainsi ne perdons pas ce point de vue que

tous, du matin au soir, sciemment ou inconsciemment, nous travaillons, bien ou mal, nous aussi, à l'œuvre décisive du Salut. Nous y collaborons non seulement par nos actes professionnels, mais par nos paroles détachées, les moindres de nos propos, par nos bavardages comme par nos silences, plus d'une fois aussi coupables les uns que les autres, par nos pensées et nos intentions, en un mot par tout ce qui émane de nous et que nous semons au vent. Pas une seconde, répétons-le, ne s'écoule, sans que nous ne fabriquions, bon gré, mal gré, de l'opinion publique... c'est-à-dire, selon notre volonté ou notre indifférence, la meilleure des munitions ou le plus détestable des produits... Quel privilège ! Quel honneur ! Quelle responsabilité !

LES RESTRICTIONS

26 mai 1917.

A combien de nous n'est-il pas arrivé souvent, au cours ordinaire de l'existence, d'apercevoir tout à coup, comme par une brusque et miraculeuse échappée, l'ensemble imposant d'abord puis le détail des innombrables faveurs dont nous recevions le bienfait ?

Avisés ainsi de l'état habituel, et insoupçonné, qu'était le nôtre et dont la révélation devenait une surprise, nous demeurions confondus : « Hé, quoi ! Pendant qu'autour de nous tant de gens, partiellement ou à la fois, étaient traqués et atteints dans leur santé, leurs affections, leurs intérêts, dans tout ce qu'ils avaient de plus fragile et de plus précieux... chose inouïe, nous étions épargnés ! Tant d'autres payaient à la douleur un tribut régulier, quotidien... et nous semblions dispensés de cette dette inévitable. Tant d'autres, malgré leur intelligence et leur courage, subissaient la

gène, les tribulations, la pauvreté, la misère, la ruine, et nous, nos affaires prospéraient, presque sans effort, agréables, faciles. Tant d'autres ne connaissaient que le malheur, et nous ne connaissions que le bonheur. Tant d'autres mouraient et nous vivions; nous étions toujours là, dans l'air limpide, sous le gai soleil...

Pourquoi?

Comment cela pouvait-il se faire? Quelle raison donner de ce privilège, de ce passe-droit, de cette injustice? Il y avait là une si puissante et flagrante disproportion dans le partage équitable des peines et des joies qu'en dépit de notre indulgence envers nous-mêmes nous sentions bien que ce traitement ne pouvait pas résulter de notre mérite, et nous concevions, en présence de ce beau destin d'exception, une sorte de vague effroi.

Et puis, vifs à nous ressaisir, après nous être sottement félicités de notre adresse et de notre fortune ou avoir humblement rendu grâces à Dieu selon que l'orgueil incrédule ou la foi nous possédait, nous reprenions aussitôt le riant chemin qui nous paraissait réservé.

Tant mieux pour nous si la chance ou la Providence nous avait abrités sous leur aile! Nous n'avions qu'à nous laisser faire, sans demander des explications.

* * *

Cela, c'était *avant*, dans une période d'où, bien entendu, ne pouvaient pas être absentes l'inquiétude et l'angoisse, puisque le tourment est la condition même de la vie, mais dans une période de vertige où cependant, par suite d'une longue et coupable habitude, l'insouciance des uns en face des soucis des autres avait presque sa raison d'être et s'expliquait par un triste droit d'ancienneté...

Sans doute la théorie du chacun pour soi manquait de bonté, de noblesse et d'élégance, on ne l'ignorait pas... Mais plus d'un se croyait pourtant, bien qu'à tort, le droit de suivre tranquillement sa veine et de vivre sa vie telle qu'elle se présentait, surtout si c'était avec des mains pleines de trésors et de fleurs. Il y avait, tout le long de la route commune, deux côtés, un bon et un mauvais. Puisqu'on était du bon, l'on y restait. Ceux du mauvais, on les plaignait bien sincèrement... mais, qu'y faire ?

* * *

Aujourd'hui, cette façon de sentir et d'agir n'est plus possible et la guerre, en frappant tout le monde, a rapproché, de leur plein consentement ou malgré eux, les hommes. Les cœurs remués, retournés par la charrue de la grande épreuve, acquièrent une fertilité nou-

velle. Nul n'a désormais le droit et l'envie de se défiler de la sainte souffrance.

Et cependant, si nous sommes tous malmenés à cette heure, si l'ancienne quiétude a été, pour la plupart d'entre nous, entamée ou brisée à jamais, nous voyons persister, en y regardant bien, la même inégalité dans le malheur. Son mystère ne cesse pas de nous surprendre et de nous heurter au point qu'il en résulte une gêne insupportable.

En effet, la sérénité d'autrefois cède aux émotions du présent et, en face des deuils, des catastrophes, des douleurs sans nom dont le spectacle nous assaille... le bien-être relatif ou absolu de notre sort nous trouble aussitôt comme un scandale et nous pèse. Cette faveur étrange, incompréhensible, et qui nous rendait si vains, tout à coup nous blesse et nous humilie. Elle devient immorale. Elle prend à la fois le sens d'un avertissement, d'un reproche et d'une menace. Loin de nous rassurer, elle nous bouleverse. Il y a contre la basse et secrète félicitation de notre égoïsme une révolte de la conscience, et tout nous dit qu'au lieu de nous affranchir ce privilège redoutable et déterminé nous oblige. Cette apparente indépendance enchaîne. Nous sommes liés par la liberté même d'esprit, d'insouciance et de moyens qui tend à faire de nous momentanément, dans la misère et l'oppression générales, des êtres invulnérables.

Or, nous n'avons pas la licence de le demeurer.

Cette licence, nous ne l'avons jamais eue, quoique nous l'ayons prise. Elle nous est désormais interdite comme une mauvaise action. Nous avons, à des degrés divers, charge de souffrir. Il est juste et digne de contribuer, si peu que ce soit, chacun dans notre sphère et selon notre faculté d'endurance, à l'effort et à l'embarras de la communauté.

Les restrictions sont pour tous, et, s'y dérober, c'est trahir.

On reste d'ailleurs ébahi autant qu'indigné devant toute la peine que se donnent une quantité de gens à enfreindre et à tourner les plus douces rigueurs de la loi. L'idée, non pas même d'une souffrance réelle, d'une gêne vraiment sérieuse mais de la privation la plus légère leur fait perdre l'équilibre et la raison. Ils se refusent à l'admettre. Un peu moins de viande, un peu moins de sucre, un peu moins de graisse... une réglementation plus serrée dans les besoins et la dépense... et voilà ces optimistes de la consommation plongés du jour au lendemain dans le marasme ! Les décisions susceptibles d'être prises à propos des œufs ou de la marée leur empoisonnent la vie et c'est l'arrêté ministériel qui, rejetant bien loin les nouvelles militaires, accapare tout l'intérêt. Le vrai communiqué pour ces patriotes de l'estomac, c'est celui de 5 heures, du thé et des sandwiches, car, chez le pâtissier moins encore que chez soi, l'on renonce à pâtir. Les canons peuvent là-bas manquer de munitions

pourvu qu'ici l'on ne manque pas de gâteaux secs. L'obus ne vient qu'après le petit-beurre. Notre bouche avant celle du 75. Moins d'artillerie, plus d'épicerie. Potin prime Pétain.

Que dire de cet état d'esprit? Sans aller jusqu'à la généralité il est cependant trop répandu, et, si les circonstances ne s'y opposaient, il prêterait au comique. Bien pauvres petites contrariétés, en effet, que celles résultant de la suppression d'une tartelette, ou d'un morceau de sucre de moins dans le café... tandis que des foules d'errants, de réfugiés, n'arrivent qu'insuffisamment à traîner une vie affreuse et dépourvue de la moindre douceur! Est-il possible sans honte d'oser être gourmand quand tant de gens sont affamés? et de s'emporter ou de s'effondrer à l'avance parce que le charbon sera plus strictement distribué cet hiver, quand on est sûr, quand *on sait* que des femmes, des enfants, et des hommes aussi, par milliers, devront se passer de toute chaleur et de toute flamme? Quelle importance ridicule et impie, je vous le demande, prennent alors nos perplexités de coke et nos angoisses de margotins quand nous sommes sûrs, malgré tout, nous, les moins exposés, de nous en tirer vaille que vaille? Nous aurons des ennuis, évidemment, mais nous savons que nous mangerons bouillant tout de même et qu'on ne nous trouvera pas gelés de froid le matin sur le carreau. S'il faut fermer le calorifère, il nous restera la cheminée... En ce temps où plus de la moitié

de la France fait avec joie, avec amour le sacrifice de sa vie, et brave les infirmités, les mutilations... nous autres, enhardissons-nous à risquer le rhume et l'éternuement... Et, si nous trouvons en décembre notre foyer trop pâle et trop mal nourri, pensons à la fournaise et aux brasiers éclatants dans lesquels, depuis trois ans, se rôtissent nos soldats. Aussitôt notre circulation se rétablira par miracle et, comparant nos feux avec les leurs, nous cesserons de gémir.

Soumettons-nous enfin franchement et avec une fraternelle allégresse aux commandements nécessaires sans croire que nous observons tout de bon les restrictions quand notre sacrifice se borne à les faire mentales.

2 juin 1917.

Vous voyez une jolie chose, vous l'examinez avec plaisir et intérêt, elle vous retient, vous agrée; vous l'admirez, prêts à l'aimer déjà... Et tout à coup l'on vous dit: « Cette chose est à vous. Désormais elle vous appartient. »

Aussitôt une joie particulière vous envahit, joie vive, inattendue, puissante et fine, faite de la surprise, du charme de la possession, du prix de l'objet. Aux qualités que vous lui reconnaissiez s'ajoutent celles que vous vous apprêtez à lui découvrir et dont il va lui-même vous abandonner le secret.

Et si, au lieu de n'être que jolie, la chose est belle, magnifique, votre joie grandit en proportion, elle s'exalte, et par un élan naturel se hausse jusqu'à la gratitude envers ceux à qui vous devez ce superbe présent. Vous entourez de la même allégresse expansive le donateur et le don, vous voulez que le bienfai-

teur soit de votre émotion, qu'il participe encore et jusqu'au bout à son bienfait, en acceptant les hommages et les remerciements qu'il mérite et auxquels vous ne lui permettez pas de se dérober. Si vous ne pouviez pas lui témoigner votre bonheur, il serait incomplet...

Ces sentiments simples, vrais, aussi honorables qu'utiles, on ne manquera pas de les éprouver en visitant l'exposition des Arts marocains qui vient de s'ouvrir au Pavillon de Marsan.

Avant d'entrer dans le détail de la réflexion, l'impression première sera celle que j'ai dite : Comment ? ces beautés et ces richesses, d'une variété infinie, dont les nombreux échantillons, quoique excellemment choisis, ne peuvent cependant pas nous donner encore une idée complète... tout cela c'est à nous ? C'est notre bien ? la récompense de notre vaillante et pacifique conquête ? Nous pouvons disposer librement et intelligemment de tant de trésors, et il ne tient qu'à notre volonté d'en user, pour le plaisir et pour l'intérêt, d'en tirer les multiples avantages de jouissance, d'art, de commerce, tous les rendements qu'on a le droit d'en attendre ? Quel bonheur ! Sur-le-champ nous nous estimons déjà payés des efforts du passé et nous avons la certitude de commencer à rentrer dans nos débours. Grâce à Dieu et à la ténacité des hommes de courage et de foi, qui n'ont jamais désespéré, nous n'aurons pas perdu au Maroc notre temps, notre peine, notre poudre et notre

or. Sans doute ils furent largement dépensés, mais les voilà qui nous reviennent. Nous récoltons à présent le fruit savoureux et doux de nos rudes semailles.

* * *

Malgré tout ce qui a été dit et écrit sur le le Maroc, il demeure inconnu de ceux qui n'y sont pas allés, et souvent même mal connu de ceux qui n'ont fait qu'y passer avec des idées restreintes ou préconçues, un esprit trop exclusif et partial de voyageur mondain, de littérateur, de peintre ou de poète. Plus qu'aucune autre, cette terre ne se livre pas du premier coup, et au premier venu. Sa vieille et légendaire impénétrabilité lui crée, jusque dans le temps où elle y renonce, certaines obligations de résistance et certains devoirs de pudeur qui font partie de son Coran.

Pour la comprendre, la connaître et la bien traiter comme il faut, il n'y a en somme que les soldats, et principalement les soldats que leur tempérament, leurs ardeurs et leurs ambitions spéciales, leur vocation de jeunesse ont depuis toujours portés et dirigés vers elle, et qui, avant d'en avoir l'expérience, en avaient déjà le désir et l'amour, l'intuitive et juste notion, les « Africains » prédestinés, d'intelligence et de prompte adaptation orientale, les coloniaux guerriers et pacificateurs, les conquérants économes de violence et prodigues de

sagesse dont le sabre n'est que le moyen d'un instant et jamais le but définitif. Or il se trouve, par une merveilleuse logique de leur nature, que cette espèce de soldats créés pour des besoins et des ouvrages particuliers ont, presque toujours, reçu d'abord, puis développé intentionnellement en eux les dons variés nécessaires à leur mission. L'épée au fourreau, ou même à la main, ils sont ingénieurs, agriculteurs, économistes, médecins, savants, géographes, et aussi écrivains, peintres, poètes, professionnels ou non, à la lettre ou selon l'esprit, peu importe, mais toujours ARTISTES, au sens pratique et au degré d'esthétisme bien entendu que réclame leur fonction.

Aussi, quand on laisse ces hommes providentiels, ces chefs élus par leur propre destin, et désignés par leurs qualités, agir librement où ils sont, et à la place qui est la leur, on est émerveillé des résultats inouïs qu'ils obtiennent là où d'autres auraient échoué.

Aujourd'hui seulement commence à se manifester dans sa naissante et croissante ampleur l'œuvre admirable conçue par le général Lyautey et déjà en voie de pleine réalisation. Il n'est pas excessif de dire qu'il a plus que personne travaillé pour le Maroc et qu'il l'a conquis au moins deux fois, sauvé deux fois, organisé deux fois et dans les circonstances les plus différentes, les plus difficiles, pendant la paix et pendant la guerre. Dès le début des hostilités, il fut peut-être le premier et le seul

— impassible et clairvoyant devant l'orage et les brusques éclats de la foudre qui grondait aussi là-bas — à se rendre compte qu'il n'était pas à l'arrière, comme on aurait pu le supposer sans réflechir, mais bien à l'avant-garde, qu'il était commis à la défense et au maintien d'une extrême frontière aussi importante que celle du Nord ou des Vosges, et qu'il occupait un des fronts les plus nécessaires et les plus menacés de l'immense champ de bataille. Et en même temps il s'avisa, dans sa patriotique lucidité de protecteur, que le meilleur moyen d'aider ici — de là-bas — à la guerre, c'était de n'interrompre en rien le mouvement et les habitudes prises, conquises de la paix. La guerre était déclarée, sans doute, au Maroc autant qu'ailleurs, mais la séance intérieure, économique, industrielle, commerciale, continuait avec le même ordre et la même sécurité que la veille. Pas un rouage qui ne dût cesser de fonctionner, mieux encore qu'à l'ordinaire. Rien n'était changé ; il n'y avait que des Allemands de moins. Et la construction des routes, des ports, des voies ferrées, des magasins, des écoles, se poursuivait militairement dans une atmosphère de puissance et de résolution victorieuse. Fez, au son du canon, tenait à ciel ouvert une foire étincelante qui étonnait et rassurait. Le Maroc, au plein milieu d'une tempête toute proche dont on avait su le préserver, germait et fructifiait, tandis que ses fils loyaux, à peine débarqués, versaient un sang bouillant

et clair sur le sol de leur seconde et nouvelle patrie.

*
* *

Le résultat de cette œuvre de confiance entière, de patience active, et de fermeté géniale, nous le voyons s'épanouir dans les salles du bazar souverainement pittoresque et instructif de la rue de Rivoli. Nous assistons là à l'historique des efforts et à la floraison des récompenses. Les arts marocains ont trouvé pour plusieurs semaines un palais digne de leur beauté, de leur délicatesse, de l'influence qu'ils sont destinés à exercer chez nous dans les formes de la décoration.

Tous ces vainqueurs, en effet, ces grands chefs, ces ennemis de la ruine, amis de la conservation et du maintien, les Lyautey, les Gouraud, ont appliqué cette grande et noble politique du respect de l'art et des traditions, qu'il s'agisse d'un monument ou d'un costume, d'une robe de mosaïque et de plâtre ou d'un caftan de soie, de la coupole d'une mosquée ou de la courbe d'une poterie, d'une babouche ou d'un poignard. Ils veulent que notre Maroc, transformé, reste aussi l'*ancien*, qu'il se perpétue en nos mains affectueuses tel qu'il a toujours été, dans son charme, sa grâce rude et fière, avec les nuances vives et hardies de son caractère, l'audace harmonieuse de ses couleurs, la dignité de ses lignes, la savante et riche finesse de ses ornements, de ses enlu-

minures, de ses dessins, de ses broderies, la probité pastorale de ses tissus, la discrète opulence de ses tapis, tout ce qui en est la parure, — et l'armature. Eux et les collaborateurs dévoués de leur pensée, ils s'efforcent de nous conserver, intact et luisant dans son antique fraîcheur héréditaire, le beau joyau d'or, de pourpre, d'argent et d'émail vert et noir. Ils prétendent avec une raisonnable énergie que le progrès peut établir ses bienfaits sans être iconoclaste, et que le premier devoir de la civilisation est le respect absolu de la beauté, surtout quand elle est consacrée, divinisée par le culte et les hommages du temps. Nous voudrons tous travailler avec eux à empêcher qu'on ne *dénature* le Maroc, et cette tâche nous sera rendue facile, passionnante, par le spectacle délicieux et la révélation d'un art exquis dont nous aurons hâte dès aujourd'hui de nous constituer les sévères gardiens et les zélés propagateurs.

ON VOUDRAIT VOIR

9 juin 1917.

L'homme est curieux. Avant même que son intelligence n'ait les moyens de regarder, son œil s'inquiète et s'applique. L'homme est en tout et pour tout *un être qui veut voir*, qui aime à voir, se rendant compte dès l'âge de raison que voir c'est le commencement de savoir, et que les yeux sont les éclaireurs naturels, les avant-gardes qui frayent le chemin de la pensée. En effet, c'est par eux, en majeure partie, que le mécanisme cérébral est mis en mouvement et que la sensibilité s'anime. Ils acquièrent même chez certains une telle importance qu'ils se substituent en quelque sorte au cerveau, ou le réduisent à son minimum d'action, ou ne lui permettent de fonctionner sur la matière visuelle qu'après que celle-ci a été longtemps captée, retenue, triturée et usée par eux d'abord, les yeux. Ils ne cèdent au domaine du raisonnement et de la compréhension les

éléments de nourriture et de travail interceptés par eux qu'après en avoir tiré et extrait au passage tout ce qu'ils pouvaient, et les avoir pompés, ne transmettant aux rouages de la réflexion qu'un déchet dont ils se désintéressent. Comme ces hâbleurs et ces intempérants de la voix qui ne pensent — ou croient penser — que quand ils parlent, ainsi existe-t-il une innombrable espèce d'humains aux prunelles avides et déréglées qui ne pensent à fleur de tête qu'autant qu'ils voient et pendant qu'ils voient, humains nés spectateurs et ayant besoin de l'être pour devenir et rester ensuite à leur tour acteurs des entreprises et des faits où les engagent leurs yeux, leurs yeux seuls, plus promptement et avec plus de conviction que ne les y eussent amenés toutes les opérations de l'esprit, tous les stimulants de la conscience.

Cette curiosité, qui est une soif générale et incessante en temps habituel, on s'expliquera aisément que la guerre, au lieu de l'atténuer, l'excite et la décuple. Il n'y a pas d'ailleurs à rougir d'en être possédé. Elle est non seulement excusable mais nécessaire et — jusqu'à un certain point — méritoire. Elle est la preuve de l'attention, de l'intérêt, de la passion que cette formidable époque éveille et entretient en nous. Par là elle se hausse, s'ennoblit, et la grandeur, l'horreur ou la beauté des objets qui la sollicitent lui communiquent leur caractère, lui enlèvent sa mauvaise réputation de défaut, la transforment en une espèce de vertu occa-

sionnelle, en un devoir des temps héroïques. N'être pas curieux aujourd'hui, ne rien désirer voir de ce qui se passe, accuserait l'indifférence la plus révoltante, une sécheresse de cœur, une absence de piété patriotique inadmissible. L'indiscrétion des désirs paraîtra toujours, sur ce point, préférable à un excès de froideur. Nul n'a le droit, même en apparence, de faire le détaché. A la vérité, personne n'y songe, et tout le monde est gagné par cette sainte envie de voir.

*
* *

De voir quoi ? direz-vous.

Mais tout, ou — puisque ce tout est une folle prétention — le plus possible, si peu que soit ce minimum permis en théorie, bien difficilement accordé dans la pratique.

On voudrait voir les hommes et les choses du « front », le mystère de cette existence à la fois fiévreuse et morne, épuisante, longue, atroce et sublime. On voudrait voir dans l'incomparable exercice de leur patience, de leur courage et de leur dévouement, les soldats et les chefs ; on voudrait voir les coups de main, les attaques, les vagues, la bataille, les trous de marmites, tout le système des tranchées et le labyrinthe des boyaux, depuis la première ligne jusqu'au cantonnement, le poste d'écoute et celui du repos, les parcs de munitions, les files des camions roulant jour et nuit.

comme la sourdine du tonnerre... On voudrait voir ce qui se passe dans les airs, sur la terre et dessous, à la surface des flots et dans leur profondeur... les combats d'avions et les chasses marines, l'obscure épopée des sapes. Et l'on voudrait voir les dévastations, les ravages, tous les décors et toutes les scènes du gigantesque drame qui nous tient haletants, raccrochés d'heure en heure à une invincible espérance.

C'est de tout cela, de toutes ces impossibilités fatales, que l'on garde, sans en guérir, une éternelle aspiration, un éternel regret.

Nous avons beau sentir et comprendre l'inutilité, l'enfantillage même de ces désirs, nous ne pouvons y renoncer et nous demeurons inconsolables qu'ils ne soient pas satisfaits. A qui de nous n'est-il pas arrivé souvent de nous dire tout à coup : « Dans un temps qui nous paraît encore lointain, presque chimérique, cette tempête sera finie, devenue de l'accompli, de l'autrefois, du passé, de l'éteint, de l'histoire !... et rien de plus... Des millions d'hommes se rappelleront, plus ou moins sans doute — mais se rappelleront quand même — sinon tout, quelques-unes de ces minutes extraordinaires... parce qu'ils auront été là, sur place, dans la machine, et qu'ils auront *vu*, tandis que nous, sauf quelques-uns à l'âme plus fidèle, il nous faudra peut-être faire un incroyable effort de mémoire, d'esprit et de cœur, malgré la sincérité de nos sentiments et l'acuité de nos émotions, pour nous arracher

un lambeau de ces vestiges, parce que nous n'aurons rien *vu*. Notre intelligence, notre sensibilité, notre raison, auront été secouées, bouleversées... Il n'en restera peut-être qu'une insuffisante trace parce que nos yeux n'en auront pas été, n'auront pas pu prendre part à l'opération qui seule assure et garantit, dans l'avenir, la conservation fidèle des images. Quelle tristesse !

Et, pour être certain de se rappeler, il ne suffira pas *d'y être allé*, çà et là, dans une courte et vertigineuse visite, non... Ceux même qui en ont obtenu la faveur, aussitôt de retour de la magnifique échappée, sont forcés de s'avouer qu'ils n'ont rien vu ou presque rien... leur eût-on tout montré. Pourquoi ?

Parce qu'en dehors de la brièveté de leur passage ils n'ont été que des amateurs. Seuls auront vu, et bien vu, les professionnels, admirables et réguliers ; aussi est-il juste qu'ils aient, avant tous les autres, le droit de se souvenir... Il n'y a qu'eux qui le méritent.

Cette ardente envie dont nous sommes travaillés, même quand c'est la plus pure des admirations qui nous l'inspire, ne peut, en effet, se comparer à l'intrépide et surhumaine curiosité du soldat qui, lui aussi, mais avec tous les risques *veut voir!* C'est également son mot, son refrain. A peine arrivé, sous la mitraille des premiers combats de 1914, il a voulu voir. Plus tard, dans la tranchée où il rageait d'être obligé de se baisser à chaque

instant, il est sorti de l'abri et il a passé sa tête pour voir. L'observateur qui trouve que « ça ne va pas assez vite », l'officier pris de fringale de donner l'exemple, tous ceux qui se découvrent et montent sur le talus, c'est pour voir. C'est parce qu'il a voulu voir que le général Maunoury a perdu ses yeux. Que dit l'amputé qui se réveille et auquel on cherche à cacher l'horrible plaie ? Il écarte les linges, il s'écrie : « je veux voir ! » Un des plus grands supplices qu'ait eus à endurer le vaillant de cette guerre, avec un ennemi qui se dérobait, toujours terré, a été de ne pas *le voir*, car on aime chez nous regarder tout en face : le chef, le drapeau, le clocher, l'étoile, la croix, la vérité, le péril et la mort. Viennent sur la ville l'avion et le zeppelin, Gavroche et Mimi Pinson sortent aussitôt pour les voir.. Les parents voudraient voir à chaque seconde où sont là-bas leurs enfants enrôlés, quand ils sont vivants... et voir aussi où ils reposent quand ils sont morts... Tout se résume en cela et y aboutit : voir.

* * *

Or, si la plupart de ces poignantes joies ou de ces rudes consolations nous sont nécessairement interdites, il semble que certaines pourraient bien ici, de temps à autre, nous être accordées. Ne devrait-on pas s'appliquer à nous montrer ce qui est le plus capable de nous

dédommager et de nous faire oublier nos privations? Cependant il semble que l'on cache exprès au peuple de Paris et de la France entière tout ce qui lui causerait autant de plaisir que de bien. Chaque fois que des soldats de nos armées passent parmi nous, on ne s'ingénie pas à nous fournir l'occasion de leur témoigner publiquement et collectivement notre reconnaissance et notre amour... Loin d'être encouragées, ces manifestations sont écartées, étouffées à l'avance. Nous n'entendons plus que très rarement des musiques militaires en dehors de celles de nos alliés les Anglais et les Italiens, que nous avons été si heureux d'applaudir. Nous ne voyons plus sur nos boulevards que des défilés de grévistes.

Si émouvant et irresponsable que soit toujours le drapeau, même quand il conduit et abrite sous ses plis des revendications de salaires, il nous réjouirait tout autant et nous paraîtrait mieux dans son rôle au-dessus d'un régiment de poilus, dont les tambours et les clairons, par-ci par là, nous rappelleraient qu'il y a une armée qui souffre et se dépense pour nous avec une splendeur d'âme illimitée. Mais non... et les troupes de nos amis, de nos alliés nous restent aussi inconnues, cachées. Rien n'a été fait pour nous rendre visibles et tangibles les forces généreuses rangées à nos côtés dans la grande phalange héroïque. Nous aurions dû voir déjà, à plusieurs reprises, et présentés comme il le fallait — par de petits

effectifs sans doute — mais *en corps* et de belle façon, les Anglais, les Italiens, les Belges, les Serbes, les Russes, les Monténégrins, les Japonais, les Portugais fidèles... tous les détachements des guerriers de la grande Paix par la Victoire, des volontaires du Droit et de la Civilisation... Nous ne les avons pas vus...

Mais voici qu'on annonce pour prochainement l'arrivée des premières troupes américaines toutes vibrantes d'enthousiasme et de force tendue...

Est-il possible qu'on les prive de l'honneur et de la joie d'être acclamées par Paris, et qu'on prive Paris de cette effusion magnifique ? La capitale doit leur adresser un salut et des ovations qui retentissent dans le monde entier et deviennent la voix du peuple, *vox populi*, la seule et la vraie...

Cette fois-ci, nous voulons voir.

DU COTÉ DE L'ESPAGNE

16 juin 1917.

Plus que jamais l'Espagne commande actuellement notre attention.

Il ne s'agit pas de s'illusionner, dans le bon ou le mauvais sens, sur les mouvements dont elle devient le théâtre de plus en plus agité, mais d'observer ces mouvements avec sagesse et clairvoyance et d'y réfléchir, d'en dégager l'esprit, la direction, sans renoncer, cela va de soi, à l'attitude amicale mais prudente et réservée que nous avons voulu garder jusqu'à ce jour vis-à-vis de cette sœur, non refroidie mais distraite, que nos ennemis ont entrepris, en vain — malgré des succès partiels — de corrompre et de « délatiniser ».

Si d'ailleurs, nous élevant au-dessus de nous-mêmes, et oubliant un instant notre condition présente, nous envisageons sans passion la neutralité de l'Espagne, telle qu'elle a été, et telle qu'elle est devenue à cette heure, le résul-

tat de cet examen ne sera pas pour nous déplaire ni nous décourager.

Nous devons nous appliquer à comprendre, en dehors de l'exigente optique de nos intérêts, tout ce qu'il y a de saisissant, d'humain, de respectable, de pathétique et de sympathique à la fois dans le spectacle de cette neutralité douloureuse qui n'arrive pas, quoiqu'elle fasse, à être impassible, et à se contenter de la fausse monnaie dont son nom veut avoir l'air de la payer. Toutes les nations neutres, l'Espagne en tête, souffrent, moins que nous sans doute, mais d'une autre façon, parce que la neutralité qui semblait, au début, une pièce simple, nette et facile à jouer, dans la stricte observance de la tenue, de la dignité, et avec l'aide et le consentement mutuels des parties belligérantes... est devenue par suite des prétentions, des abus, des excès, des violences et des crimes d'une seule des parties, un drame d'une complication et d'une complexité inouïes et dont les péripéties risquent d'entraîner l'honnête peuple, qui se tenait à l'écart, plus vite et plus loin que s'il était tout de suite entré dans le jeu nécessaire.

La neutralité absolue — l'expérience le démontre — n'est possible... qu'en temps de paix. La guerre, telle qu'elle se développe et s'impose aujourd'hui, la rend impraticable, — en un délai plus ou moins long. Elle en fait un nonsens. Pour que la neutralité d'un pays pût être et demeurer, en face des attentats qui gran-

dissent et se multiplient comme une consécration de la force brutale et de l'iniquité, il faudrait que les consciences individuelles qui forment la conscience nationale fussent réduites, rabaissées elles-mêmes à la neutralité, privées tout à coup de ce jugement intérieur, de cette lucidité directrice et combative qui est la loi, l'âme et la règle de la vie; or, cela ne se peut pas. Et, dès lors que la conscience a le droit et le devoir de juger, de protester, de se révolter, d'admirer et de mépriser, d'aimer et de haïr, la neutralité est rompue, elle cesse aussitôt, même si l'action ne suit pas l'élan intérieur, la volonté spirituelle ou le remords... Un peuple dont la conscience est tourmentée par le doute, l'incertitude, les oppositions et les différences de vues, les angoisses du présent et de l'avenir, et le juste souci de son honneur, est un peuple qui n'est plus neutre et qui ne l'a jamais été, même quand, de bonne foi, il s'imaginait l'être. Voilà ce qu'il y a déjà d'indiscutable et de consolant si nous reconnaissons qu'aucun des États, grands ou petits, qui jusqu'ici se sont efforcés à la neutralité, n'a pu, malgré sa loyale application, l'observer complète pour sa part ni la faire respecter par l'Allemand. Toute la peine qu'ils se sont donnée à essayer de la maintenir en la voyant se disloquer dans leurs mains prouve sa fragilité.

L'Espagne connaît chaque jour davantage les dangers de la position singulière où l'ont

mise les événements dont elle n'est pas maîtresse, et elle en est profondément troublée. Elle est bien forcée de s'apercevoir que la neutralité n'est pas un oreiller, un coussin de tout repos. Celle-ci apparaissait de même à quelques-uns comme un filet, assez largement tissé pour ne pas interrompre avec le dehors les communications, et cependant assez solide pour être de tous côtés protecteur... Et puis voici que le filet se tend et se resserre sur ceux qu'il enveloppe plus qu'il ne les abrite; et son élasticité qui semblait une garantie lui donne tout à coup la nature d'un piège et d'un lien.

*
* *

La cause de l'Entente en Espagne a fait, lentement et sûrement depuis le début de la guerre, un chemin considérable alors même qu'il était invisible. Le roi seul et les gauches, disait-on, avaient d'abord pour nous une sympathie réelle et platonique, dont ils ne se cachaient pas et qu'ils pouvaient se permettre d'exprimer avec mesure sans qu'on eût le droit, même chez eux, de s'en étonner. Cela était vrai et constituait déjà une puissance d'opinion, non seulement actuelle mais future, qui méritait certainement mieux que l'insuffisante étendue à laquelle nous la limitions, car à supposer — pour ne parler que du roi — que nous ayons exagéré cette cordialité pour nous qu'il a « dans le sang » et qu'à la faveur de nos

désirs nous ayons attribué aux marques si nombreuses de sa bonté une signification plus directe qu'elle ne pouvait pas avoir et qu'elle n'avait pas, on aurait tort d'en conclure que la pensée du souverain ne représentait exclusivement et étroitement que la sienne. Si l'Espagne n'est pas le roi, et si le roi n'est pas toute l'Espagne, du moins accordera-t-on que le roi en est tout de même une certaine expression, mieux qu'un reflet pâle et un vague écho, mais une émanation choisie, élevée, supérieure, une quintessence et qui vaut. Le roi peut se tromper lui-même sur le plus ou moins de popularité d'une chaleur sentimentale qu'il lui plaît d'exprimer à notre endroit; du moment qu'il est, lui, *une flamme*, et combien haute et pure ! c'est qu'il y a *foyer*, en lui et en dehors de lui, quelles que soient l'ardeur et la grandeur de ce foyer.

Donc Alphonse XIII nous apportait déjà plus que son attentive et généreuse sensibilité personnelle, quand il se bornait à nous faire, de loin, un salut amical, et les faits ont prouvé par la suite qu'il avait été, à son insu, le préparateur et l'initiateur d'un état de cordialité plus accentué vis-à-vis de l'Entente.

Pour constater les progrès de cette impulsion fraternelle et « alliadophile », selon le terme que nos amis d'Espagne ont inventé et adopté afin de l'opposer plus franchement à celui de germanophile, on n'a qu'à regarder ce qui se passe au delà des Pyrénées, on remar-

quera aussitôt le changement de ton dans la presse et dans une grande partie de l'opinion... Il ne serait même pas impossible qu'au fur et à mesure que cette vague nouvelle de justice, d'indépendance et de générosité s'enfle et se propage... la cordialité royale ne fût amenée, par une contre-partie nécessaire, à une certaine réserve qui, sans rien modifier quant au fond dans les sentiments du prince, en rendrait toutefois la forme plus grave... Et cela même serait d'une significative logique. Sans doute l'Espagne est très germanisée, mais cette germanisation, précisément par ses maladresses et la lourdeur de son emprise, a fait — bien avant d'en venir aux manques d'égards, puis aux injures déclarées — se cabrer l'orgueil national, et il n'est pas probable que celui-ci, irrité et fouetté par les épreuves d'endurance auxquelles on l'a soumis depuis deux ans, s'arrête et s'apaise à présent qu'on l'a rendu à lui-même.

Jusqu'où ira l'Espagne dans cette direction soudaine que nous la voyons sur le point de prendre à la fois à son corps défendant et en obéissant aussi à d'irrésistibles mobiles qui la touchent de plus en plus? Nous n'en savons rien et, serions-nous en état de le prédire, que nous ne le ferions pas. Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que sa cause, chaque jour, se rapproche fatalement de celle des Alliés et que l'avenir, qui se construit à chaque heure du présent, lui dicte une conduite sensiblement

différente de celle qui a été suivie jusqu'à ce tournant de son histoire. Tout change, en ce temps-ci, avec une rapidité de fait et d'évidence vertigineuse. Les mots et les situations perdent leur ancienne étiquette du soir au matin et cessent, les premiers, d'exprimer ce qu'ils exprimaient, les secondes de s'appliquer aux nécessités de la veille. La neutralité ne dit plus ce qu'elle voulait dire il y a quatre ans, elle ne répond plus et ne correspond plus à ce qu'elle se croyait capable de promettre, de garantir et d'imposer. Ainsi, les idées d'ombrage, de méfiance ou de froideur vis-à-vis de nous qui avaient cours en Espagne depuis si longtemps, sont en train de subir, au cours de la guerre, une espèce de métamorphose... En vain l'on essaie d'attiser encore les rancunes et les haines d'il y a plus de cent ans... Tout a changé... l'Espagne et la France d'aujourd'hui ne sont plus les mêmes... Là où les pères se sont battus et détestés, les fils apprendront, fût-ce malgré eux, parce que leur double destin le leur commande, à s'aimer et à se réconcilier devant la grande menace universelle... Et quel Espagnol est d'ailleurs assez naïf et assez fou pour croire que, le jour où l'Allemand voudrait l'asservir, il ne commettrait pas tous les genres d'atrocités, laissant loin derrière elles les excès des vieilles luttes? Si dure qu'elles aient pu être, qu'est-ce que nos fureurs militaires de Saragosse à côté des froides et immondes sauvageries de Louvain... et de cent autres villes?

* * *

Un temps prochain nous dira si les fils du Cid et de Don Quichotte ont renoncé à s'émouvoir pour sauver l'infante du Droit et défendre la Dulcinée de l'Idéal.

Mais tandis que l'Espagne, inquiète et chaude, souffre et sent crier ses entrailles comme pour un grand enfantement, qu'elle sache bien tout le cordial respect avec lequel nous suivons les débats de ses scrupules, la crise émouvante de sa fierté... Si l'Espagne et la France n'étaient que deux personnes — pas plus — qui puissent se rencontrer, se parler et se regarder en face une minute, elles ne seraient pas longues à tomber d'accord, et j'en ai pour garante l'expression de franche horreur, de mépris et de dégoût que je pouvais voir il y a quelques semaines éclater sur le visage des généraux espagnols figés d'indignation au milieu de la place de Chauny devant les ruines qui les arrachaient pour un instant, malgré eux, à la neutralité, parce qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'être et de vouloir être des *hommes*. « Direz-vous bien ce que vous avez vu, mon général? » demandai-je à l'un d'eux. Avec force il répondit au nom de tous : « *Nous* le dirons. »

Ils ont dû le dire.

Et d'autres de chez nous, qui en ont la mis-

sion officielle et le beau devoir, témoigneront aussi, tel le lieutenant de Lévis-Mirepoix, grand d'Espagne et officier de France, auteur d'impressions de guerre parmi les plus justes, les plus nerveuses. Lui et nos amis de là-bas sauront, nous n'en doutons pas, avec le tact et la dignité qu'il faut, et sans se départir de la sagesse qu'ils tiennent justement de leur autorité, mener à bien pourtant cette *autre campagne ardente*.

LES PREMIERS TÉMOINS

23 juin 1917.

Les premiers témoins de la guerre, ce sont les blessés.

Il en est de deux sortes : ceux que la gravité de leurs blessures a désarmés et forcés à rentrer dans la vie civile, et ceux qui, malgré le coup reçu, malgré la grosse atteinte, ont pu et voulu quand même rester dans le rang et continuer la partie.

Ils sont si nombreux, les uns et les autres, et nous les voyons depuis si longtemps, qu'ils nous étonnent moins sans doute qu'aux premiers jours. Si vive en effet que soit la révolte de chair et d'esprit où continue de nous jeter le spectacle de leur infortune, il a bien fallu que nous en prissions la grave et douloureuse habitude. Mais, quoique nous y soyons accoutumés, les blessés ne sont cependant pas redevenus pour nous des hommes ordinaires : notre vigilance les recherche, notre admiration les

accompagne et notre respect les distingue. Enfin, nous les aimons particulièrement d'avoir été éprouvés et d'avoir souffert plus que les autres pour nous. L'atteinte, dont ils ont été les victimes, souvent volontaires, toujours vaillantes et résignées, les classe, nous les rend plus chers, les désigne au choix de notre reconnaissance.

Chaque blessé, d'ailleurs, est un soldat que la guerre marque à son chiffre, sur qui elle met, comme à dessein, sa glorieuse estampille; et même ceux, les très rares, qui n'ont rien ou presque rien fait pour justifier cette faveur cruelle, en deviennent aussitôt dignes uniquement pour l'avoir reçue. La blessure grandit et honore toujours celui qu'elle touche. Le blessé est toujours le lendemain supérieur à l'homme épargné de la veille. Le baptême du sang, de son propre sang, le purifie s'il en avait besoin et le maintient dans l'état de grâce héroïque s'il y était déjà.

* * *

Tous les blessés, certes, sont émouvants; les manchots, les amputés d'une jambe ou des deux sont pour nous un objet de commisération fraternelle et de pitié profonde; mais, sans prétendre établir entre eux des distinctions et des plus-values trop nettes selon le coup qui les a frappés et la nature de leur disgrâce, il est évident qu'entre tous, ceux qui nous trou-

blent le plus et s'imposent à notre pensée avec une force plus directe sont les grands blessés de la face.

Être blessé là, c'est, en dehors de toute conséquence physique, ce qu'il y a, moralement, de plus terrible et de plus beau, c'est recevoir à la fois un soufflet et un baiser, un affront et un hommage; et c'est être frappé, par devant et en haut, d'une façon visible, éclatante, et qui laisse après elle un signe ineffaçable, public. On ne s'appartient pour ainsi dire plus, on appartient à la blessure qui vous a transformé, qui a détruit ou atténué votre ancienne image, celle que Dieu vous avait donnée et qu'il vous a brusquement reprise pour la remplacer par une autre, plus parfaite peut-être à ses yeux, sous son apparente déchéance.

On objecte que les blessures de la face, en dépit de leur saisissant aspect, sont la plupart du temps bien moins sérieuses que celles qui ne se voient pas et qui laissent dans le corps des lésions profondes... Il est possible. Mais cependant, combien de ceux qui sont affligés des premières changeraient pour les secondes! C'est que le visage est la grande coquetterie humaine, la représentation de la personne tout entière, l'expression naturelle et perfectionnée du caractère, des goûts, du rang social, le signalement continu et avantageux, ce que l'on préfère à tout en soi. Subir dans cette partie flatteuse un dommage même léger prend une importance sans pareille et cause une vraie tris-

tesse empreinte d'humiliation. C'est alors seulement que se révèlent, dans toute la violence de leur nécessité, ces traits spéciaux et familiers pour lesquels on était si indulgent, dont on se croyait le sûr possesseur durant toute cette vie... et aussi dans l'autre, tellement il coûte à notre amour-propre d'y renoncer, même après la mort.

Sans parler des yeux qui sont les trésors, les diamants de l'homme enchâssés sous son front, toutes les autres parties de la face retrouvent aussitôt sous l'outrage leur originelle splendeur, leur puissance miraculeuse, leur raison souveraine. Les joues, la bouche, les oreilles, le menton deviennent, grâce à la blessure, des espèces d'êtres dans l'être général, animés d'une vie à part, doués de qualités et d'une valeur qui leur sont propres, et c'est après qu'il a reçu les chocs et les coups qui l'ont fendu, entamé, écrasé ou tranché, que le nez, dont on n'appréciait pas assez auparavant l'intérêt capital, fait comprendre qu'il était l'orgueil, la pièce maîtresse et la proue du visage, la clef de la physionomie.

Interrogez ceux-là même qui, martelés ainsi en plein cadran, et cependant favorisés encore, montrent un masque camard et puissant qui les fait tous parents de Michel-Ange, et ceux qui, les orbites vides et les paupières rentrées à jamais, sont comme des pasteurs égarés de la grande Iliade, et ceux qui ont la mâchoire arrachée, dont le front défoncé est comme un

coquetier, dont la joue perforée est pareille à la cuirasse de Turenne où l'on voit encore le trou du petit boulet qui la fit mollir et la traversa... peut-être vous diront-ils qu'à ces mutilations si affligeantes ils préféreraient la perte d'une jambe ou d'un bras. Mais on ne choisit pas sa blessure, c'est elle qui choisit... et elle aime les visages. C'est là trop souvent qu'elle vise et qu'elle arrive.

Ah! ces faces éclatées comme par l'éruption d'une âme qui voulait partir et qui serait, à la dernière seconde, restée ensevelie sous les débris de sa cage rompue, ou bien qui sont devenues pareilles aux ruines d'un palais après un tremblement de terre! Aujourd'hui recousues, reprisées, remodelées par le pouce tremblant d'un créateur qui se domine, elles surgissent dans les foules, avec leurs greffes, leurs balafres, leurs sillons, leurs traits inattendus formés par les coutures, et ravinées, lacérées, bourgeonnées, grêlées par la petite vérole du feu. Les chairs cicatrisées ont beau recouvrir la plaie, elles l'évoquent. Elles nous font revoir la flamme et le fer qui l'ont causée, elles nous rappellent toutes les souffrances du champ de bataille et de l'hôpital, et ces faces martyrisées nous retiennent, se gravent dans notre mémoire.

Tandis que, rentrant dans la vie et se rétablissant vaille que vaille, telles qu'après la secousse un sol convulsé, elles reprennent leur même place en n'étant plus les mêmes, nous sommes attirés vers elles par une étrange force:

Nous voudrions les voir et ne pas les voir. Certaines sont si terriblement saccagées que nous ne savons quelle conduite tenir devant elles. Les regarder et les éviter constituent deux offenses, différentes, mais ayant chacune sa gravité. Que souhaitent-ils, ces visages à la fois honteux et fiers, qui ont acquis tous les droits? Préfèrent-ils, repoussant toute injurieuse pitié, qu'on les observe et qu'on les scrute inexorablement? ou bien que l'on se détourne d'eux? Qu'est-ce qui leur plaît davantage? l'admiration? la sympathie? la gratitude? l'émotion douloureuse? ou bien l'indifférence? Ils ne l'avouent jamais et c'est à nous de le deviner. Tel a besoin qu'on aille à lui et qu'on l'aide, tel autre au contraire est reconnaissant qu'on le laisse et l'oublie. Eux-mêmes nous tracent notre juste et prompt devoir, selon que le calme ou l'inquiétude, la tristesse, l'orgueil, la timidité, l'amertume ou l'ombrage les possède et les anime.

Quand nous les regardons, mille pensées nous assiègent. Nous cherchons d'abord, et souvent en vain, à reconstituer l'harmonie antérieure de ces faces désordonnées, et nous sommes obligés de convenir qu'elles ne pouvaient pas avoir autrefois une signification plus belle et plus claire que celle d'aujourd'hui. La blessure, affreuse et brutale, en les dérangeant, leur a donné d'autres attraits... Les femmes et les petits enfants n'en ont pas eu peur quand ils les ont revues pour la première fois, car

pour les siens le père et l'époux ne sont jamais « défigurés », et les mères, au bout de très peu de temps, s'imaginent que c'est ainsi qu'elles les ont mis au monde.

*
* *

Les mutilés de la face forment d'ailleurs une catégorie à part, et finissent par se ressembler tous comme s'ils étaient de la même famille. Ils ont une sensibilité plus fine, plus aiguë. On dirait que leur épiderme intérieur est devenu plus impressionnable depuis que celui de leur enveloppe extérieure a perdu sa délicatesse... Dignes, sévères, imposants, ils observent et perçoivent tout, serrant en eux, sous leur impassibilité, comme sous un bandage, la fièvre de leurs émotions.

De même que les aveugles *sentent*, posés sur leur visage, les regards des yeux vivants, ainsi les mutilés de la face comprennent les profonds silences que creuse soudain leur apparition... Il dépend de nous qu'ils l'interprètent comme il convient, dans le seul esprit d'admiration et de tendresse qui doit les entourer. Ils sont les seuls qui n'ont pas besoin d'ouvrir la bouche et de *raconter*, pour qu'on sache tout. Leur visage parle, et crie : « J'y étais. » Il est un étendard criblé, un livret où sont tracées les citations, les actions d'éclat.

Être décoré au visage, c'est bien plus beau

qu'à la poitrine, et les coutures font des croix et des étoiles qui ne peuvent pas s'enlever.

Telles de ces balafres en zigzag, pareilles aux dards de la foudre, ont laissé dans les chairs des ravines violettes, sanguinolentes, et tracé des chenilles purpurines ainsi que l'on en voit dans les vitraux, au *chef* des saints torturés, et l'on se demande alors si tout de même ces stigmates de la bataille ne vont pas se rouvrir aux grands anniversaires, pour saigner à la Marne et couler à Verdun...

C'est tout cela... et bien d'autres choses... que nous font à l'infini penser, rêver, espérer et croire... les faces abîmées des *premiers témoins*. Regardons-nous toujours en elles, et gardons-les toujours en nous !

LA TÊTE ET LE CŒUR DE L'AMÉRIQUE

30 juin 1917.

Si vives et renseignées qu'étaient déjà notre joie et notre exaltation quand nous parvint la nouvelle longuement attendue et presque inespérée que l'Amérique enfin se jetait dans « la grande affaire », nous n'avons pas pu aussitôt évaluer le juste prix et les conséquences prodigieuses de ce gigantesque événement. Il y a, en effet, des limites aux pensées et aux vues même les plus rapides, les plus profondes. Le champ circulaire de l'avenir, que découvrait brusquement à notre examen la détermination soudaine et mûrie des États-Unis, était trop vaste et d'une trop accablante étendue pour qu'il nous fût permis de l'embrasser du premier coup d'œil. Quand elles ont d'immenses terrains d'idées à couvrir, les grandes réflexions, comme les grandes marches, réclament des étapes. La conquête des horizons dans tous les domaines, matériels ou spirituels,

ne se fait pas plus en un regard et une enjambée que dans l'avance cérébrale d'un moment. Il y faut, même active, une progression.

Tout d'ailleurs nous rendait impraticable, aux premières minutes où l'Amérique prit son parti, l'exacte connaissance du concours unique et libérateur qu'elle décidait d'apporter à la cause du Droit. Par la nature même de sa race et de son caractère, par la frénésie de sa puissance et de sa volonté, par le débordement de sa colossale richesse et de ses écrasants moyens, elle ne se laisse pas résoudre en une seconde. Elle échappe aux calculs ordinaires, superficiels et hâtifs. C'est seulement aujourd'hui que nous allons commencer à nous rendre compte de tout ce que représente son intervention. Nous avons beau l'imaginer, nous n'arrivons pas à nous en faire encore une peinture fidèle. Il est bon cependant que nous nous préparions à des étonnements qui auront une force et une rudesse de secousse.

Quelques Américains d'ici, connaissant notre impressionnabilité facile et qui parfois s'alarme, ont cru sage de nous avertir. Ils nous ont dit ; « Ne vous effrayez pas de ce que vous allez voir, et de nos façons d'opérer. Avec notre aide entière nous allons apporter ici nos procédés, nos méthodes, notre activité spéciale et un peu terrible. Vous serez peut-être, çà et là, malgré votre amitié si confiante et si bonne, ahuris, suffoqués... Vous trouverez que nous avons la décision sans nuances, la manière ex-

péditive, et que nous ne vous laissons pas toujours le temps de respirer. Vous n'aurez pas tort. Mais comme ce sera pour votre bien et le bien général, et que d'ailleurs nous avons à rattraper tout le temps perdu — par nous comme par vous — nous ferons quand même hardiment notre travail, sans hésitation ni scrupule, et vous nous pardonnerez de vous bousculer dans vos habitudes qui ne sont pas toujours les meilleures. »

* * *

Nous voici donc prévenus. De quoi s'agit-il en effet ? D'aller vite, et fort.

Les Américains l'ont bien compris, et leur adaptation au nouvel état de choses fut pour ainsi dire immédiate, foudroyante. Ils réfléchissent longuement avant de se mettre en marche, mais ils savent réfléchir sans tergiverser. L'attente n'est qu'une mise en train de leur décision. Jusque dans l'apparente immobilité, ils se remuent. Tout est acte pour eux. Dans les cinq minutes qui ont suivi la déclaration de la guerre, ils étaient entrés tout équipés dans l'idée et dans la pratique. Ils y étaient faits, complètement, avec autant de calme et d'ordre que d'ardeur. Et ils n'étaient pas entrés dans la guerre seulement en *pensée*, d'une manière collective, abstraite, extérieure, politique et nationale, mais ils s'y étaient *tous*, sans exception, rangés réellement et indivi-

duellement. Chacun à sa place, selon sa taille et de lui-même, occupa aussitôt le poste de combat qui devait être le sien. Ce peuple ancré dans la paix se mobilise comme s'il n'avait vécu que pour la guerre. Précisément par la juste horreur qu'elle lui inspirait, la guerre, avec une irrésistible évidence, lui a enseigné tout ce qu'elle comportait et réclamait le jour où son inévitabilité devenait le devoir. C'est la paix, le sublime amour de la paix qui a fait son éducation militaire, l'instruction de son honneur et de sa fierté, l'armement, la révolte et le cri de sa conscience libérée. Nous nous expliquons dès lors qu'entraîné par une telle préparation morale, il soit aujourd'hui tout entier enrôlé pour la grande mission de l'avenir. La splendeur de l'unanimité démontre ainsi à l'univers l'accord des sentiments et la force attirante du but.

* * *

De quelque côté que l'on se tourne dans leur direction, il est aisé de voir que les Américains pensent à tout, qu'ils étreignent tout, n'abandonnent rien au hasard ou à la chance. Les obstacles, loin de la ralentir, accélèrent leur volonté dans toutes les branches et dans tous les domaines. L'esprit d'organisation, la vigoureuse promptitude, la froide et lucide audace qui sont les caractéristiques de leur nature se donnent un libre cours décuplé par l'urgence

des événements. Avec quelle fureur de noble revanche ne s'apprêtent-ils pas à se dépasser dans la force et la production? Tout ce qu'ils ont fait jusqu'ici n'est que jeux d'enfants à côté de ce qu'ils veulent faire et feront. Cette occasion, unique et passagère — qu'ils ont choisie — d'entrer dans la plus pure immortalité de l'histoire, allume en eux un enthousiasme et une foi qui les dévorent. Ils ont conscience d'aspirer et de toucher aux sommets de leur destinée, d'atteindre leur plus grande hauteur, de vivre l'époque douloureuse mais incomparable et priviligiée, celle qui sera l'avenue, la porte triomphale de l'ère nouvelle. Aussi leur puissance d'effort et de labeur ne connaît plus de limites, et c'est notre pays, notre terre, qui va recevoir le premier choc de cette extraordinaire poussée, de cette violente et magnifique accolade.

A nos yeux émerveillés les bâtiments, les usines, les hangars, les magasins, vont s'élever. Des villes surgiront du jour au lendemain, au-dessus desquelles flottera le drapeau qui crépite d'étoiles, ainsi qu'un foyer d'étincelles... Des camps et des bases vont s'établir et former de pullulantes cités aux noms glorieux... Tout va rouler, grincer, ronfler, se mettre en mouvement et sous pression.

Comme tout de suite ils voient grand, ayant pour principe d'aller toujours jusqu'au bout et jusqu'à la pointe de l'entreprise, nos solides et durs amis ont à cette heure l'orgueil d'ac-

complir la plus formidable tâche à laquelle se soit jamais livrée une nation, pour l'idéal et l'honneur. Les profits viendront à la suite. Ils sont déjà venus, mais ce n'est pas pour eux que l'on s'est dérangé. Et leur joie déchaînée, combative, est justement d'appliquer, au service de l'*idée* qui les meut et les dirige, toutes les puissances de la matière, toutes les variétés de la force, toutes les ressources de l'énergie mécanique, industrielle, commerciale... Vous allez voir ce qu'ils vont obtenir et arracher de la vapeur, de l'électricité, des ondes, des rayons ; ce que la locomotive et le *car* vont, sous leur poigne, rendre en vitesse, en durée... ? les secrets que la physique et la chimie leur livreront d'elles-mêmes, avides de les aider... Attendez que bondissent leurs tanks et que s'éploient leurs avions ! que leur Edison et leurs Archimèdes nous bouleversent par la simplicité victorieuse et le génie de leurs trouvailles !... que le fer et l'acier, et tous les métaux, et le bois, le feu, l'aile et l'hélice exécutent l'œuvre inouïe qui leur est déjà commandée !... Il n'est plus question d'une amusante et savoureuse Amérique d'Exposition universelle, ainsi qu'un trop grand nombre d'entre nous, avec une coupable légèreté, se figuraient jusqu'à présent ce grandiose pays dont ils ne savaient rien !... C'est à cette heure seulement que, nouveaux Christophe Colomb, nous allons le découvrir tel qu'il est, et est à la veille de se révéler dans le tonnerre et le

tourbillon de sa ruée colossale, dans la scientifique mise en train de son machinisme militaire, au grondement de ses brasiers et de ses hauts fourneaux, au halètement de ses forges, au tapage de ses marteaux, au fracas de ses ponts de fer, parmi les noires vapeurs et les incandescences que vomiront jour et nuit de titanesques cheminées escaladant le ciel...

Et tout cela ne sera rien auprès des autres forces qui vont s'ébranler : celles de leur volonté persévérante, de leur vaillance radieuse et de leur invincible grandeur d'âme, car ces francs et hardis partisans de la réalité sont des mystiques de l'action et des pèlerins d'idéal. C'est l'idéal qui, en leur imposant de beaux rêves, leur fournit en même temps le moyen matériel de les vivre et de leur donner la forme humaine, grâce à laquelle ces rêves incorporés sont des modèles du genre.

*
* *

Les États-Unis, non contents de se dépenser pour nous dans la meilleure organisation de la guerre, viennent de créer en outre des Ministères du Secours et de l'Assistance assurés de produire bientôt leur effet et de demeurer dans les mémoires.

La Croix-Rouge américaine, englobant à partir d'aujourd'hui toutes les œuvres éparses qui déjà nous avaient été si précieuses, va répandre, dans une extension plus grande encore, le

flot de ses bienfaits. Divisée en une quantité de secteurs, cette magnifique administration compte à la tête de ses principaux départements des hommes de la plus haute valeur et d'entier dévouement, au premier rang desquels M. Carrol of Carrolton, qui, dès les premiers jours, et parmi les plus sérieuses difficultés, instituait ici pour nos blessés un admirable service d'ambulances, et qui se trouve chargé désormais du département des mutilés et des aveugles pour la France, la Belgique et l'Amérique.

Il faudrait un volume pour bien décrire le mécanisme de ces chefs-d'œuvre de philanthropie, et rendre à ceux qui les ont conçus et qui vont les faire fonctionner l'hommage qu'ils méritent. Et il en faudrait consacrer un autre à l'histoire de la bonté américaine telle qu'elle s'est manifestée, selon l'initiative privée, le désir, l'amour et l'ingéniosité de chacun... Tous ceux qui, depuis longtemps, habitaient la France et avaient appris à s'y attacher nous ont donné des preuves délicieuses de leur affection, à l'exemple du peintre Howland, que ses nombreuses et touchantes libéralités pour Montreuil-sur-Mer ont fait nommer citoyen de cette ville. Ainsi tous, femmes, jeunes filles, familles entières, rivalisent de tendresse pour cette « France bien-aimée », comme ils la nomment à voix basse, avec une gravité douce et respectueuse.

Eh bien, cette attitude et ces mouvements sont inspirés par un goût profond de l'idéal et

un suprême élan vers lui. Les États-Unis ont accentué en entrant dans la lutte mondiale et précisent chaque jour, par la façon dont ils la comprennent, l'idéalisme de cette lutte, de son caractère, de son point de départ et de son but. Jamais nous ne leur aurons assez de gratitude de rafraîchir au baptême de leur sang la signification essentielle — et parfois obscurcie — de l'effort commun.

L'esprit de cet effort a été excellemment fixé par un homme de bien que sa situation, son autorité morale et ses vertus militantes mêlent quotidiennement à la conduite de toutes les œuvres de son pays, le révérend docteur Watson, recteur de l'Église américaine.

Dans des pages définitives et de la plus noble profondeur il a écrit en effet « que l'effort universel était tenté en vue de la transfiguration ». Entendons avec lui, par là, dans la prophétique hauteur de sa pensée, toutes les transfigurations, depuis celle de l'individu jusqu'à celle des peuples.

Si ce miracle s'opère — et tout nous fait croire qu'il s'opérera — n'oublions jamais que la volonté formidable de l'Amérique et sa charité, sa bonté sans limites, torrentielle, y auront contribué dans une large part, dans la plus généreuse des résolutions. Souvenons-nous que, vers la troisième heure, à la minute critique et nécessaire, elle nous apporta, dans les plis de son pur drapeau, tous les trésors de son génie et de son cœur munificent.

SABOTAGE MORAL

7 juillet 1917.

Dans un de ces accès de verve qui sont coutumiers à la malice de notre race, une expression drôle et d'argot bien venu est lancée. Elle amuse et fait rire. On l'adopte, on la propage. La voilà populaire. Mais bientôt, à force d'en user, on en abuse, on la détourne de son premier sens, on cesse de lui donner son application véritable et limitée. Du trait juste et léger qu'elle était d'abord, elle devient une arme perfide et dangereuse, et, quand on s'aperçoit du mal que fait cet enfant terrible du langage auquel on fut si complaisant, il est trop tard. La phrase, emportée, a le mors aux dents; vous ne la tenez plus.

C'est ce qui est arrivé pour « bourrage de crâne ».

Destinée au début à marquer et à railler les bavards majestueux, les professionnels des grands mots et des clichés oratoires, ou les

nergumènes du courage d'autrui, cette locution pittoresque et satisfaisante a peu à peu dévié et s'est mise à battre la campagne, jusqu'au moment où, ramassée à dessein par les esprits louches qui la guettaient, elle a commencé d'être, sous leurs menées, un moyen provocateur et sûr de dissolution, une formule de déchéance et d'épuisement.

L'art exécrable des agents de ruine qui veulent notre perte a été de se rappeler et de saisir tout de suite l'importance qu'ont les mots réussis et tout le parti qu'on en peut tirer grâce à un habile maquignonnage.

Nulle part ailleurs plus qu'en France on n'a la sainte peur des mots. Avec un mot bien inventé et traîtreusement placé, au bon endroit ainsi qu'à la minute précise, on fait reculer le plus intrépide. Et, entre les mots susceptibles d'agir avec force sur nous, ceux qui ont pour intention spéciale et pour but d'éveiller le sentiment du ridicule et l'épouvante de l'ennui, sont toujours assurés d'obtenir leur plein effet. Être ridicule, ou ennuyeux... quelle horreur! Être l'un ou l'autre, ou les deux à la fois, ces simples suppositions nous glacent. Tel qui risquerait les pires dangers n'ose braver celui de passer pour importun. La réputation de fâcheux, de « raseur », est la seule à laquelle aucun homme ne sache consentir. Chose pitoyable... qu'il suffise au premier imbécile venu de se passer la main sur la joue d'une certaine façon ou de laisser tomber ces mots si délicats :

la barbe ! pour clouer sur place immédiatemen son interlocuteur en train d'être courageux e l'empêcher de faire son devoir ! C'est le privi lège en même temps que la faiblesse des nature les plus fines, les plus élevées, les plus tendres de subir à l'extrême cette terreur d'ennuyer Le moindre signe les arrête. Un geste outré d lassitude, des épaules harassées, des yeux au ciel ont plus vite et plus aisément raison d'eu que la riposte ou l'invective... Avec le simulacr de bâiller on met en fuite un apôtre.

* * *

Ayant la clef de cette intimidation, les fau teurs de trouble et de mésentente en jouent à coup sûr. Grâce à cette formule redoutable du « bourrage de crâne, » ils créent à plaisir l gêne et l'embarras précurseurs de désordres plus graves. C'est à eux que revient le déshon neur d'avoir produit ce genre particulier d respect humain qui obstrue l'effort et bris l'élan, qui fait rougir d'un sentiment louable et rend honteux d'une vertu.

Il nous est facile, en effet, de voir qu'obser vant une régularité de méthode très significa tive, ces éternels mécontents du bien ne lancen jamais leurs sarcasmes et leurs reproches qu'à l'adresse de ceux qui parlent de courage, d patience, de raison, de sagesse et de fermeté Voilà les seuls coupables, les seuls intempérants qui méritent d'être signalés à la condamnatio

ublique ! S'agit-il d'apaiser la douleur, d'es-ayer de guérir un mal, de démontrer la néces-ité, d'indiquer le but, de faire entendre la voix ui assure et ranime... on bourre. Bourrage ! Bourrage ! Mais, par contre, s'il plaît au *bourré*, lus impressionnable que la sensitive, d'entamer ingt fois par jour son rabâchage de pessimisme t sa complainte d'amertume... ne lui dites pas ue c'est lui qui bourre et d'une façon bien plus néfaste et bien plus assommante... Car il prétend s'arroger le droit de juger, de blâmer, de déni-grer, de calomnier, d'accuser, de tout dire à tort et à travers, et d'être justement, à cause de cela, écouté comme un dieu. Ses paroles à lui sont sacrées dès lors qu'elles ont pour mission d'abat-tre et d'amener la chute. Non, en effet, il ne bourre pas.

Que fait-il donc ?

Il vide. Et non seulement il vide les crânes, mais aussi les os, les veines, les cœurs. Il pompe les moelles de l'énergie et suce les forces vitales. Là où les bons Samaritains de la guerre essaient de redonner du sang à l'organisme de leur frère et d'en opérer au besoin la transfusion en offrant le leur, les Compagnons de la défail-lance viennent traîtreusement couper à la dé-robée les artères du camarade pour goûter la joie satanique de voir ce sang régénérateur se perdre et couler sans profit. Ces hommes-là, dans leur hypocrisie monstrueuse, ressemblent aux macabres rôdeurs qui achèvent et déva-lisent sur les champs de bataille les blessés à

bout de souffle ou évanouis; ils sont les Thénardier du patriotisme. Comme on fait d'une poche, ils retournent les consciences pour en secouer au vent les richesses qu'on y avait mises.

Que de diversités présentent leurs manèges! Tortionnaires sournois, ceux-ci raclent, ceux-là dépiautent. Il y a les dissolvants et les stupéfiants. Les uns vous empoisonnent ainsi qu'avec une poudre versée dans un verre, ou vous étourdissent comme avec un cigare par des raisonnements vénéneux qui vous abrutissent, vous font dormir et vous plongent dans le coma de la lâcheté. On n'est plus capable alors que de descendre — comme jadis les énervés de Jumièges — au fil des événements et de se laisser emporter par les courants mortels puisqu'on a perdu le pouvoir de les remonter. Les autres, plus actifs et plus offensifs dans leur criminelle entreprise, méritent d'être assimilés aux anarchistes du fait. Armés « de ces bâtons que l'on met dans les roues » et de tous les outils du cambriolage intellectuel, ils imitent, dans le domaine des idées et des sentiments, les malfaiteurs qui dévissent l'écrou, percent le réservoir, retirent la traverse et déplacent le rail pour que le train culbute en pleine vitesse. En bons désorganisateurs, ils n'organisent que la catastrophe. Ainsi, quelle que soit leur manière, ils n'ont tous que ce même but infâme : *le sabotage moral*. Faute de posséder les moyens d'endommager l'appa-

reil, ils tâchent de fausser du moins l'esprit de celui qui le monte. Ne pouvant prendre son fusil des mains du soldat qui le tient bien, ils essaient de lui retirer son courage, de lui faire jeter ses autres munitions, celles de sa patience et de son énergie, et de percer ses cartouches pour que la poudre s'en échappe. En agitant ici, pour nous, à l'arrière, leur mot-épouvantail de « bourrage de crâne », les apaches du vide n'ont pas d'autre souci, en effet, que d'atteindre par ricochet le soldat, de créer entre lui et nous une espèce de malaise, d'antagonisme scélérat. C'est au nom des soldats dont ils se constituent sans qualité les représentants qu'ils osent nous défendre de leur rendre hommage.

Nous avisons-nous d'admirer ces frères magnifiques ? Inutile, disent les chiourmes, cela *les* ennuie !...

Plaignons-nous leur souffrance et cherchons-nous à la calmer ? Assez ! cela *les* froisse...

Voulons-nous leur crier notre amour ? — Gardez-le... *Ils* s'en moquent !...

Alors, quoi ? — Taisez-vous !

Oui, c'est bien cela ! Le silence ! Voilà ce que voudraient les siffleurs du doute et de l'abandon... C'est à quoi rampe et tâche d'aboutir leur politique de serpent... *Ne plus parler du seul et grand devoir pour qu'on arrive à n'y plus penser.*

Nous ne tomberons pas dans ce piège impie. Le mutisme n'a jamais été une condition essen-

tielle de chaleur, de force et de foi. Toujours on a voulu parler de ce qu'on aime et à ceux que l'on aime. Pour exprimer les sursauts les plus nobles de la conscience, on ne dit pas qu'elle se tait, mais qu'elle parle; et c'est elle, la parole, que l'on attribue aux morts comme suprême grâce quand on est obligé de leur accorder une part de survivance et une action souveraine dans nos destinées. Continuons donc tous, en dépit des railleurs impuissants, de tenir avec sérénité le seul langage que nous commande aujourd'hui le devoir, et, quand nos soldats à l'avant n'ont peur de rien, n'ayons pas peur, ici, d'un mot.

LA PERMISSION

14 juillet 1917.

Rappelons-nous...

Au temps de l'enfance et de la jeunesse, quel était pour nous, collégiens, le plus beau jour? C'était le jour de sortie.

Désiré par tous, même par ceux auxquels leur situation de demi-pensionnaires donnait quotidiennement un congé, il faisait surtout l'envie et le rêve des captifs de l'internat. Selon qu'il était hebdomadaire ou mensuel, on y pensait à chaque heure de la semaine et du mois : on ne vivait que pour le vivre. C'est lui qui faisait travailler, jouer, manger, dormir, être gai dans la tristesse, apprendre les plus rebutantes leçons, et l'homme accompli, le vieillard, ne peuvent évoquer, sans un restant de trouble, l'indicible peine que représentaient alors ces trois mots : privé de sortie, car déjà le jour de sortie c'était le jour de la maison, de la famille, de la tendresse mater-

nelle, du foyer retrouvé que l'on croyait perdu.

La vraie « distribution de prix », ce n'était pas celle, qui n'a lieu qu'une fois par an, des beaux livres reliés et des couronnes d'or, mais la distribution des baisers, des gâteries, des caresses, de toutes les douceurs qui se faisait le jour de chaque sortie à bras ouverts, même si on n'était pas « dans les dix premiers ». Aviez-vous eu de mauvaises places au lycée, que vous étiez toujours sûr, ce jour-là, d'en avoir chez vous une bonne. On pouvait avoir été inadmissible au concours, refusé à l'examen; on était, le jour béni de la sortie, toujours admis, toujours reçu.

* * *

Ensuite, au cours de la vie, on a continué à être dominé par la pensée de la « permission ». Elle est le besoin suprême dans toutes les carrières. Riches et pauvres ne peuvent s'en passer, et le riche est parfois surmené de travaux et de soucis qui le rendent plus exigeant de ce côté que le pauvre. En mal comme en bien, tout le monde, à tort ou à raison, se juge trop occupé et réclame de temps en temps quelques minutes de répit. Les ouvriers, tous ceux que l'effort, la dépense physique et la fatigue, sous toutes ses formes, retiennent prisonniers à l'usine, à l'atelier, au magasin, enfermés dans des bureaux ou dans une chambre, tous les fonctionnaires, grands et petits,

de l'immense administration humaine, ont leur permission le dimanche, en attendant qu'un nombre de jours limités, vingt, quinze, huit, moins encore, leur permettent de s'accorder cette joie sans pareille, ce terrestre bienfait qu'on nomme des vacances.

Les vacances ne sont pas toujours consacrées à l'oisiveté. Peu importe, elles sont, quand même un repos. Leur nom et leur destination de vacances suffisent à en créer la réalité ou à en fournir une illusion parfaite.

Ce qui distingue en effet le travail des vacances de l'autre, c'est que le premier est volontaire, et que le second est généralement forcé. Volontaire et accompli par préférence, il devient donc un plaisir, un délassement. Les choses en elles-mêmes ne sont rien, elles ne valent que par les conditions dans lesquelles elles se présentent.

C'est pourquoi la permission est aujourd'hui plus précieuse et plus indispensable que jamais aux soldats devenus depuis trois ans de sublimes « fonctionnaires du feu » et fournissant à cette terrible tâche une somme de tension et d'efforts surhumaine. Sans elle ils seraient désarmés. Elle seule les anime, les soutient, les relève et les prolonge. Elle est le viatique de la tranchée, et, pour un plus grand nombre qu'on ne le croit, la source du courage. Ils sont des centaines de mille qui, bravant tous les dangers, ne souhaitent d'être cités que pour l'obtenir. Quand ils s'élancent si vite et si ardem-

ment vers la ligne ennemie, ils savent bien que c'est le plus droit chemin pour retourner à l'arrière, et qu'en fonçant sur l'envahisseur ils prennent le plus court pour rentrer chez eux. Tout, d'ailleurs, afin d'atteindre son but, doit passer par le front.

Ce grand désir, cette frénésie du soldat, ont toujours, malgré certaines apparences, leur noblesse et leur pureté. Le mot de permission et l'idée qu'elle fait surgir figurent par-dessus tout les images qui sont les plus chères au cœur, celles de la femme, des parents et des enfants, du pays et de la maison; et par conséquence immédiate il n'est pas un des plus simples paysans de France qui ne voie et saisisse alors clairement les raisons fondamentales et justes de cette guerre, pourquoi il se bat et doit se battre jusqu'au bout. La permission lui apprend et lui rend tangibles ces vérités naturelles. Elle lui remet sous les yeux les objets mêmes de son intervention douloureuse. Chaque fois qu'il regagne sa « petite patrie », il comprend mieux ce que c'est que la grande. Et puis, en dehors de tous les ordres de sentiments qui le ramènent sans cesse à la ville, au village, c'est pour lui une question d'hygiène physique, autant que spirituelle, de santé générale. A force de contempler des foyers écroulés et déserts, il éprouve un ardent désir de voir des maisons habitées, des demeures intactes. La ruine l'oppresse, et le clocher renversé lui donne la nostalgie du clocher debout. Aussi

quelle joie délirante, folle, quand arrive enfin, trop souvent en retard, la permission si fiévreusement attendue, à travers toutes les alternatives du doute et de l'espérance! Il se précipite, il oublie, en moins d'une minute, les peines et les épreuves sous lesquelles parfois il se révoltait, et il débouche ici, de la caverne des gares, tout fumant de là-bas, fauve, épanoui, mais avec cet air de force et de fatigue, ce visage tiré, grave et dur encore, qui disent d'où il vient.

* * *

Alors commence, à la ville ou aux champs, la permission fameuse sur laquelle on a bâti tant de projets et de rêves. Sept jours! Que c'est long! Que c'est court! Qu'en fait-on? Ah! sans doute leur emploi pourrait souvent être meilleur; il arrive qu'on les gâche et qu'on n'en tire pas le profit unique qu'ils renfermaient. Malgré tout ils ont leur influence, heureuse et salutaire, au delà des inconvénients et des périls dont ils sont pour quelques-uns l'inévitable cause.

Il y aurait, sur ce sujet, beaucoup à dire. Les devoirs du permissionnaire, dans son langage, dans sa tenue, dans l'ensemble de son attitude, devoirs de discrétion, de sagesse, de confiance, de dignité, de surveillance de soi-même, devoirs nuancés et gradués selon les milieux et les personnes, et pareillement nos

devoirs envers ces impressionnables visiteurs, les obligations de toutes sortes que nous leur avons et qu'il nous faut leur témoigner... voilà qui mériterait d'être soumis à un examen de conscience réciproque.

La permission, en effet, n'est pas plus utile aux soldats qu'aux civils qui les reçoivent. Ils nous rendent largement le bien qu'ils attendent de nous et que nous ne leur faisons pas toujours assez. S'ils retrouvent chez nous pour un instant l'arrière et le foyer, ils nous apportent par intervalles l'atmosphère du front dont nous avons si grand besoin. Pour que la permission soit bonne et complète, il faut que chacun soutienne l'autre en lui donnant ce qui lui manque et que nous ayons, à l'arrivée du permissionnaire, comme à son départ, la fortifiante certitude que, nous aussi, durant quelques jours, nous prenons congé.

Si des deux côtés on se pénétrait de cet enseignement, bien des malentendus seraient dissipés et l'union se ferait, entre les lignes, plus solide et plus durable.

Que la permission soit donc, de plus en plus, accordée largement, régulièrement, dans un esprit de justice abondante, attentive et scrupuleuse... Et ne dites pas que, trop fréquente, elle amollit, en laissant le soldat pensif et découragé... Même réelle, sa mélancolie de l'arrachement n'est que passagère et remplie de saines douceurs. Aussitôt revenu au front, il se retrempe dans la fraîche vivacité de ses sou-

venirs, et, loin de s'attarder aux vains regrets de sa permission passée, il songe tout de suite à la prochaine, en attendant la définitive, celle que vaudra la victoire, le billet d'aller, — sans retour.

LA LEÇON DES TROIS ANS

28 juillet 1917.

Dans trois jours il y aura trois ans que la guerre a éclaté. Dans quelques heures va sonner le triste Angélus du redoutable anniversaire.

Voici donc trois ans que dure cette entreprise capitale, cette lutte acharnée pour la vie. Trois ans! Qu'ils ont été vite, mon Dieu! et qu'ils ont été longs! *Lente dies, celeriter anni.*

En temps ordinaire, qu'était-ce que trois ans, au taux de l'existence? Bien peu de chose. Mais ces trois ans-là! Ce qu'ils comptent! De quelle effrayante grandeur ils se dressent! Quel développement et quelle envergure ils prennent dans le ciel noir de nos pensées! Quelle place immense et définitive ils occupent dans l'horizon, tout proche encore, de nos souvenirs! Comme ils se sont partout établis, fixés! Ils débordent. Pour beaucoup d'entre nous ils remontent plus loin qu'eux-mêmes, ils accaparent tout le passé qui les a précédés et ils mor-

dent déjà sur tout l'avenir qui s'apprête à les suivre et se dispose à en découler. Ils empiètent sur toute l'histoire de France, et du monde. Ils sont le centre, terrible et fulgurant, d'où tout jaillit, monte et rayonne, le noyau du fruit réparateur qui rafraîchira l'humanité; ils sont le foyer du volcan, le brasier, le creuset de Demain. C'est dans leur fournaise que bout, depuis près de onze cents jours, le métal encore en fusion de la paix future.

Trois ans ! Mais, ne le savions-nous pas ?

Oui et non.

Sans doute, ces trois ans, quelques devins de hasard, dès le début, nous les avaient prédits. Ce chiffre exorbitant, nous le connaissions à l'avance. Il n'était pas un étranger pour nous : on avait pris soin de nous l'annoncer, plus souvent pour nous ébranler que pour nous aguerrir! Mais nous n'y croyions pas. Et, s'ils voulaient en convenir à présent, ceux-là mêmes qui nous le montraient, ce chiffre-épouvantail, y croyaient-ils bien, tout au fond ? Pas toujours. Ils obéissaient à différents mobiles : orgueil de voir grand, tout de suite, et d'aller fort, désir d'étonner, d'émerger de l'opinion courante, de se distinguer, de tirer un coup de pistolet, — à défaut d'un coup de fusil.

Et puis, taquins, ils cédaient aussi à une espèce de malice très compréhensible, agacés par la certitude béate en sens inverse, et considérant comme un devoir de réagir, de remédier par une exagération de pessimisme à l'aveugle

intraitabilité de l'optimisme. Alors, aux *trois mois tout au plus* ils ripostaient par les *trois ans au moins*. Les trois ans n'étaient dans leur bouche et leur esprit que la réponse spirituelle aux trois mois, leur conséquence ironique et nécessaire.

Il se trouve néanmoins que, même peut-être sans le savoir ni le vouloir, ils ont eu raison.

Mais, outre qu'ils ne couraient aucun risque à soutenir leur prophétie avantageuse, vu que le temps ne coûte rien à qui en dispose en paroles, convient-il d'enfler démesurément leur mérite, et la portée aussi bien que l'effet de leur prédiction?

Nous ne le pensons pas.

Il faut envisager les conditions réelles et les exigences pratiques de notre tempérament. On les oublie trop vite au contact des faits, et surtout au fur et à mesure que les faits amènent la surprise de leurs résultats.

Qu'on le veuille ou non, nous sommes des sensitifs, des primesautiers, enthousiastes et confiants. Notre flamme est ardente, mais elle a plus de hauteur que de durée. Notre amour de l'intelligence et de la clarté nous fait comme un point d'honneur de comprendre vite, et en une fois. Les réflexions à détente lointaine, les calculs en profondeur réclament un effort qui nous coûte, et trop souvent, hélas! la vérité morose nous rebute. Enfin nous avons besoin, en toute circonstance, autant que possible, de voir le but, pour l'atteindre, et de

e voir d'assez près. Une récompense, même
elle, si elle n'est pas prochaine, a pour nous
noins d'attraits. La distance et la durée qui
'effraient pas le Russe, qui consolident l'An-
glais et surexcitent l'Américain, nous impres-
ionnent et nous troublent. Nous sommes les
hevaliers de la promptitude. Une crédulité
haleureuse, un beau travail, difficile et ra-
ide, une espérance limpide à réalisation im-
nédiate, voilà notre affaire.

On s'explique aisément, dès lors, qu'en 1914,
ux premiers éclats de la foudre, nous nous
oyons aussitôt livrés, étant persuadés d'être
ans la bonne voie, à la confiance systématique
t aux brèves certitudes qui étaient nos pen-
hants habituels. Mais ce qu'il ne faut pas
raindre d'avouer, c'est que nous fûmes servis
insi, et plus qu'on ne le croit, par nos vieux
défauts, dont un long et magnifique usage et
un perfectionnement acquis avaient fait tout de
même des qualités.

Plût au ciel que, dans la France entière,
nous n'ayons pas cru, le jour de la déclaration,
aux trois ans, aux cinq ans, aux dix ans que
nous présentaient en silence, avec un air de
reproche et un visage glacé, des mages, plus
soucieux et plus coquets d'être des prophètes
de la longueur que de la grandeur, et nous
promettant le calvaire sans nous parler de la
victoire ! Quels eussent été alors notre moral et
l'état de notre âme désemparée ? Certes nos sol-
dats ne sont pas partis dans une joie que tout

leur interdisait. Les fronts et les cœurs étaient graves, pénétrés de recueillement... mais la sublime confiance faisait tout accepter, parce qu'elle était dans sa verdeur et que rien ne l'avait encore émue et mise à l'épreuve. La troubler alors, qui sait? eût peut-être été une faute et un crime. A quoi bon aujourd'hui épiloguer et regretter? Que sert de déranger le passé? Tirons-en ce qu'il eut occasionnellement d'utile et de salutaire. Notre illusion du début nous a aidés à bien partir et nous a permis de bien arriver. Après... Ah! après, nous nous sommes mis à la longueur, selon le commandement des nécessités et le choc des coups... Il nous a fallu l'expérience douloureuse, quotidienne, et personnelle, pour acquérir la réserve et le fonds de fermeté qui nous manquaient ou que nous possédions en nous sans les soupçonner. Tout en déplorant les innombrables maux soufferts et les calamités subies, ne refusons pourtant pas à ces trois ans de supplice les avantages moraux qu'ils nous ont procurés dans le sang, la ruine et le deuil. Ils ont été pour nous la cruelle école, l'entraînement progressif et gradué, la mise au point de notre effort et de nos vertus, la trempe de notre volonté.

Il a pu certes nous arriver, au cours de cette période épuisante et sombre en dehors de ses éclairs, de commettre des erreurs d'opinions, de jugements, d'espoirs, et de nous tromper souvent. Qui ne s'est trompé dans cette guerre

ou n'a été trompé çà et là par sa propre conscience et les invites de sa foi ? Mais, du moins, tous tant que nous sommes, en grande majorité, nous avons été sincères, vis-à-vis de nous-mêmes et de la cause qui suscitait en nous une certitude et nous obligeait à la proclamer. Il est bon que nous ayons affirmé notre invincible confiance pour la donner. Même quand les faits ont déçu l'espérance éveillée, cette espérance n'a pas été vaine. Même si on la plantait trop tôt, elle commençait malgré tout à pousser. Elle a fourni sur le moment sa mesure et versé sa chaleur. Aussi est-ce une œuvre impie que d'aller comme quelques esprits, critiques hargneux et invétérés, rechercher après coup dans les paroles et les écrits des obstinés du droit et de la résistance, les promesses que la réalité n'a pas tenues, les buts montrés à l'avance et qu'on nie, parce qu'ils ne sont pas encore atteints ! Oui, nous avons tous changé — et heureusement — depuis ces trois ans. Nos idées, nos façons de voir, notre langage, ne sont pas aujourd'hui, au milieu du livre, les mêmes qu'à la première page. En cela nous n'avons fait que suivre la marche et l'instruction d'une guerre qui a tout changé, méthode, uniforme, armement, conditions, manœuvres, procédés... Elle n'a été qu'une modification et une amélioration continuelle, mais chacune des améliorations a eu pour raison d'être l'état de choses de la veille qui l'avait amenée, la faute, l'erreur, l'insuffisance ou la souffrance qui pré-

paraient le remède. Pensons aujourd'hui pour essayer de nous consoler, quand ces trois ans ravivent nos douleurs, qu'ils sont passés, à jamais, qu'ils ne reviendront plus, qu'ils ont été épuisés et vécus, jusqu'à la lie... qu'on ne les subira pas une seconde fois.

Et rappelons-nous, en les regardant toujours, les drapeaux de la Revue, les drapeaux des trois ans.

Au début, jolis, frais, soyeux, ils flottaient brillants avec avantage. Aujourd'hui noirs, poudreux, déchirés, ils pendent en charpie sanglante, comme si leur soie avait servi à éponger des plaies, à bander des blessures. Ils ressemblent aux échalas des arbres hachés de nos bois. Ils ne sont plus pareils, mais ont-ils tant changé ? Ce sont toujours les mêmes. La bataille, en les mutilant, ne les a pas diminués. Ils sont plus grands qu'aux jours où, tout déployés et complets, ils se pavanaient sans accrocs. Plus ils sont troués, mieux on voit le ciel à travers.

Ainsi chaque famille éprouvée, chaque homme sous les armes, chaque soldat boueux, chaque femme, chaque mère en deuil ou qui tremble de l'être, peuvent dire qu'ils sont des drapeaux, réduits en cet état, après trois ans d'orage. Tous ils ont plus ou moins laissé aux épines et aux aspérités, aux fils barbelés du chemin, des lambeaux de leur joie, de leur bonheur, de leur chair et de leur esprit. Combien parmi eux, tellement frappés, raclés, dépouillés, ne

sont plus qu'une hampe humaine à fer de lance rougi, à laquelle même rien ne pend!

Ils restent pourtant droits et continuent par miracle à faire flotter autour d'eux les splendides sentiments, teintés des couleurs disparues.

ÊTRE A LA HAUTEUR

4 août 1917.

Que peut-on contre la grêle, l'orage, la colère aveugle et inexplicable des éléments ? Rien. Il n'y a, quand on en est victime, qu'à se borner à savoir que l'on est frappé, sans chercher pourquoi... Toute plainte à ce sujet est une perte de force, et toute enquête une perte de temps. Parmi les professionnels de ces sortes de dommages, les plus humbles le comprennent. Le paysan, s'il maudit la foudre, le fait en deux mots, et le marin, sans apostropher les vents, hoche simplement la tête sous la rafale. Après quoi, le premier rentre avec soin son blé versé, relève sa grange détruite par l'incendie, et le second bouche ses voies d'eau, recoud sa toile et reprend la mer. La promptitude, la netteté et la sagesse des décisions sont les seuls remèdes à opposer aux désastres qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme d'empêcher, même s'il les prévoit. On continue sans interruption le travail

de la veille, de façon à renouer et à rétablir au plus vite la fragile et quotidienne sécurité.

Et que peut-on, pareillement, contre les tourmentes de la passion, de l'amour, de la haine, contre l'injustice, la méchanceté, la bassesse, l'envie, tous les orages humains ? Nul n'est capable de les éviter s'il vous ont choisi pour cible. Sans doute il arrive à quelques-uns d'atténuer leurs coups, mais personne n'y échappe. Dans tous les ordres d'idées la catastrophe atteint toujours son but et réussit affreusement.

Est-ce donc à dire que, pendant le tremblement de terre, pendant la tempête et pendant le crime, il n'y ait qu'à constater avec philosophie : « C'est le volcan. C'est le cyclone. C'est la férocité humaine. » Non. Ici commencent le rôle et le devoir de l'homme en face de l'épreuve. Ici doit s'effectuer et s'épanouir sa supériorité morale en face des prétentions de la supériorité matérielle, et d'un jour.

* * *

Se résoudre à l'inévitable n'implique pas qu'on l'accepte sans lucidité, sans débat, sans intelligence, en un total esprit de renoncement et d'abdication. Se plier aux faits ne commande pas de s'y asservir et plier veut s'entendre à la manière du roseau qui plie sans rompre, et pour se bander comme un arc, avec le persistant dessein de se redresser. A plus forte raison le roseau pensant.

La pensée, bien conduite, peut suffire à tout, et La Rochefoucauld a dit excellemment que, si nous avions assez de volonté, nous aurions toujours assez de moyens. Or, la volonté n'est que de la pensée, choisie, battue, durcie, faite métal, trempée, aiguisée, affilée. Elle est l'arme maîtresse, unique.

Un homme est atteint d'une grave maladie. Si on lui dit qu'elle doit durer des semaines, ou des mois, ou des années, sa pensée, pour peu qu'elle soit restée saine, saura lui distribuer pendant cette longue attente la patience nécessaire... Et si même il apprend que son mal est incurable, et qu'il n'en guérira jamais, il ne puisera que dans sa pensée les ressources capables de remédier à la ruine de l'espérance, et les raisons de vivre encore, quoique perdu et condamné.

Pour cela il faut d'abord, comme nous l'avons dit, qu'il *se plie*, c'est-à-dire qu'il accepte son mal et qu'il adopte sa douleur, qu'il en fasse désormais sa chose, son affaire, son entreprise, et qu'il s'y voue corps et âme. Accepter son mal, tout est là. Consentir à ce qu'il modifie, après l'avoir bouleversée, l'existence entière, dans son présent, son passé, son avenir, admettre qu'il est devenu notre seul destin, et lui réserver cependant bon accueil, telle est la première règle qui s'impose, immédiate et muette. A quoi bon s'irriter ou se désoler? Le mal est inflexible et ne nous entend point. Ne croyez pas, comme le chante une erreur popu-

laire, que la plainte soulage. Elle accroît. Toujours on augmente ce qu'on exprime, et mieux on exprime une souffrance, plus on la ressent. Récriminer et gémir c'est détailler, pousser sa colère et perfectionner sa peine. On n'apaise l'une et l'autre qu'en les épousant.

Cette acceptation silencieuse, modeste et fière, profonde, illimitée, tranquille, armée et vigilante, est tout un art, toute une science.

De quoi s'agit-il?

De vivre avec son fléau, mais en le creusant, en le connaissant, et s'efforçant de le maintenir faute de le diminuer, en pratiquant sans cesse sur lui tous les travaux de l'expérimentation. Pas de lutte ouverte, ni de sourde haine. Le rageur, qui s'épuise vite, est anéanti d'avance. Le but est de vaincre un mal qu'on ne peut supprimer. Dans ces conditions il appert que la seule façon de le vaincre, en dehors des procédés de victoire habituels, est d'apprendre à le tolérer d'abord puis à s'en servir, à l'employer, de telle sorte qu'il contribue, grâce à nous et malgré lui, à un meilleur état de choses. Trouver le moyen, la combinaison, qui permettent de tirer de l'épreuve un profit relatif, et comme une espèce de dédommagement, pressurer le malheur et le faire payer pour tout ce qu'il inflige, tel est le programme. Il faut, dans la plus grande quantité possible, extraire le bien du mal. Ce que le patient *accepte* alors, ce n'est pas la défaite, mais la lutte, digne et continuelle, avec l'adversité. Puisque pour tout,

douleur, amour, il faut être deux, eh bien, c'est entendu, nous sommes deux. Il y a l'épreuve, mais il y a *moi* que j'oublie, *moi* qui compte aussi. L'épreuve a ses armes. J'ai les miennes. Et si l'épreuve est inévitable, à moi de l'être aussi pour elle, et, tant qu'elle me tient, de ne pas la lâcher ! A partir de cette minute je ne la quitte plus des yeux et de la pensée ; je la toise et ne lui permets pas de me prendre en défaut. C'est moi qui l'observe et la guette aussi, prêt à suivre ses mouvements, à riposter à ses attaques, à parer tous ses coups. Je suis toujours là, près d'elle, moi sa victime impassible, son captif et son gardien, son égal, son reflet et son ombre... Et tout ce qu'elle fait, je le fais. Elle avance, j'avance. Elle empire, je me renforce ; avec régularité, je reste à son niveau, je règle mon pas sur le sien et je ne consens jamais à rester en arrière.

Ah ! songez-y ? C'est un stimulant tragique et merveilleux qu'une situation pareille ! Elle ennoblit l'amour-propre et absout l'orgueil érigé en vertu. Elle crée une émulation nouvelle. A peine le fer est-il engagé avec la difficulté, la douleur, la puissance mauvaise, que la série des questions redoutables s'inscrit et nous presse : « Vais-je céder, sans combat ? Qui sera le plus fort ? Cet ennemi qui l'est déjà trop ?... ou moi qui ne sais pas l'être assez ? »

Voilà le duel. Tout est duel, et la vie n'en est qu'un, un duel à mort. Il importe donc de vivre et de respirer avec cette pensée : « Le malheur,

qui s'est accroché à moi, en aura-t-il raison ? Ma plaie, profonde, mais petite par comparaison avec le reste de ma chair qui n'est pas atteinte, obtiendra-t-elle la soumission de tout mon corps ? Ma blessure, locale, affectera-t-elle bientôt les autres parties jusqu'à cette heure préservées ? Vais-je accorder tout de suite au destin ce que peut-être il ne pourra pas prendre ? Vais-je lui lever les bras ? lui faire : camarade ! lui dire : Je me livre, et voici mes poignets, mets-moi les menottes ! » Allons donc ! Je veux pied à pied me défendre, résister, et si je suis persuadé que mon mal est injuste, qu'il a tort et que j'ai pour moi le bon droit, j'en tire la certitude de mon triomphe, dussè-je en périr...

*
* *

Ceux-là seuls gagneront sans trop d'effort les plateaux de l'esprit et de l'âme, qui auront la ferme résolution de se hausser et de pratiquer à la lettre le *sursum corda*. Il convient, pour correspondre aux événements, de se mettre à leur taille. L'immense ne saurait être bien vu avec petitesse. Et d'ailleurs c'est toujours une bonne précaution à prendre que de s'accoutumer, dans l'extrême, à ne considérer les choses qu'au point de vue de la grandeur et à travailler de préférence à propos d'elles dans le beau. Le malheur mérite et veut que nous ne le gâchions pas, que nous lui demandions une

dilatation au lieu d'une amertume, une richesse au lieu d'un appauvrissement. Étant noblesse il oblige. Il trace des devoirs d'une importance égale à ses affronts ; il nous enjoint de nous mettre nous-mêmes en valeur proportionnelle et de ne pas déchoir, surtout en sa présence.

Il faut donc monter. La seule marche admise est l'ascension. Il faut monter, car si on ne monte pas on descend. Impossible, en cours de route, de demeurer stationnaire et de s'arrêter à mi-côte. Il n'y a que deux partis : celui de l'altitude et celui de l'abîme. Choisissons le sommet. C'est là qu'on se retrouve.

Qu'au long de cette instructive calamité de la guerre, dans la durée, dans la souffrance, dans la séparation, dans l'absence, dans le désastre, la ruine, dans la perte du sang, de l'or, du sol, des personnes et des biens, dans les limbes de la captivité, dans les ténèbres du deuil et dans les brasiers du feu, dans les glaces de la fatigue, dans les tentations du doute et du désespoir, dans les révoltes de la bête et dans le désarroi de l'ange... toujours et partout, chacun de ceux qui sont déjà si grands se redresse encore et jusqu'à la fin, pour *être à la hauteur*, — et n'en plus redescendre !

UN GRAND MÉCONNU D'AUTREFOIS

11 août 1917.

Dernièrement, comme il débarquait et mettait le pied sur la terre française, l'amiral Gleaves, commandant les forces navales américaines, s'exprimait ainsi :

« Il y a quelques semaines, j'étais au pied du monument de Yorktown qui commémore la conquête de notre indépendance avec *l'assistance du grand amiral français de Grasse...* »

Qui fut ce Grasse, et quel rôle assez décisif joua-t-il dans la guerre d'Amérique pour que, cent trente-six ans après, les premières paroles de Gleaves en foulant notre sol, le premier salut de son esprit et de son épée dans des circonstances qui faisaient de cet instant une des minutes les plus grandioses, un des actes les plus solennels de l'histoire présente et future de nos deux pays, aient été un hommage public rendu à la mémoire de ce soldat français, avec un tel éclat, et une gratitude aussi déterminée ?

C'est ce qu'il m'a paru, non seulement utile et intéressant, mais nécessaire de rappeler.

Tous nos héros d'hier doivent être évoqués, à plus forte raison quand des liens puissants et jamais rompus ont continué de les rattacher à nos espoirs, et que ces morts n'ont cessé de participer à notre vie. La guerre mondiale, et l'intervention des Etats-Unis dans le mystère et les profonds destins de son cours, commandent que ceux qui ont autrefois contribué à la gloire et à la progressive liberté de ces deux peuples soient ramenés au premier rang dans les revues que nous passons aujourd'hui. Nous devons les faire assister à la conclusion des grands événements dont ils ont été les préparateurs. Et c'est une justice aussi que de les citer, pour leurs beaux faits d'armes lointains, à nos ordres du jour.

Si quelques-uns connaissent la carrière ardente et agitée de l'amiral de Grasse, combien peu chez nous, en dehors des érudits de l'histoire, savent qu'il fut l'égal des La Fayette et des Rochambeau!

* * *

François-Joseph-Paul, comte de Grasse de Rouville, des princes souverains d'Antibes, marquis de Tilly, lieutenant général des armées navales, était originaire de la Provence, où il naquit en 1723. On le destinait à l'ordre de Malte, et, dès l'âge de douze ans, il partait sur

les galères de la religion où il fit, en qualité de garde, plusieurs campagnes dans le Levant. Passé au service de la France et embarqué en 1747 sur la frégate l'*Émeraude* dans l'escadre de la Jonquière chargée de conduire à Pondichéry un convoi de vingt-cinq bâtiments de la compagnie des Indes, et cette escadre ayant été rencontrée et battue à hauteur du cap Finistère par une flotte anglaise que commandait l'amiral Anson, Grasse fut fait prisonnier et emmené en Angleterre où il resta deux ans. C'était la première fois que, jeune officier, il avait affaire aux Anglais. Ce ne devait pas être la dernière. Il allait, pendant des années, tantôt avec un grand bonheur de mérite et de fortune, et aussi à travers toutes les tempêtes du mauvais sort, se mesurer dans une longue et difficile lutte avec ce redoutable ennemi.

De 1757 à 1778, d'abord sur le « cutter » le *Zéphyr*, puis capitaine de vaisseau à bord du *Protée*, puis commandant la frégate l'*Héroïne* dans l'escadre de du Chaffault, sans relâche il tient la mer. Incessantes courses dans la Méditerranée, campagnes d'évolutions, expéditions répétées aux côtes d'Afrique, à Saint-Domingue, aux Antilles. Vingt et un ans de rude et aventureuse existence, dans l'écume et le vent, sous tous les climats, battant pavillon de France aux quatre bouts du monde, et donnant pour sœurs aux étoiles les fleurs de lis de ses banderoles.

Dès le début de la guerre américaine, en 1778, il se signale sur le *Robuste* aux combat d'Oues-

sant. Entre temps il a reçu la croix de Saint-Louis et, en 1779, il est nommé chef d'escadre. Il prend part à différentes affaires menées par d'Estaing et le comte de Guichen, et, en 1781, il est chargé de conduire avec une escadre un important convoi jusqu'à la Martinique.

Ici naît et commence à grandir sa renommée.

Appareillant de Brest avec vingt-trois vaisseaux, chargés de troupes, de huit millions de livres tournois, d'armes et de munitions, le tout destiné à secourir la nouvelle république des Etats-Unis, il se rencontre en vue du Fort-Royal avec la flotte de l'amiral Hood. Celle-ci refusant le combat, il lui donne une chasse de trente lieues et, en passant aux Antilles, enlève l'île de Tabago.

Cependant, au cours de la terrible lutte, les Anglais venaient de se jeter dans la Virginie, la plus riche des provinces américaines, et là, répandant l'or à profusion, ils étendaient rapidement les progrès de leurs armes. Washington aperçoit aussitôt le danger et, à la tête de l'armée française que commandait La Fayette et Rochambeau, il accourt à marches forcées pour cerner l'armée du général Cornwalis dans la presqu'île de Yorktown. Grasse en toute hâte se portait de son côté à l'entrée de la Chesapeake. Le 5 septembre 1781, il engageait l'action avec l'armée navale ennemie. Après quatre jours de batailles, il coulait deux frégates anglaises, l'*Iris*, et le *Richmond*, refoulait les

autres navires qui tentaient de s'opposer à son passage et arrivait en vues des villes assiégées. Prenant terre avec 3.400 marins et y amenant les plus puissants canons de l'escadre, il survient, inespéré, providentiel, au camp des armées alliées. Il y trouve un grand embarras. L'argent manque pour la solde des troupes. Qu'à cela ne tienne ! Il offre d'engager sa fortune, son château de Tilly, ses propriétés de Saint-Domingue. L'attaque générale une fois concertée, il reprend la mer pour aller barrer la route à Hood qui arrive d'Angleterre avec vingt-sept vaisseaux. Mais avant que cette imposante flotte soit en vue des côtes de Virginie, Cornwalis, impuissant, fou de désespoir et de rage, est forcé de capituler.

Ce siège de Yorktown fut terrible ; il est resté mémorable. On y montra de part et d'autre une égale valeur et les soldats des deux nations amies rivalisaient entre eux d'audace et de courage. Les redoutes ne purent être emportées qu'à la baïonnette, après maints assauts furieux. L'ennemi dut se rendre, et sans conditions. Huit mille hommes, l'élite des armées anglaises, deux cent quatorze canons, trente navires, tels étaient pour les armées franco-américaines les trophées de la Victoire. On peut voir au musée de Versailles, galerie des batailles, une belle toile qui représente le *siège d'Yorktown*. Au premier plan Washington et Rochambeau donnent l'ordre d'attaquer la ville, d'après les plans tracés par l'amiral

Grasse, en effet, jouit alors d'une gloire à son apogée.

Pour le récompenser d'avoir contribué dans une si large part à la capitulation de Cornwalis, et par suite à la proclamation de l'indépendance américaine, le Congrès lui vote des remerciements solennels. Dans la capitale du nouveau peuple son nom est gravé en lettres d'or sur un monument, et quatre canons pris aux Anglais lui sont offerts, portant sur leur bronze son nom et ses armes. Sur chacun d'eux se lisait l'inscription suivante : « *Présenté par le Congrès à S. E. le comte de Grasse comme un témoignage des services inappréciables qu'il a reçus de lui.* » Et le roi de France, par brevet, cinq ans après, autorisait le vainqueur à les accepter et à les placer dans son château de Tilly.

On remarque encore, dans la cour d'honneur, les meurtrières par où passait, à travers la grille, leur bouche à feu. Ils y restèrent jusqu'à la Révolution. Arrachés à cette époque, ils furent traînés à Dreux et convertis en monnaie.

A cette fin du mois d'octobre 1781, le nom de Grasse était en France, en Amérique et en Angleterre aussi universellement célébré. Les Anglais l'avaient surnommé : « The intrepid French! » Ses marins disaient de lui : « En temps ordinaire notre amiral a six pieds; mais au feu il a six pieds six pouces. » Vingt-deux fois il les avait menés à la victoire.

* * *

Après tant de succès et d'honneurs mérités, Grasse devait connaître aussi l'extrême de l'épreuve et récolter, si l'on peut dire, les amers lauriers du malheur. Il ne lui manquait, pour avoir tout goûté, que d'être également le favori de l'ingratitude et de la disgrâce. Il le fut.

L'année suivante, pris entre les deux flottes des amiraux Hood et Rodney, très supérieures en nombre, il livre quand même bataille et soutient une lutte splendide au cours de laquelle sont accomplis des prodiges d'opiniâtreté. Cinq de ses navires sont pris ou périssent. *La Ville-de-Paris*, qu'il monte, attaquée à la fois par quatre puis par sept vaisseaux qui la saccagent et la broient, résiste et se défend dans une tempête de fer et de feu. Grasse est partout à la fois, grandi, magnifique, échevelé, brûlé, ayant pour de bon les six pieds six pouces de sa légende. Ses vêtements en loques lui tombent du corps comme les voiles d'un mât... Ses cris, ses commandements dominent l'orage. On vient lui apprendre que les balles manquent : « *Et mon argenterie!* hurle-t-il, *qu'on la fonde!* » Et c'est avec des balles d'argent que sont chargés et tirés à bout portant, en pleine poitrine, en plein visage, les grands pistolets en morceaux, les mousquets aux crosses brisées. Douze heures durant on s'égorge ainsi sans arrêt. Enfin défoncée, trouée, faisant eau par milles plaies,

râlant, *la Ville-de-Paris* n'est plus qu'une épave qui fume, un bûcher qui s'enfonce. Tout l'équipage — quatre cents tués ou blessés, tant officiers que marins — est hors de combat. Trois hommes seulement n'ont rien. L'amiral a la douleur d'être un de ces trois. La mort qu'il a voulue n'a pas voulu de lui. Et son vaisseau le quitte, lui sombre sous les pieds, s'abîme dans les flots, tandis qu'on l'en arrache, prisonnier malgré lui.

Captif en Angleterre, pour la seconde fois, il y servit cependant encore utilement son pays, en préparant avec le comte de Vergennes la paix de Versailles qui consacrait l'indépendance des États-Unis et nous restituait les colonies prises au cours de la guerre.

De retour en France, Grasse comprit la vanité des grandeurs, les mensonges de la gloire et les chutes de ses lendemains...

Accusé d'imprévoyance et de témérité, il demanda à être jugé, et le conseil de guerre qu'il avait réclamé l'acquitta. S'il perdit — pour un moment! — sa popularité, du moins garda-t-il toujours l'estime, la considération et le respect dont son âme fière parvint à se montrer plus digne encore dans l'injustice.

A force de naviguer, il était parvenu à ce « point » du parcours où la boussole indique Dieu.

Conduisant donc, dans les fastes pâlis du soir, d'une main ferme et détachée, sa belle et blanche soixantaine chargée de toile, vers le rivage où

il savait seulement trouver le calme éternel et la rade infinie, l'amiral, avec douceur, glissa du large de la vie à celui de la mort.

Bien qu'il se fût éteint à Paris — son corps est à Saint-Roch — il avait souhaité que son cœur fût porté à Tilly, là où reposaient, en l'attendant, les canons de Yorktown, et qu'on le mit dans l'église, près de l'autel qui est la place d'honneur, le *pont* de la nef, de l'autre « vaisseau ».

Son vœu fut exaucé. Et, en 1900, la reconstruction de l'église, achevée à cette date, fut l'occasion d'une émouvante cérémonie au cours de laquelle M. le chanoine Caron, du diocèse de Versailles, de qui je tiens les détails de cette imparfaite et trop rapide étude, prononça une oraison funèbre de l'amiral, de la plus rare élévation.

* * *

Si vous passez à Tilly, par Dammartin-en-Serve, en Seine-et-Oise, arrêtez-vous un instant devant l'ancien château du Haut et Puissant Seigneur, des Princes Souverains d'Antibes... Les canons n'y sont plus.

Mais entrez à l'église. Le cœur y est; le cœur desséché de ce Français qui battit il y a plus de cent ans pour l'idéal et la liberté d'un petit peuple à son aurore.

Aujourd'hui les formidables États-Unis, dont il préparait et concluait, de si loin, l'alliance et le secours, lui rendent ici sa visite.

Et voilà pourquei Gleaves, l'amiral américain de 1917, arrivant tout droit de Virginie et débarquant sur notre terre, a voulu saluer, à la face du monde, Grasse, l'amiral français de 1781.

KERENSKY

18 août 1917.

Quelle étrange et prodigieuse destinée que celle de cet homme apparu brusquement sur la scène du monde!

Artisan et pilote de la Révolution, il en est aussitôt le favori, et il en devient la vedette. Créé par une tempête, à peine en descend-il qu'il en rencontre une autre. A vrai dire les deux n'en font qu'une, et la seconde n'est que la suite et la conséquence de la première... Il n'en est pas moins voué aux orages.

Du jour au lendemain, il atteint les sommets de tout, du pouvoir et de l'énergie, de l'espérance et du danger. Pour lui comme pour son pays il brûle les étapes. Il est gigantesque avant que l'on puisse encore discerner s'il restera grand, et il prend si vite possession de l'histoire qu'il ne donne pas le temps à la légende de l'inventer et de l'orner.

On ne sait pas trop d'où il vient et l'univers

voit où il va, où il veut aller. Il est inconnu et immortel. Il ne faut pas qu'il meure encore, mais il mourrait à présent que, pour sa gloire, il aurait assez vécu.

Dictateur malgré lui, par la volonté des événements et la force des choses, il est investi d'une puissance égale à celle des tsars. On n'est pas toujours à la taille de ce qu'on a renversé : Kerensky semble du moins être jusqu'ici à la hauteur de ce qu'il voudrait ériger.

Sa situation s'offre et s'échafaude tout à coup, terrible et fatale, unique d'incohérence et d'insolubilité.

Il reçoit tout, et c'est par instants comme si on le lui retirait et comme s'il n'avait rien. Il rayonne et se débat dans un enchevêtrement de contradictions, dans une pourpre d'antithèses.

Maître officiel de l'armée, de la flotte, il ne tient pas tous les soldats, et Cronstadt calmé boude encore. Maître de l'heure, au caprice et à la surprise de la minute, il ne l'est pas du temps. Maître de la force et du matériel, il ne l'est pas du moral et des hommes. Il commande et il peut sévir, mais sans avoir la certitude d'être partout et entièrement obéi. Il n'a pas de couronne, mais celle de ses responsabilités est plus lourde que le diadème de Nicolas. Il n'a pas de cour et Berlin déjà lui suscite des courtisans. Il n'a pas de palais, mais il a mieux : toutes les *isbas*. Partout il est chez lui ; d'Arkhangel à Sébastopol il a sa résidence. Il est

seul, sans nombreux domestique et brillant équipage, mais pour escorte il a le peuple, et la nation est sa *suite*. Il n'a pas de cordons, d'aigles, ni de croix. A-t-il même des épaulettes ? A-t-il même une arme, un sabre, un poignard du Caucase ?

Peu importe. Son idée, voilà son épée.

Sur les rares portraits que pour ainsi dire on lui dérobe — il n'a pas le temps de poser — il passe, coupant, le visage tout en lame et le corps infléchi, mais comme une faux. On le devine, en dedans, strié, ravagé, tel un homme de glace et de Sibérie que le feu consumerait ; et dans l'austérité de son uniforme civil, de sa bure de travail, il est bien le Commissaire farouche et pâle de la Patrie, le Démon du Salut.

Comme il a l'autorité, reconnue, et que, dans le désarroi, tous les partis se jettent sur lui, les uns pour s'y cramponner, les autres pour l'abattre, il faut qu'il se décuple et qu'il soit herculéen. Toute la Russie le dérange. Tout le réclame, à la même heure.

Il est à Petrograd, on le carillonne au front ; il n'est pas plus tôt au front qu'on le redemande à Petrograd. De tous les côtés les affaires brûlent. Il veillait dans son cabinet, cette nuit, à l'instant même, et il n'y est plus. Il a tout lâché, tout planté là pour bondir au plus pressé, à la barrière fléchissante, au tohu-bohu des premières lignes. Il part comme il est, comme il peut, et voyage avec ce qu'il trouve : un rapide, une auto, des chevaux, des bœufs...

au besoin il irait à pied ; et il arrive toujours à temps, il tombe, il fulgure, il éclate, casse des généraux, embrasse des blessés sur la bouche, écrase sous son talon des têtes de vipères, broie vingt fois par jour dans le nid des œufs de rébellion, et prend les choses dans sa main.

D'un marchepied cassé, d'un talus, d'un tas de bois ou de pierres il passe en revue les armées et les esprits. Sous ses yeux les corps retrouvent l'alignement, et les cœurs le rythme. On se défilait, on défile. Et lui, nouveau Marius monté sur des ruines, non pour s'y asseoir mais pour s'y tenir debout, il lance aux troupes, du haut de ce piédestal, les mots explosifs qui sont, eux aussi, les grenades, la préparation ; il est le Démosthène de tous ces flots qu'il doit, selon l'heure et le lieu, dompter ou soulever.

C'est là que l'inspiration lui fournit les accents surhumains qui démolissent l'obstacle et balaient le nuage. En ces moments il aperçoit pour de bon les « perspectives » de la Victoire.

Ah ! s'il pouvait rester ! ne pas quitter les camps !

* * *

Mais il n'a pas le droit ; il n'appartient pas à sa préférence.

Il est le recours et le secours universel. Il doit répondre à tous les cris d'alarme, à tous les coups de téléphone, au hurlement de toutes

les « sirènes ». Le danger le sonne, comme un valet.

Le plus grand péril, qui passe d'un point à un autre, et qui change avec la brusquerie du vent, le rabat alors à l'intérieur où gronde le volcan populaire.

A cette ligne de feu du dedans la tâche est plus ardue encore. C'est le chaos, duquel il s'agit de tirer un monde, et un monde habitable. Placé entre les partis les plus opposés qu'il retient, Kerensky s'efforce de les tirer tous à lui, de les rapprocher et de les fondre en lui, sous peine d'être écartelé par eux. Les Cadets et le *Soviet*, les bourgeois et les paysans... tous ces intraitables à concilier ; faire de l'union avec tous les éléments de la discorde, obtenir l'harmonie avec l'anarchie ; avoir confiance et se défier : rester fort en restant juste, et savoir manier cette arme redoutable à deux tranchants : la discipline... quel ouvrage ! mais aussi quel devoir ! quel honneur ! quelle passionnante et splendide besogne !

C'est une seconde révolution à réussir, non en sens inverse, toujours dans le même, mais dans *un seul*, et contre une autre tyrannie, pire que toutes, celle de l'Allemand. Cette révolution-là demande, en même temps qu'une volonté de fer, une souplesse et une dextérité de jongleur... Transformer sans altérer, modifier sans trahir, changer de direction sans changer d'esprit,... voilà les essentiels points de vue dont il n'est pas permis de s'écarter une se-

conde. Et alors l'homme inflexible et tout d'une pièce est obligé pourtant — quoiqu'il reste ferme et dans l'axe — de paraître osciller, d'aller de droite à gauche et de gauche à droite, de faire mille fois par jour la navette commandée, passant d'une concession à une reprise, d'une rupture à une entente, d'un pacte à un renoncement. Pour qu'une pendule marche, il est indispensable que le balancier aille également et tour à tour aux deux points opposés et extrêmes de son trajet. Qu'il demeure fixe, aussitôt tout s'arrête. Ainsi Kerensky, balancier dans le « mouvement » actuel de la Russie, va, le plus vite et à peine seulement le temps d'y toucher, aux extrêmes des solutions et des tentatives, à la limite des intransigeances, et c'est par cet incessant va-et-vient, par cette visite innombrable et loyalement répétée, qu'il essaie de rapprocher les partis, de supprimer moralement leur distance, à force d'être leur intermédiaire et leur trait d'union.

* * *

Ce qu'il lui faut accomplir en cette passe donne le vertige.

Tous les sacrifices lui sont demandés et sont obtenus : ceux de la santé, des nerfs, du cerveau, du cœur, de la sensibilité. Excepté ceux de la conscience, il les accorde tous, et il remplit, au delà des dépenses humaines, le devoir miraculeux auquel il s'est attelé.

A cet effet, il a reçu les vertus nécessaires. Malade, il porte sans faiblir le bagage de sa douleur ; elle est son sac et lui sert d'oreiller. Il a dû apprendre la patience. Dieu sait si l'on est pressé ! Cependant, il faut accepter la perte irréparable du temps,... être simple et néanmoins présider, assister à des conseils tuants, *écouter*, se prêter avec une politesse évangélique aux discussions, aux discours, aux lenteurs, aux enfantillages du moujik, et ensuite, sur le même ton, persuader, convaincre, et parler doux après avoir rugi, s'ingénier, pour ouvrir ces cerveaux à la façon d'une serrure, à trouver le *secret*, le tour de clé de la raison, de la sagesse. Rien de plus pénible quand on se livre en grand dans l'ensemble, que d'être obligé par surcroît de se débiter et de s'émietter dans le tamis du détail.

Tout cela n'empêche pas Kerensky de poursuivre sa route. Dès qu'il entrevoit de l'inaccessible, il court au-devant ; et l'impossible, il le cumule. Rien ne le détourne et ne le rebute. La catastrophe est son tremplin. Il rebondit à chaque pas sur le pont des événements... Parfois, furieux de se croire incompris, et surplombé par le destin, il jette à tour de bras sa démission dans la fournaise... et on la lui rapporte une heure après, comme ces « bâtons » que lançaient en pleine mêlée les maréchaux de notre ancienne France, et qui ne s'égaraient jamais.

Il a senti sa mission. Né du désordre, il doit

remettre en ordre. Il est là pour rétablir.

Pantelant de fièvre, il *rallie* sans cesse, comme le chien, les brebis éparses de son troupeau, prêt à sauter à la gorge du loup et à celle des bergers, s'il voit qu'ils sont mauvais.

Va-t-il sauver la Russie qu'il a rattrapée au bord de l'abîme ?

Nous l'espérons, nous le croyons.

L'abîme, qui l'admire, est peut-être d'ailleurs son aide et son complice. Il n'engloutit pas toujours. Il a, quand il le doit, ses générosités.

Kerensky, par sa persévérance sublime, aura raison du gouffre.

YPRES

25 août 1917.

Engagée récemment dans les Flandres par les troupes britanniques et françaises, la nouvelle bataille, qui avait semblé un instant interrompue, a repris ces jours derniers avec vigueur.

Elle se livre autour et au delà d'Ypres.

L'appellera-t-on, pour cette cause, *la bataille d'Ypres?*

Peut-être.

Quoi qu'il en soit, la glorieuse et navrante cité serait bien digne d'en avoir l'honneur. Plus que tout autre lieu d'héroïsme et de souffrance, elle mériterait de décerner son nom dans l'histoire à l'événement libérateur en train de s'accomplir.

Dans son écrasement, dans sa ruine et dans sa mort, elle est une des preuves les plus *vivantes* de l'abomination allemande et de son infâme brutalité, le témoignage éternel de sa

barbarie. Elle proteste, elle accuse, elle condamne avec la force irrésistible de la douceur et de l'innocence surprises, violées. Purifiée par l'immonde souillure, elle a l'éloquente nudité du cadavre et l'enseignement des plaies. Elle *dépose* pour l'avenir, comme un impitoyable témoin. Elle a les retours inattendus et vengeurs du fantôme, et du « revenant » ; elle a le dernier mot, la raison suprême de la victime et tous les arguments décisifs du martyr.

Son inutile et scélérate destruction, au début, au seuil de la guerre, apparaît tout de suite comme un des jeux inhumains de la grande méchanceté germanique, un crime *indicateur*. Ypres est une de nos premières désolations, « fraîche et douloureuse ».

* * *

Ceux qui n'auront pas connu Ypres *avant*, et ne la verront qu'après, dans l'état où l'ont réduite les Sangliers du Passage et les Chacals de la Force Majeure, ne pourront jamais se faire une idée de ce qu'elle était.

Si profonde et poignante que soit leur émotion à la vue du désastre, elle ne sera que cruelle, incapable d'égaler en puissance et en plénitude cette autre émotion, toute de joie, de stupeur émerveillée et de mélancolique extase qui vous inondait quand, remué d'impatience et de désir, on arrivait sur la fameuse

place et que l'on y découvrait la splendeur d'un des décors les plus magnifiques du monde.

L'immensité de ce lieu solennel et désert vous étreignait. Il était comme ces cirques de l'ancienne Rome sur la piste desquels on croit que l'on va retrouver l'empreinte du pas des lions et des gladiateurs. Il gardait la capacité du passé prodigieux qu'il avait contenu. Il avait le style et la taille d'une armure vide; il vous représentait et vous jetait aux yeux, à l'esprit, à l'imagination, tout le tumulte qui l'avait rempli. Et son énorme paix, l'étendue de sa torpeur, la majesté de son silence et de son abandon semblaient à dessein, et comme par récompense, être en proportion des clameurs et des multitudes qu'il avait perdues. Oubliée, délaissée, quittée des morts et des vivants, cette place, pourtant, demeurait habitée, peuplée d'ombres actives. Elle avait conservé malgré tout sa destination et son harmonie. Elle perpétuait. Elle avait la durable et rude solidité d'un sarcophage et d'un rempart, et tous ses toits hardis lui faisaient des créneaux.

Désarmée, sans étals, sans comptoirs et sans processions, elle était toujours guerrière, marchande, et religieuse. Une *criée* de souvenirs s'en échappait, un bourdonnement de négoce, de la trompette et des cantiques, des carillons et des tocsins.

Les pensées y prenaient aussitôt, comme dans la nef d'une église, toute leur élévation. Le rêve y devenait sans effort de l'encens.

Et elle avait aussi la triomphale ampleur d'un champ de Mars, la triste fierté d'une grève, et tout l'inexorable d'un *campo santo*.

Elle réunissait *en bas*, à son sol, le grain du pavé, le poil flétri de l'herbe et les mousses du temps, le blanc de toutes les poussières, le gris du sable et celui de la cendre, de toutes les cendres, celles du feu et du froid. de l'âtre et du tombeau; *en haut*, dans l'océan du ciel, la plus grande finesse de lumière et la plus belle qualité d'espace; *au loin*, partout, les courses de nuages les plus effrénées, les tournois des moulins, les bannières du vent .. et *sur elle*, la formant, la limitant, la célébrant, la constituant à jamais pour la postérité, une suite d'édifices, de marches, d'églises, de palais, d'une domination, d'une richesse et d'une grâce, d'une grandeur et d'une mesure incomparables, souveraines.

L'assemblage parfait et délicieux de ces monuments, tous foyers d'un effort ou d'un élan, tous sanctuaires d'une idée, d'une foi, d'un labeur, d'une croyance traditionnelle, d'un « article », de la main, de l'esprit ou de l'âme, offrait un spectacle sublime et d'une majesté si claire, si limpide, qu'elle n'écrasait pas. Vous pensiez voir une ceinture mystique, un collier de symboles, toute la série de fleurons variés qui formaient une couronne d'histoire, un diadème de légendes, une tiare de sacrifices.

Et, entre tous ces joyaux, la Halle aux

Draps paraissait une gigantesque châsse. Miracle d'architecture, orfèvrerie de pierre, on eût dit qu'elle avait été mise là une nuit par Notre-Dame de Tuin, ou par un de ces saints personnages du Paradis qui portent sur leur bras, aussi aisément qu'un coffret, une cathédrale.

La Halle aux Draps, *c'était* un des plus grandioses chefs-d'œuvre de l'imagination et de la réflexion combinées, réalisées, édifiées, tout un poème construit et sculpté, dans l'énergie et dans l'amour, avec une solide entente et dans des dimensions qui semblaient le garantir impérissable. Il égalait toutes les *signories* d'Italie, tous les palais toscans, les plus vastes, les plus robustes. Son beffroi colossal apostrophait ceux de Florence et de Sienne et ses noires arcades continuaient les galeries rosées du Palais des Doges. Il commandait aux générations, dont il était comme le grenier somptueux, et il défiait le temps.

Or, il a suffit que le kaiser, du bas de son vil et féroce orgueil, laissât tomber l'ordre d'envahir et de mettre à feu l'inoffensive Belgique pour que tant de merveilles, dot et patrimoine de l'humanité, fussent détruites à jamais, et qu'Ypres, la morte embaumée, devînt Ypres la profanée, Ypres l'ensevelie.

Entre tous les autres crimes qu'il annonçait, quel crime rare et « d'artistique » sauvagerie que celui-là! Guillaume II n'a pas voulu manquer une occasion de vouer sa mémoire à tous les genres d'opprobre et de haine...

Aussi, Dante, depuis trois ans, remanie son Enfer pour y loger dans un cercle — tout seul — ce mauvais prince impardonnable.

*
* *

A Ypres, cependant, aujourd'hui tout est consommé. Il ne reste plus rien des Halles, ni de l'église Saint-Martin, où les obus ont peut-être brisé la dalle anonyme, marquée à ses quatre angles d'un chiffre mystérieux, qui recouvrait les restes apaisés de Jansénius, *Humillime?* comme il l'avait prescrit.

... Et rien non plus des tours, des clochers, des rosaces, des pinacles, qui faisaient de chaque orbe et de chaque jet de pierre un ostensoir, une monstrance. La ville assoupie, les faubourgs aux pans de bois, ses antiques maisons qui avaient l'air d'archives, ses enclos verts, ses toits bleus, ses *mais*, ses donjons, ses boucheries, ses splendeurs déchues — mais toujours debout — dont Bruges et Gand furent si jalouses, ses ruelles, ses couvents, ses petits jardins de bonnes femmes, ses vénérables remparts dont l'ombre était encore une sécurité, les derniers cuivres et les derniers métiers à la dentelle de la Flandre... tout cela pêle-mêle git, dans un cloaque de boue qui déshonore et confond les poussières.

Les horreurs féodales sont dépassées. La « punaiserie des morts » qui chassait jadis les survivants du champ de bataille, est, depuis

plus de mille jours, comme une autre vapeur asphyxiante, installée sur l'honnête et délicat royaume.

. . . . . .

Et pourtant, Ypres revivra ! pour vivre plus qu'avant.

Elle avait été déjà, dans le lointain des âges, prise d'assaut, gâtée, saccagée, brûlée.

On l'avait reconstruite. Et, quoique six fois centenaire en 1914, elle respirait encore.

On la reconstruira. Son bourgmestre l'a juré : « Les Halles seront rebâties ! »

Les églises, les beffrois, l'aile des moulins, celle des fumées, tout reprendra, comme hier, le vieux chemin du ciel. Les marchés se rouvriront. Les enfants des soldats d'Albert iront encore au tir à l'arc et les lucarnes, les grands toits rapides, recevront à nouveau les flèches de la pluie. Comme un ciboire retourné, chaque cloche remontera dans son tabernacle à jour.

Et on édifiera aussi d'autres monuments, d'autres palais, d'autres tours ; on lancera des chemins de fer, on creusera des ports, on tracera des routes de mille lieues pour tous les pèlerins du monde.

Combien de temps faudra-t-il pour achever la gloire d'Ypres ? Cent ans ? Deux cents ? Peu importe. On n'en est plus là. On n'aura plus, d'ailleurs, autre chose à faire qu'à rétablir.

Mais tout sera rétabli, partout. Et, nécessairement, ce qui aura le plus souffert.

Les villes torturées et assassinées par la

guerre ne peuvent pas disparaître. Laissera-t-on périr les morts qu'on peut ressusciter ?

Non. Chacun voudra demain renaître et faire renaître. Ce sera le premier devoir, immense, universel.

Après le charnier, le chantier. *A la même place.*

LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

1^er^ septembre 1917.

C'est le grand sujet du jour et du siècle, la « question » shakespearienne, qui occupe et intrigue le monde entier et en passionne certaines parties plus intéressées.

Nous sommes du nombre de ces dernières.

Le mot et la chose, à vrai dire, ne datent pas de ce matin et on en parlait déjà depuis plus d'un moment. Voilà des années — vingt-cinq environ — que la Société des Nations est prédite et constituée — dans le bleu — et que l'on s'évertue à nous en donner l'espérance, quitte à nous en inspirer plus d'une fois la crainte.

En face de l'enthousiasme aveugle et de la foi qu'elle excitait chez une bonne moitié des hommes, l'autre moitié déclarait imprudemment : « Chimère ! » Utopie ! criait à l'impossible.

Et pourtant la voici. Elle s'annonce. Elle est à notre porte et nous en délibérons.

Etait-ce donc une conception si déraisonnable et si folle? Mais non. Bien au contraire; et je n'ai jamais douté, pour ma part, avec des millions de mes semblables, qu'elle ne fût susceptible de parvenir à se réaliser.

Mais quand? Sous quelle forme? A quelle occasion? Voilà ce qui paraissait à beaucoup d'esprits demeurer vague, lointain et même assez obscur. Et d'ailleurs, si l'on semblait d'accord sur la nécessité de cette organisation, il ressortait que l'on cessait de l'être sur une quantité de points, sur les moyens, sur les délais, sur l'existence et le degré des dangers, l'efficacité des résultats... et encore bien d'autres que j'oublie.

Cela venait de sa source, de son origine très marquée, du milieu où était née, dans des transports de joie un peu agressive, cette Société des Nations. Elle avait son berceau dans une maison bien agitée.

Elle a commencé en effet par être l'enfant chérie, la fille réclamée du socialisme et de l'internationalisme, et c'est sous leur ardent patronage qu'elle nous a été présentée. On n'était donc pas absolument blâmable d'y regarder à plusieurs fois avant de lui sourire. Elle avait des parents terribles qui faisaient peur, et toutes les bonnes intentions dont nous ne demandions pas mieux que de la croire animée n'empêchaient pas de se rappeler sa famille.

Et puis elle a grandi. Les parents ont vieilli. Beaucoup de ceux qui l'entouraient bruyam-

ment quand elle est venue au monde se sont instruits eux-mêmes à l'élever; elle a gagné des sympathies, acheté des concours, désarmé des préventions, obtenu d'importants suffrages. On en a pris en quelque sorte, peu à peu, une habitude préventive et future. On a dit : « Mais oui! nous la verrons peut-être un jour, plus tard, cette excellente société... Pourquoi pas? » C'est si bon de croire à une chose qui pourrait bien n'arriver jamais! Bref, elle a cessé d'effrayer et même d'étonner; elle est entrée dans le domaine de la discussion, de la mode politique, des idées « reçues », — en tant qu'idées! Et la plupart des réservés et des prudents qui la repoussaient, n'ont pas refusé, *en principe*, d'accepter de la concevoir.

C'est alors, à ce moment psychologique et comme préparé pour elle, qu'a éclaté la guerre.

* * *

Sur-le-champ, les sauvageries teutonnes l'ont signalée à l'attention, à la révolte, à l'indignation, et aussi aux calculs de défense, permis et justifiés, des victimes. Elle n'avait paru, jusqu'ici, qu'une espèce d'invention platonique, un jeu de philosophie sociale, une haute et noble spéculation, elle est, instantanément, descendue sur la terre, au fracas de la foudre, comme une figure archangélique, un secours ailé qui fond du ciel.

Par un revirement inévitable et humain on a tenu dès lors, dans la minute de détresse, à voir, à découvrir et à certifier l'existence non seulement possible, mais réelle, de cette Société bienheureuse, ses moyens redoutables, son mécanisme prompt, facile, et son autorité décisive, étendue, permanente, souveraine. On l'a invoquée, convoquée, on lui a, dès à présent, donné rendez-vous pour après, tout de suite après...

Cependant, elle n'était pas encore officiellement reconnue. On se rendait bien compte que « c'était fait », mais qu'il y manquait quelque chose, une solennité, une déclaration, un acte, un engagement public, une sorte de pacte grandiose et fédératif qui conclurait et signerait, qui parapherait la pensée commune, en une heure historique, à la face du monde.

Ce vœu général et dévorant, ce grand désir universel, cet impérieux besoin de la confiance et de la douleur, cette exigence de justice et de réparation, ce cri muet, ces sanglots refoulés, cet appel à travers la terre et les mers... Wilson les entendit, les comprit, les *sentit*, et prenant alors l'idée de la Société des Nations, en train de s'incarner, pour la jeter toute chaude dans la balance, et de ce coup la faisant nôtre en la faisant sienne, il la rendit possible en la proclamant.

Grâces lui soient éternellement acquises pour avoir, en un geste auguste et sans attendre la fin du déluge, agité au-dessus des peuples cette

grande palme d'olivier ! Le rameau ne nous suffit plus.

Et qu'est-il arrivé ? A peine en possession du mirifique projet, nous avons mis tout en lui, comme s'il répondait à tout. Il est devenu la garantie générale de l'avenir. La Société des Nations ! Ce titre est si beau... si avantageux ! Il écrase, il n'en finit plus et fait un effet monumental. Quelle inscription superbe à graver au fronton du temple de la Victoire ! Et cela aussi est riche, puissant, établit à jamais, partout, dans des conditions sans précédentes, l'abondance et la sécurité, l'inépuisable réunion des capitaux et des biens, la splendeur d'un trésor de paix qui donne le vertige. On dirait le nom d'une formidable Banque. Et cette construction colossale, achevée déjà dans notre impatience, avant que la première pierre en ait été posée, apparaît également comme la seconde et dernière tour de Babel, où s'opérera le miracle de la *fusion* des langues, des esprits, des races, des intérêts. N'y contredisons qu'à moitié.

*
* *

Mais, puisque Société des Nations il y a, voyons comment, par exemple chez nous, dès à présent, on a l'air de la comprendre et de la déterminer. Nous observerons alors qu'au lieu de la laisser appartenir à tous, le vieil esprit socialiste et international tend manifestement

à s'en emparer, à la confisquer, à en faire sa chose et son exercice. Tout comme il s'en attribue déjà exclusivement le mérite il veut en retirer pour lui seul, sinon contre ceux qui ne sont pas lui, les plus grands bénéfices. Il triomphe. Il dit aux autres : « Comme vous êtes! Cette idée, que vous trouviez, pas plus tard qu'hier, néfaste, périlleuse, impraticable, aujourd'hui vous l'adoptez, vous la déclarez conforme au bon sens, à l'équité, au bien général; elle est devenue pour vous le nécessaire et le devoir du présent, la seule protection de l'avenir. Et pourtant c'est *notre* idée, funeste et ridicule. Qu'est-ce donc qui a pu opérer en vous ce changement soudain? Il a suffi que ce soit un chef d'État — pur démocrate sans doute, le plus digne et le plus pur de tous — mais tout de même une façon d'autorité, de science, de pouvoir, un « dirigeant » en un mot, qui vous présente de loin notre pensée à nous pour qu'aussitôt vous sautiez dessus en l'acclamant. Vous êtes confondus. »

A quoi, il n'y a rien de plus facile que de répondre avec une cruelle franchise : « Mais non. Les mots et les programmes ne sont jamais au fond ce qu'ils ont l'air d'être. On ne sait rien d'eux d'abord. Mais avant l'exécution et le résultat ils sont déjà cependant qualifiés et timbrés, même malgré lui, par celui qui les expose. C'est la pensée habituelle, la nature, *l'espèce* de l'orateur qui communiquent — ou infligent — à son discours sa vraie significa-

tion, quels qu'en soient les termes. Ainsi une idée vaudra-t-elle toujours différemment selon le cerveau qui la traite et la bouche d'où elle sort, fût-elle traduite, ici et là, par les mêmes expressions. La même promesse faite par deux personnes de sécurité inégale ne saurait présenter une égale valeur; et si, par exemple, la même proposition m'est soumise d'abord par Lénine et ensuite par Wilson, s'étonnera-t-on que refusant ma confiance à l'homme de désordre et d'anarchie je la donne tout entière à l'homme d'ordre et de justice? Évidemment le second n'est pas infaillible et peut se tromper; mais, quoi qu'il advienne, j'aime mieux risquer avec lui qu'avec l'autre et je me dis que, plus ils ont l'air de vouloir tous les deux la même chose, plus il est impossible que ce soit la même. »

Que va-t-on faire de cette future Société des Nations ? Que pense-t-on lui demander? Que pouvons-nous, à notre point de vue particulier, en attendre de bon, et même de meilleur?

Sans doute les bénéfices, de toutes sortes, en sont tellement considérables qu'ils ne sauraient même pas être énumérés et contestés, mais ces gains magnifiques ne doivent cependant pas être achetés nécessairement par des dommages irréparables. Et, s'il y a des dangers, examinons-les.

Le plus grand serait de perdre contact avec le pays, la France, et de remiser *l'idée de patrie*.

*
* *

Observez déjà avec quelle insensible et foudroyante rapidité se déplacent les points de vue... comme en peu de temps les choses se modifient, changent de nom et de direction en affectant de ne pas changer. Les sentiments les plus élevés se transforment, l'idéal lui-même évolue et se métamorphose. Est-ce un mal? est-ce un bien? Je ne veux pas répondre, je me borne à constater.

Au début de cette guerre, pourquoi est-ce que nous nous battions? Pour *notre* liberté, *notre* droit, *notre* terre. C'était *notre* devoir, *notre* honneur. Nous voulions reconquérir *nos* provinces perdues, garder *notre* place, défendre *nos* frontières, rester dignes de *nos* traditions, de *notre* passé, maintenir la gloire de *nos* drapeaux, assurer en un mot *notre* sort.

Bientôt, et au fur et à mesure que le champ de bataille s'élargissait, l'horizon se reculait aussi et les frontières commençaient à fondre. Toutes les affirmations premières — sans se renoncer une minute, est-il besoin de le dire? et en subsistant — s'étendaient à leur tour, se diluaient. Les pensées ne baissaient pas, elles montaient toujours, mais en s'éloignant du sol. Par instants on commençait d'en bas, du sillon, à les perdre de vue. De *notre* liberté on était passé *à la* liberté, de *notre* droit *au* droit, etc... L'enthousiasme et l'élan se généra-

lisaient. Le possessif, qui avait été pour nous, jusqu'ici, le premier des qualificatifs, se détachait en route, comme un vieux fer à cheval qu'on ne se donne plus la peine de ramasser, parce qu'on a perdu peut-être la croyance qu'il porte bonheur. Ce fut la deuxième période.

Nous sommes à présent dans la troisième.

Tous les devoirs et tous les buts ne sont plus seulement les nôtres, mais ceux des trois quarts du monde, et comme cette presque totalité du monde nous comprend, nous englobe, nous n'avons plus besoin de les spécifier nommément et de les mettre à notre compte; c'est donc, par conséquence et désormais, la liberté et la vie *des* nations que nous voulons, *leur* bonheur que nous prétendons assurer, et *leurs* fontières respectives que, bien au delà des nôtres, nous défendons... Ce sont les droits des nations qui sont devenus pour nous les nouveaux droits de l'Homme, ou plutôt des Hommes. Nous travaillons au règne de la justice et de la paix universelles. On souffre, on se bat et on se tue pour tous, et bientôt presque sans distinction ni différence suffisante et appropriée : pour la Belgique et le Japon, pour la Serbie et la Chine, pour les deux Amériques, pour le Monténégro et la République de Liberia, pour le Portugal et la Roumanie, la Pologne et la Russie... Quelle extension! Comme nous voilà loin du point de départ! Que l'idéal de la déclaration et de l'entrée en campagne s'est donc amplifié et dénaturé!

Et la France ? la France proprement dite ? que devient-elle dans le brouhaha de cette incessante multiplication ? On l'entend, certes, tout le temps, et son nom est glorifié dans l'univers, plus encore peut-être par ses alliés que par elle-même, mais veillons néanmoins à ce qu'il ne perde rien, même dans le concert de ces hommages, de son vieux sens et de son rayonnement.

Nous avons commencé cette guerre par la marche à l'étoile ; nous l'avons continuée par la marche aux étoiles, à la voie lactée ; prenons garde aujourd'hui, en croyant entrer dans la marche au soleil, de n'opérer que la marche à la lune.

Loin de moi la pensée d'oser suspecter cette impulsion et cet élargissement de toutes les forces, comme de toutes les générosités, réunies dans un élan et une aspiration sublimes, mais prenons garde encore une fois qu'à la faveur ou au péril des grands mots étourdissants, nous ne lâchions quelquefois le certain pour l'incertain. Ne dévions pas. La nation n'est pas la patrie, et la première a besoin, pour vivre et grandir, de ne jamais se détacher de la seconde. Le nationalisme n'est pas davantage le patriotisme. Il y a déjà de la politique en lui ; c'est en tout cas quelque chose de moins solide et de moins pur que le patriotisme intégral et tout sec. Et quoique l'internationalisme se défende en vain, à de certaines heures, d'être la négation expresse

du patriotisme, nous savons pertinemment qu'il n'est capable d'y mener, ni d'y ramener personne.

Alors? Sommes-nous à la veille, après l'internationalisme, de concevoir un *interpatriotisme*, qui viendrait remplacer le patriotisme d'antan?

Réagissons. Au moment où nous sommes jetés dans cet océan de la Société des Nations, gardons notre maîtresse bouée, l'idée de patrie.

Pensons aussi à cette « Liberté chérie », pour laquelle, plus que tous les autres, nous avons fait tant de sacrifices!

Dans toutes ces organisations de plus en plus grandes, de plus en plus fortes, et dont les règlements pour être efficaces devront avoir une inflexible sévérité, que deviendra cette liberté *individuelle* aussi nécessaire — dans les limites du possible — à une nation qu'à un citoyen? Ne sera-t-elle pas bien gênée?

Le faisceau du licteur mondial promet évidemment d'être une puissante et formidable chose, mais à condition que les baguettes soient bien serrées, et alors, auront-elles assez de jeu? Que de difficultés! Que de complexités! Que de points graves et délicats, aperçus dans le plus rapide coup d'œil sur les immenses perspectives de la Société des Nations!

Et le jour où on fera partie de ces Nations, restera-t-on, se sentira-t-on *d'une patrie* autant que la veille? Vous, certainement. Moi aussi. Mais la masse? Je ne sais pas. J'interroge.

* * *

Cette crainte, que je formule, je l'exprime, d'ailleurs, pour toutes les nations. Il faut que les patries subsistent, avec vigueur, intactes, fondamentales, qu'elles continuent d'aller, de penser, de croître dans leur sens, qu'elles aient, mieux encore qu'auparavant, et quoique plus étroitement unies, la même noble jalousie, la même émulation qu'entre eux les régiments d'une armée. Mais si des régiments peuvent faire une armée, nous savons bien que des nations ne font pas une patrie...

La patrie de tous, la patrie universelle, voilà ce qu'il serait à la fois criminel et fou de rêver; car alors, perdant sa sève, son caractère, son originalité, comme sa raison d'être, abdiquant sa mission secrète et divine — même au cours d'une période séculaire, peu importe — chaque nation glisserait à n'être plus que l'employée, la fonctionnaire impersonnelle et désintéressé d'un immense bureau, des Magasins du Monde.

Dans cette société-là, comme on croirait se valoir tous, et qu'effectivement on se vaudrait, à quoi bon rester d'une patrie, puisque le mot et la chose auraient passé, disparu, ne seraient plus là que comme de vieilles étiquettes pâlies sur des tiroirs vides? On changerait de pays comme de vêtement. On ne serait plus patriote, mais sociétaire, et les patries, déchues dans la

prospérité matérielle, n'auraient plus dans l'univers que des situations d'antiques provinces.

Vienne donc la Société des Nations, puisqu'il le faut, et qu'on le doit !... On la salue. Qu'elle soit Société, et surtout Tribunal... et qu'après avoir préparé la Victoire elle organise et bâtisse, et bétonne la paix comme le Boche avait préparé et cimenté la guerre !... Mais que chacune des personnalités qui la composent en profite pour accentuer et fortifier chez elle *l'idée de patrie* ; que cette grande union des peuples amis et associés les dégage plus encore et les relance au lieu de les alourdir et de les entortiller; et que toujours, au plus haut point, sur chacune des belles Maisons triomphantes, flotte et claque *son* drapeau, et rien que le sien.

Qu'ils s'envoient constamment des baisers à travers l'espace : nous le voulons tous. Mais, en dehors des jours de fête et des anniversaires de feu où ils rapprocheront leurs couleurs dans nos panoplies, ne les mêlons pas.

LES OMBRES ÉMUES

8 septembre 1917.

La nuit, aux Invalides, dans l'église dite DES SOLDATS. *Une ombre sort de la chapelle de la Vierge et glisse doucement. Elle en croise bientôt une autre qui vient d'en face, de la chapelle de sainte Thérèse.*

LA PREMIÈRE OMBRE. — C'est vous Turenne ?

TURENNE. — Oui.

LA PREMIÈRE OMBRE. — Et moi Vauban. Je fais un tour. J'allais vous réveiller.

TURENNE. — Inutile, je ne dors plus. Pendant cette guerre j'ai beaucoup de mal à tenir...

VAUBAN. — Vous m'étonnez.

TURENNE. — ...à tenir dans mon tombeau.

VAUBAN. — Dans le tombeau, c'est différent. J'étouffais aussi dans le mien. Aujourd'hui je respire.

TURENNE. — Verdun ?

VAUBAN. — Verdun.

TURENNE. — Oui. « Magnifique ardeur. »

VAUBAN. — Des organisations souterraines, des galeries bétonnées s'enfonçant à plus de 10 mètres... et tout cela pétri, mis en poudre par nos 370 et nos mortiers de 400 !

TURENNE. — ...Je cherche à m'imaginer ces soldats !

VAUBAN. — Verdun ! Ma place forte, une de mes filles préférées, qui se couvre ainsi de gloire et d'honneur, à jamais... J'en déborde de joie.

TURENNE. — Et moi j'en tremble de regrets. Ne plus vivre ! N'être plus là ! Être venu à n'importe quel moment. N'avoir pas été choisi, réservé. Qu'est-ce que c'était que mes victoires ? Je ne suis pas jaloux de les voir effacées par celles d'aujourd'hui, mais devant tant de grandeur je m'en veux d'avoir été si petit. Je me reproche l'insuffisance de mes vues et de mes moyens, la pauvreté de mes plans, de mes buts, de mes résultats. Et tout se tient. Quand je vais regarder là-haut, dans la salle où on l'expose, le boulet fameux qui m'a frappé, à peine gros comme une pomme, et que je le compare à l'obus géant de ces guerres, aussi important à lui tout seul que le plus grand de nos anciens canons, il me semble qu'il me donne la vraie mesure de mon travail et de mon mérite. Pendant longtemps, après ma mort, je vous l'avoue, je fus vain de ce boulet. On en avait tant parlé ! Je le trouvais terrible et majestueux. Depuis trois ans il m'humilie. Je songe : « Voilà donc mon trophée ! » Ma

cuirasse elle-même en hausse les épaules. Il n'est pas jusqu'à l'insignifiante et légère blessure qu'il a produite dont ma carcasse n'ait pris honte, à côté des vilaines plaies qui abîment à présent la chair de nos petits-fils.

VAUBAN. — Cette pomme vous a tué.

TURENNE. — Trop galamment. Nous n'avons pas assez souffert. Jamais le soldat français n'aura souffert comme en ce temps. Nous les morts, par contre-coup, nous en sommes tuméfiés. C'est à se demander si ce vaillant n'assume pas en plus, pour les retirer à ses enfants, les douleurs de l'avenir. Il ramasse toute la gloire. Il a certes de grands chefs, experts à l'aimer et à le conduire, mais c'est lui qui fait la dépense et qui aide le chef. Et le chef est aidé du ciel. Avoir en main ces troupes-là, avec cette artillerie, avec toutes ces ressources nouvelles de la science et de l'aviation ! Y pensez-vous ?

VAUBAN. — J'y pensais, et dès ma jeunesse. Mais je n'y croyais pas. J'avais tort.

TURENNE. — En effet ; il faut croire aux choses pour qu'elles arrivent. Je crois, comme en mon pays, à la victoire finale.

VAUBAN. — J'y ai toujours cru. Tous les morts y croient. Même nos plus lointains ennemis. Pour ne citer que ceux qu'intéresse Verdun, Syagrius y croit, le comte Boson y croit, tous les princes de l'empire germanique y croient, et Charles-Quint, bien entendu ! Dès le premier jour.

TURENNE. — Cette victoire, ce sera la vôtre, Vauban. La victoire de la fortification souterraine, née des premières trouvailles de votre génie. On n'a fait depuis que développer vos feux croisés, votre tir à ricochet et vos parallèles.

VAUBAN. — Sans doute. Mais que de perfectionnements !

TURENNE. — On ne pousse et on n'achève que le bon, l'excellent. Vous êtes le père de la tranchée. Vous ne savez pas vous-même tout ce que vous doivent nos généraux.

VAUBAN. — Moins qu'à vous. Nous avons fait de splendides élèves qui ne sont point ingrats. Ce qui m'émeut aussi dans cette guerre, c'est ce beau souci qu'ont tous les chefs de nos armées de ménager le matériel humain, comme ils disent, d'être économes de la vie. L'obligation de détruire doit agrandir notre humanité au lieu de la restreindre. Il n'y a que ces Allemands, ces grossiers Impériaux, pour gagner à la guerre un goût toujours plus prononcé du sang, tandis qu'à l'usage nous en avons une croissante horreur.

TURENNE. — Là encore on vous suit, Monsieur, puisque, entre toutes les branches de l'art militaire, vous n'avez choisi la fortification que pour prendre à dessein — ce sont vos propres paroles — « les voies les moins ensanglantées ».

VAUBAN. — J'aimais l'enfant du peuple et les paysans parmi lesquels j'avais été élevé. Aussi

me suis-je toujours appliqué à soulager leur misère. Ils sont le tuf des armées.

TURENNE. — Surtout aujourd'hui. Le cultivateur de la glèbe a fourni le premier défenseur du sol; il est son ami naturel. La terre lui a fait comprendre le territoire.

Une troisième ombre apparaît à quelques pas.

VAUBAN. — Et voici qu'il élargit Verdun! Pauvre citadelle préhistorique! C'est égal, si primitive, à leurs yeux, que je la leur avais laissée, ils n'ont tout de même pas été fâchés de la trouver!

LA TROISIÈME OMBRE, *s'avançant.* — N'en pensez pas mal, je vous prie. J'eusse été bien conforté de l'avoir en si bel état!

TURENNE, *qui a reconnu l'ombre.* — C'est Saint-André.

LE MARÉCHAL DE SAINT-ANDRÉ. — Quand, en septembre 1552, M. le duc de Guise m'envoya dedans Verdun pendant qu'il allait s'illustrer à Metz, je n'étais pas bien aise. Savez-vous ce que j'avais? Une compagnie de cent hommes d'armes, celle de Tavannes qui en comptait cinquante avec un renfort de huit enseignes d'infanterie de la légion de Champagne, deux compagnies de chevau-légers et autant d'arquebusiers à cheval. Sans doute, pour le nombre et la qualité c'était de quoi se réjouir. Mais la place était ouverte, il me fallait restaurer les défenses. Je fis édifier ma citadelle dans les jardins de l'évêché.

VAUBAN. — Bon endroit.

SAINT-ANDRÉ. — Je fis amener tous les blés, vivres et vins, de partout. On travailla nuit et jour, et moins d'un mois après, quand M. le Connétable y vint voir, il m'assura de son plaisir et que la fortification de Verdun s'en allait l'une des plus belles places de France. On put alors tourmenter l'ennemi. Ce fut dur, et à tous moments nous étions au carnage. Nous le pensions du moins, et c'était vrai. Et cependant, aujourd'hui, je suis bien forcé de convenir que cela n'était rien à côté du grand fléau que nous examinons. En face de l'enfer qui est le Verdun d'à présent le nôtre n'était qu'une Capoue.

UNE QUATRIÈME OMBRE, *surgissant*. — Il a raison.

SAINT-ANDRÉ. — Chevert!

TURENNE. — Nous parlons de votre berceau.

VAUBAN. — On vous attendait.

CHEVERT. — Je suis fier, en effet, de ma ville natale.

TURENNE. — Elle l'est autant de vous.

CHEVERT. — Il n'y a plus de quoi. Que fait désormais ma statue là-bas? Ai-je le droit de rester en bronze à Verdun? Je me sens malhonnête.

VAUBAN. — Mais non. Vous méritez joliment vos honneurs.

CHEVERT. — En quoi?

VAUBAN. — Rappelez-vous? Dans la campagne de Bohême, à l'escalade de Prague, vous avez dit à vos sergents, au bas de la première échelle... (*il s'arrête*).

CHEVERT. — Qu'ai-je donc dit? J'ai oublié.

TURENNE. — Nous nous en souvenons.

VAUBAN. — Vous avez dit : « J'ai besoin d'un brave A TROIS POILS ! »

SAINT-ANDRÉ. — A trois poils ! Mais alors ?... il annonçait,... il créait *le poilu?*

TURENNE. — Justement.

CHEVERT. — C'est vrai. Et ce brave s'est présenté. Le sergent Pascal, des grenadiers.

VAUBAN. — Un grenadier ! Les grenades,... vous voyez bien ?

CHEVERT. — Du régiment d'Alsace.

TURENNE. — L'Alsace !

SAINT-ANDRÉ. — Tout recommence.

VAUBAN. — On approche de la fin.

SAINT-ANDRÉ, *montrant le gouffre de marbre.* — Et l'Empereur ?

VAUBAN. — Il n'est plus là.

TURENNE. — Depuis le début de la guerre il a disparu.

CHEVERT. — Pour aller où ?

VAUBAN. — On ne sait pas.

TURENNE. — Il est partout. Joffre, il y a trois ans, l'a vu un matin, sur les bords de la Marne.

VAUBAN. — Lloyd George lui a parlé.

TURENNE. — Wilson l'a entendu marcher une nuit dans son cabinet.

VAUBAN. — Au coin d'une rue, à Moscou, il s'est nommé tout bas à Kerensky.

TURENNE. — Il s'est présenté chez le Pape qui n'a pas voulu le recevoir.

VAUBAN. — Et l'on dit que Pétain trouve sur

sa carte des coups d'ongle et des mots tracés par lui.

CHEVERT. — Et comment avez-vous ici les bonnes nouvelles ?

VAUBAN. — Nous regardons à travers la grille, à la voûte de l'église. Quand les drapeaux bougent, c'est que ça va bien.

TURENNE. — Voilà plusieurs jours qu'ils frissonnent. (*Dans un souffle.*) Vive Verdun, monsieur Chevert !

CHEVERT, *lui rendant son murmure.* — Vive la France, messieurs les maréchaux !

(*Et tous s'évanouissent.*)

AUTORITÉ ET RÉVOLUTION

15 septembre 1917.

Quelles réflexions d'un intérêt amer les événements de Russie ne doivent-ils pas nous fournir, nous imposer ! Il y a là de quoi faire trembler, et l'on voit à quels inévitables dangers se livre un peuple assez aveugle pour se croire capable de commander quand il ne sait pas ni ne veut obéir.

Regardons, je vous en prie, ne nous lassons pas de contempler avec avidité, pendant qu'il passe, pendant qu'il s'étale à nos yeux, ce spectacle sinistre; et attirons-le, enfonçons-nous-le dans l'esprit pour qu'il y reste planté à la façon d'un mémorable et cuisant souvenir. Pénétrons-nous de son horreur et des enseignements qu'il envoie de tous les côtés, par-dessus ses frontières, comme les éclats d'une explosion. Instruisons-nous bien. Profitons de la terrible et salutaire expérience qui fait semblant d'être lointaine et qui nous touche de si près.

La leçon ne nous est pas donnée tout à fait gratis. Ne laissons pas accréditer que la grande distance à laquelle s'accomplissent ces choses douloureuses les rend pour nous moins graves, moins redoutables, et gardons-nous surtout de penser qu'elles soient l'effet de conflits politiques particuliers, d'une situation exceptionnelle, de la mentalité d'une race différente de la nôtre... etc. Fausses raisons et mensonges. La *manière* de la révolution russe n'est pas un prétexte pour nous rassurer et nous persuader qu'il n'y ait que *là* où elle a éclaté qu'elle soit susceptible de se comporter aussi fâcheusement et de commettre de pareils dégâts.

Il n'y a pas d'explication ni d'excuse qui tiennent. En toute circonstance et sous toutes les latitudes, la Révolution, qui n'a pas le courage et l'intrépide sagesse de s'oublier, de s'excuser à temps de son illégalité, même si elle fut nécessaire, et de se retourner aussitôt, glisse immédiatement à l'anarchie et produit, quoi qu'elle fasse, les pires catastrophes. Plus vite et plus complètement semble-t-elle réussir dans le coup de feu de l'entrée en possession, plus grande est pour elle la difficulté de s'établir ensuite et d'opérer sa solidité, son fonctionnement, de se régulariser, parce qu'il lui faut à l'instant faire appel à tous les mêmes vieux et éternels moyens de conduite qu'elle a réprouvés et que l'on ne peut pas changer, dès qu'il s'agit de gouverner un peuple, quel que soit le nom officiel du régime sous

lequel on le plie : royaume, empire, ou république.

*
* *

Rien ne se fait, et ne se maintient sans autorité. Comment la Révolution, à plus forte raison quand elle surgit au nom des principes qui l'ont amenée et fait acclamer en Russie, pourrait-elle vouloir exiger et prendre *logiquement* l'autorité et en user à fond, puisque rien ne l'y autorise et qu'à son point de vue tout le lui défend ? Elle est la seule qui n'ait pas qualité pour l'exercer selon son bon plaisir. Dès que cette Révolution-là prétend se mêler d'ordre et de hiérarchie, de commandement, de soumission, de concorde, d'union... elle entre dans la faillite de son programme, elle cesse d'obéir à son esprit, à son immuable et perpétuelle tendance, à l'essentiel de son caractère, elle oublie son point de départ et son but.

Et si elle demeure fidèle à sa raison d'être, elle ne peut rien établir de durable.

C'est une erreur de se figurer qu'une Révolution ne s'assigne qu'*un* but unique et déterminé, et qu'une fois ce but plus ou moins bien atteint, elle s'arrête et marque le pas. L'histoire a toujours montré le contraire.

Dès que la force destructrice est en marche, elle se connaît moins qu'avant et ne se connaît plus ; on ne peut pas plus s'y opposer qu'elle n'est capable elle-même de se retenir ; elle se

devance et s'exaspère, étant dans l'impossibilité de se déclarer jamais complètement satisfaite, soit qu'elle s'inspire de nobles et justes élans pervertis, dénaturés, ou qu'elle rêve d'un chimérique et inaccessible idéal, soit qu'elle procède, ce qui est le plus souvent, de l'envie, de la haine, de la paresse, de la cupidité, de toutes les soifs de basse jouissance et alors l'on conçoit que dans cette voie l'harmonie, la modération et le repos ne soient pas ses moyens.

La Révolution ne saurait s'immobiliser. Elle est une invasion, qui s'étend avec une rapidité de fléau, comme l'inondation d'un fleuve débordé ou l'incendie des forêts, mais une inondation et un incendie auxquels il ne faut pas compter faire la part de l'eau et de la flamme. Elle fauche et détruit tout sans discernement, à tort ou à travers, coupant le bois vert avec le bois mort et n'abattant ce qui méritait d'être supprimé que pour s'offrir la mauvaise joie d'anéantir tout ce qui était bon à conserver.

Même si elle fait quelque bien, elle fait toujours plus de mal et frappe plus d'innocents que de coupables ; elle étouffe le droit en étranglant l'abus. C'est une folle qui, avec des lueurs de raison, s'imagine être supra-lucide et n'apporte la lumière qu'en mettant le feu. La torche qui se croit flambeau.

Et comme elle est, par excellence, aveuglément dévoratrice, quand elle a fini d'engloutir tout ce qui était à sa portée, elle s'égorge elle-même et massacre ses enfants.

Toujours, dans la similitude de ces grands drames, l'éternelle leçon se répète.

Des hommes, malheureux et mécontents, sinon tous, beaucoup par leur faute, ont passé leur vie à célébrer et à prêcher la désobéissance au chef et le mépris des lois, à s'insurger contre toute autorité civile, militaire, judiciaire, religieuse. Non contents de professer, dans la fureur et la conspiration, durant des années, de pareilles doctrines, et d'en avoir pour ainsi dire socialement vécu, de s'en être fait un code, un évangile, un retentissement, une gloire universelle de justice et de terreur, ils n'ont cessé d'annoncer : « Notre jour arrivera (n'ont-ils même pas dit notre *règne*)? Une heure sonnera où nous serons les maîtres... Ah! si nous l'étions! On verrait alors ce que c'est que la liberté, l'égalité, la fraternité, *les vraies*, pas celles de nos oppresseurs. On verrait ce que c'est que l'aisance dans le partage imposé ou plutôt consenti des immenses biens de ce monde; on goûterait la douceur de vivre!... »

Ayant lancé ces proclamations brusquement, ils se trouvent mis un soir, par un coup de bascule du destin, dans la situation dominante qu'ils rêvaient. C'est fini, c'est fait... Ils sont les maîtres. De tout. Ils en sont ahuris eux-mêmes. Les voilà au pouvoir! en face de ce

peuple du fond duquel ils viennent et qu'ils représentent, de ce peuple dont ils sont, à leur tour — après tant d'autres qui ont essayé et que l'on accuse de n'avoir pas réussi — *obligés* de faire le bonheur.

La masse s'impatiente : « Vite ! allons ? L'âge d'or ! Qu'attend-on pour qu'il commence ? »

Mais l'âge d'or se dérobe, et les nouveaux maîtres, farouches, déjà déçus, se déchirent entre eux, à peine installés dans le campement de leur triomphe. La surenchère des passions et des vengeances, l'inégalité des ambitions et des rancunes créent des conflits nouveaux, au moins aussi aigus que les anciens. On reprend entre soi, entre amis, dans une même classe, la lutte séculaire poursuivie jusqu'ici entre classes différentes. On s'adresse les mêmes reproches, les mêmes injures. De nouveaux compartiments d'hostilité à cloisons étanches se forment. Toutes les couleurs et les nuances se retrouvent dans ce formidable assemblage de mêmes hommes qui constituent le peuple, car le socialisme le plus âpre et le plus pur a ses violents et ses doux, ses modérés et ses sauvages, ses « ordres », ses conservateurs instantanés, ses aristocrates qui se révèlent, ses militaristes même, à côté de ses « crosse-en-l'air », et de là l'impossibilité, avant que de s'accorder, de s'expliquer et de s'entendre.

Si l'on regarde autour de soi et à ses pieds, on voit que tout est par terre, qu'on ne sait plus où s'appuyer ni même s'asseoir. Au lieu

de vous abriter, les dernières murailles restées debout menacent de vous ensevelir. Reconstruire ? A quoi bon ? Et avec quoi ? Il n'y a que des débris. On ne rallume pas un fourneau avec du charbon brûlé. Et puis, s'il est facile de tout détruire à la fois, il y a impossibilité de tout rebâtir en même temps. Or c'est *tout* qui est urgent ; c'est par *tout*, qu'avant autre chose il faut commencer. Ah ! On a voulu des ruines ! et des belles ! des irréparables ! On les a : ruines de l'armée, des finances, du commerce, de toutes les forces actives... ruines générales, ruines nationales !

Comment vont se tirer de là les hommes-prophètes, les hommes-vérité, les hommes-promesse, les hommes-certitude, les hommes-salut, ainsi pincés et serrés dans l'étau de leur passé ?

C'est l'instant où ils se rendent compte que devant les sommations positives du présent ce passé ne compte plus et qu'ils sont mis en face de la rude nécessité de le renier. Y rester fidèle est un leurre et devient un crime. Il faut choisir. On ne sera l'homme du lendemain qu'en tournant le dos à celui de la veille. Or le sacrifice est poignant, surtout pour les purs, les intransigeants, tout d'une pièce, à conscience de fer.

— « Alors, on a, pendant des années, des milliers de fois, prononcé des paroles radicales, décisives, fourni de sombres assurances en se frappant la poitrine aux acclamations des foules, et prêté des serments solennels sur le

front nu des opprimés; on a assumé des responsabilités d'avenir effrayantes; on s'est engagé jusqu'à la garde, jusqu'à l'âme... et patatras, en cinq minutes, on va tout lâcher, les vivants, les défunts ?... et renverser la vapeur pour faire machine arrière, et vouloir de l'ordre, de la discipline, de l'obéissance passive et muette, du sacrifice absolu, et réclamer encore de la fatigue, du travail, encore de la peine, des souffrances, de la douleur, des blessures ? et on va reparler... nous ? nous-mêmes ?... de fer et de feu, de cachot, d'exil, de knout, de potence, de Sibérie, et de peine de mort partout, dans tous les rangs ? Non ? Mais c'est insensé ? On va rétablir l'ancien ordre de choses, et, dans l'ancien ordre, c'est par *cela* que l'on débute, par la menace, le supplice et le châtiment, par la restauration et l'application plus achevée encore de toutes les mesures de cruauté ? Voilà ce qu'il nous va falloir dire et faire comprendre à ce peuple étonné et replongé soudain par nous ses guides, ses gardiens, dans l'abîme d'où nous lui avions juré de le retirer ? Ah ! Ah ! c'est humainement au-dessus de notre acceptation, de nos forces, de notre honneur ! »

* * *

Mais une voix s'élève à ce moment qui dit : « Si. Vous le pouvez. Les vains scrupules, les amours-propres politiques n'ont qu'à s'aplatir

devant ce sentiment supérieur qui se nomme le patriotisme. Lui seul a tous les droits, surtout quand l'ennemi est là. Lui seul n'a pas à craindre de se parjurer, quoi qu'il dise et commande, quand il impose ses devoirs suprêmes. On est sûr de n'avoir jamais tort en le choisissant pour juge. Il est seul assez raisonnable, assez entraînant pour obtenir l'union, d'où la force bondira. Montesquieu, pour le mieux qualifier, l'appelait toujours *la vertu*.

Ne pensez donc plus que votre passé, qui fut parfois douteux, vous retienne et vous lie.

Comprenez que la révolution n'est qu'une crise et n'essayez pas d'en faire une époque.

Reprenez, en levant la tête, le joug puissant des lois fondamentales, non pas celles que vous feriez, mais celles qui sont déjà faites.

Renoncez à vos volontés pour leur préférer l'autorité. C'est elle qui vous remettra sur le chemin de la victoire.

Et si, par un grand malheur, dont Dieu vous préserve ! ce mot de patriotisme et le sentiment qu'il souffle étaient incapables de donner à votre peuple engourdi la secousse du salut, ce serait votre faute, c'est que malgré vous, avant la guerre, vous auriez attaqué et rongé en lui les racines de ce laurier que vous voyez avec angoisse, aujourd'hui, fléchir entre vos doigts.

LES HOHEN...

22 septembre 1917.

Entre toutes les questions qui nous empoignent pour ainsi dire malgré nous, et sans que nous puissions y échapper parce qu'elles se posent fatalement, en vertu de la force et de la logique des faits, celle de « l'élimination des Hohenzollern » dans le règlement final de la guerre est une des plus considérables.

Les perspectives qu'elle entr'ouvre, les espérances qu'elle éveille, l'incertitude même où elle plonge les impatients qui veulent trop vite décréter l'avenir, en font une palpitante matière à réflexions.

L'idée a flotté d'abord, vaguement conçue, bégayée, chuchotée, presque timide en dépit du fond de justice et d'indignation qui la poussait à sortir. Il semblait qu'effrayé aussitôt par tout ce que comportait d'énorme et d'irréalisable un pareil vœu, on ne crût pas sage ni utile de l'exprimer. Cela rentrait dans le

domaine des jugements platoniques, des sanctions abstraites, n'ayant qu'un pauvre effet moral, un résultat de vide, n'aboutissant en somme qu'à la constatation précise d'une impossibilité, à l'impuissance d'un regret.

Alors, à quoi bon ?

Et puis on se reprenait à cette solution, même quand elle n'en paraissait pas une ; on ne parvenait pas à y renoncer, à tel point elle s'offrait *tout de même* si claire, si satisfaisante, s'accordant si bien avec l'esprit et la lettre de nos conditions essentielles de paix, sous le rapport de l'honneur et de la sécurité, des réparations et des garanties. Non, jamais vraiment, on ne trouverait mieux que cette formule, à supposer qu'elle fût applicable. Comment pourrait-elle bien le devenir ? Quelle nation, par la bouche de son gouvernement, se risquerait d'abord à l'avancer ?

* * *

Là encore, ce fut, ainsi qu'en plusieurs autres circonstances, M. Wilson qui, d'un mot, comme avec une étincelle, mit le feu à l'amadou de l'idée, l'alluma, de façon visible. Et en agissant avec cette décision, il n'a pas prétendu ne parler qu'en son nom — il ne le pouvait pas — mais comme président de la plus grande République du monde, prenant soin d'ailleurs, pour plus de sûreté, de faire confirmer cette parole capitale par M. Lan-

sing, le secrétaire d'État, de telle sorte que la pièce verbale, et depuis écrite des milliers de fois, et non démentie, eût reçu son double sceau.

M. Wilson, en effet, remarquez-le, n'a pas parlé au conditionnel, mais au futur, en attendant que ce futur — quand ce sera l'heure — devienne, grâce à la direction de son initiative, un inéluctable présent.

Et il affirme.

Il ne dit pas : « Il *faudrait* se refuser à traiter la paix avec les Hohenzollern », ce qui serait déjà un bien bel accrochage de grelot. Il dit carrément : « *Nous ne traiterons pas avec les Hohenzollern.* » L'élimination de ces gens-là est la première condition de la paix.

Comme le Président, par sa nature et sa fonction, et par toute sa conduite splendide de maîtrise et de sang-froid depuis ces trois ans, nous a largement prouvé qu'il ne prenait aucune détermination, secrète ou publique, sans l'avoir longuement mûrie, il va de soi que, pour lancer à la face du monde une déclaration pareille, c'est que d'abord il est sûr de posséder l'assentiment des États-Unis tout entiers, et qu'ensuite, avant de la voir se réaliser, il a de sérieuses raisons de la soutenir.

Cette parole a donc, pour lui et pour nous, une valeur *officielle*. Elle revêt le caractère d'une promesse solennelle, d'un serment ; elle engage l'Amérique vis-à-vis d'elle-même et de

l'Alliance ; elle est « un acte » d'une portée incalculable.

Depuis, sans avoir adhéré encore à cette résolution, les puissances alliées n'ont pas caché l'intérêt excitant qu'elles y trouvaient. M. Ribot, dans un de ses derniers discours, n'a pas craint d'y faire une allusion significative, et il est aisé de constater, par l'accueil enthousiaste de l'opinion à ce sujet, qu'elle est partout d'accord avec l'énergie politique de Wilson.

Cependant, des sages, moins faciles à s'échauffer, disent : « Très bien. Nous approuvons en principe ; nous souhaitons comme vous cette élimination des Hohen... Mais, n'est-ce pas bien imprudent de se montrer si catégorique à l'avance, d'oser prendre, *urbi et orbi*, un engagement aussi grave, à la face d'ennemis qui ne sont pas encore abattus au point de crier grâce ? Comment M. Wilson suppose-t-il que puisse s'effectuer cette élimination d'un pouvoir dynastique, actuellement maître souverain chez lui ? Par la révolution ? Tout le monde est unanime, en le regrettant, à reconnaître que le peuple allemand, noué par la discipline, abruti de respect ou de crainte, est incapable de secouer son servage. Inutile donc et chimérique d'espérer même susciter chez lui par ce moyen une velléité d'indépendance.

» Alors ?... si le peuple ne veut pas se séparer de son empereur, ni l'empereur céder sa place et s'effacer poliment pour nous faire plai-

sir, comment vous y prendrez-vous pour les obliger l'un ou l'autre? Même en ne doutant pas que la victoire nous permette d'imposer toutes nos volontés, l'écartement des Hohen... et leur volatilisation dans le règlement final ne seraient cependant peut-être pas aussi simples qu'on se plaît à l'imaginer. C'est une situation assez particulière, et dont on n'a pas fait l'expérience préalable. Enfin, il faudrait avoir une telle certitude de réussir, et l'enjeu est de si formidable importance, que nous nous demandons si vraiment, même muni de cette assurance, on ne ferait pas mieux de la garder pour soi au lieu de la lâcher et de l'exposer prématurément à tous les dangers. Songez donc! Si, après la proclamation de cette retentissante volonté, on n'était pas en mesure de lui donner suite! Quelle chute! Quelle humiliation! Quelle risée chez le vaincu, fût-il à genoux!

» Déjà l'effet produit en Allemagne n'est-il pas contraire à celui que l'on aurait pu espérer? La presse teutonne nous dit que tout le peuple s'indigne, sans distinction de partis, que des adresses de loyalisme sont envoyées au kaiser de tous les coins de l'empire, et que, de son côté, Guillaume II se porte garant, tel un mari tranquille et serein, de l'inébranlable fidélité de sa Germania... La détermination du président Wilson opère donc plutôt une œuvre de resserrement, de réunion plus étroite et de cohésion, ou tout au moins elle en amène l'aspect extérieur, ce qui n'est pas à mépriser.

Voilà l'amour-propre déchaîné, piqué. Accuser les hommes de lâcheté, c'est parfois le meilleur moyen de leur rendre à la dernière minute le courage qu'ils n'avaient plus. D'autant que la supposition déshonorante par laquelle les Allemands se prétendent injuriés leur permet d'exercer, en protestant, cette grosse sentimentalité qui est une des formes favorites de leur caractère. Chez le souverain et chez le sujet, le cœur est mis en question : « Moi ! s'écrie le premier, d'une voix mouillée, me séparer de mon cher peuple, de mes bons grands enfants ! Jamais ! A aucun moment ! Surtout au dernier ! » Et le sujet, de même, gémit : « Abandonner notre père ! Pour quoi nous prend-on ? »

*
* *

Eh bien, malgré tout, n'en déplaise à ceux qui se montrent réservés sur l'opportunité et l'issue de la résolution du président Wilson, les indices qu'ils relèvent à l'appui de leur crainte ne laissent pas d'être au contraire excellents et nous y voyons, nous, une raison de ne pas désespérer.

Laissons le premier mouvement tout naturel et prévu de protestation, et qui n'est qu'un réflexe mécanique, inévitable et passager, il en résulte néanmoins ceci de bon pour nous que le peuple allemand, au lieu de ne pas bouger et d'avoir l'air de ne pas attacher aux paroles de Wilson plus d'importance qu'à une fanfa-

ronnade yankee quelconque, a commis la maladresse, la faute de tenir le coup. En acceptant le défi il crée la situation, il l'avance, la mûrit, lui fait faire un pas, il la rend lui aussi *officielle*. Il s'ensuit qu'en se laissant aller à répondre à l'affirmation catégorique : « *Nous ne traiterons pas avec les Hohen...* » il est bien forcé de riposter par l'affirmation catégorique opposée : « *Vous traiterez avec les Hohen...* », ce qui est de son côté non moins hardi et plus téméraire encore.

Car enfin, plongeons-nous dans l'examen de ces réciproques et violentes amours du peuple et de son kaiser.

Côté du peuple d'abord, de quoi se composent-elles ? Quelles en sont les sources profondes, les purs éléments, les garanties à toute épreuve ? Sur quoi repose cette irréductible affection ?... Sur les services rendus ? — Beaux services !... Sur la prospérité acquise ? — Elle est aujourd'hui de longtemps perdue.

Où que regarde le peuple, ne voit-il pas que le kaiser a fait faillite ?

S'il a été un prince voulant à tout prix la paix, la signifiant par tous ses actes passés, n'ayant cessé de la consolider et de la garantir... quelle incapacité ! ou quelle fourberie ! quelle trahison !

Et s'il a été, comme il éclate aujourd'hui avec trop d'évidence, un prince voulant et cherchant la guerre, c'était apparemment pour le triomphe et la suprématie de l'Allemagne, pour

la victoire et tout le profit, le bien-être qui en résulteraient? Or a-t-il atteint au moins cet affreux et splendide but matériel? Mais non. C'est raté. Quoi qu'il fasse, il est battu d'avance, fatalement. Des victoires ne peuvent plus lui donner *la* victoire. C'est là le dramatique de son châtiment, d'être comme un joueur qui ne peut plus se refaire, quoi qu'il gagne à présent, parce qu'il a trop perdu, et que le plus gros gain n'est désormais qu'une goutte dans l'océan.

Voulez-vous me dire dans les deux cas quelle reconnaissance il mérite de son peuple? Il l'a trompé, dans la paix ou dans la guerre.

Quoi? Il n'avait donc engraissé et endormi si bien ses sujets dans l'abondance, que pour les saigner plus cruellement, et faire fondre leur lard à son heure, à son caprice!

Ou bien il ne leur avait promis la souveraineté du monde que pour leur réserver *cela :* une diminution, un ravalement, une régression d'un siècle au moins à la faiblesse, à l'impuissance, — sans préjudice de la malédiction universelle, de l'isolement, de la haine, de la condamnation de tous les peuples civilisés!

Ils étaient des Allemands, et il en a fait des Boches.

Ce qu'est la réalité aujourd'hui, c'est lui qui en est la cause, le volontaire et le responsable.

Qu'a-t-il donc fait pour eux, cependant? Il faut qu'il ait fait quelque chose.

Eh bien, voilà, tout bonnement :

Il les a pris pour public, pour galerie, pour spectateurs, auditeurs et admirateurs éperdus. Il s'est montré à eux sans relâche, il leur a joué des rôles, tous les rôles, et cela leur a suffi, ils s'en sont contentés, en poussant des *hoch!* et en levant la chope. *Qualis artifex!* Les costumes, les parades, les discours, les boniments du trône, la gloriole « des Tilleuls », tout l'opéra impérial et ses pompes leur ont donné pendant trente ans de représentations l'illusion de la grandeur, de la prévoyance, de la paternité, de la sollicitude, de la protection, de l'éternelle paix.

Mais aujourd'hui, ne voient-ils pas le dessous de tout ce battage, de cette mise en scène kolossale ? Peuvent-ils comparer cette carrière et cette œuvre à celles du vieux Guillaume Ier ? Ne comprennent-ils pas qu'après leur avoir donné la comédie, leur kaiser, depuis trois ans, les a pris pour acteurs et leur fait jouer le drame, *son* drame, dont il restera, dans le grand répertoire du Crime, l'auteur à jamais exécré ?

Et le fils, leur kronprinz, leur enfant « gâté » ? Est-ce lui, le vaincu de Verdun, qui justifiera davantage la gratitude du peuple et son attachement à la dynastie ! Qui est-ce qui parle en sa faveur ? Sa simplicité ? sa bonté ? sa grandeur d'âme ? la tendresse de son caractère ? son courage et son génie sur les champs de bataille ? Est-ce à ce hussard de la Mort, si cavalier de la vie de ses soldats, que peuvent se raccrocher l'espérance et l'amour d'une na-

tion ? Toute l'Allemagne sera-t-elle si impatiente que sur ce petit front le skako à la croix d'ossements fasse place à la couronne ?

Qui oserait donc, après tout, affirmer que ces intangibles Hohen... sortiront de cette guerre qu'ils ont voulue, que leur esprit de mal a déchaînée, aussi éblouissants qu'hier aux yeux de leur peuple, aussi respectés, aussi chéris, aussi désirables pour demain, pour longtemps, pour toujours ?... Surtout quand l'histoire et la vie nous apprennent qu'on se lasse même des bons, des purs, des doux, des âmes de justice, et qu'éternellement on vomit Aristide.

Là où la rigueur et la méchanceté naturelle des humains n'épargnent personne et culbutent les plus hauts, pourquoi ces Grandes Personnes de Prusse seraient-elles inviolables à jamais ? Pour « sacrées » qu'elles soient — jusqu'à nouvel ordre — elles ne l'ont été que temporairement. Le Destin peut détruire, et tout d'un coup, ce qu'il a construit.

Que dans un temps — déjà marqué — le Haut et Puissant Seigneur de la guerre en soit réduit, lui aussi, à lever les bras et à faire « kamarade », et que les temps soient *nubila*, pourquoi ne connaîtrait-il pas, tout comme un autre, le *Solus eris* ? On a vu de plus grands retournements.

Napoléon avait écrasé son pays de gloire, et l'on a soupiré d'aise et battu des mains quand il est tombé. Et c'était le vainqueur d'Iéna.

... Et il est mort où vous savez.

Auprès de celui de Sainte-Hélène, le roc d'Héligoland, gardé par les Anglais, serait encore un paradis.

On ne sait pas. Nul ne peut savoir... Avant la fin des Hohen... attendons la fin de la guerre. Nous en verrons tant d'ici là ! Nous en voyons tant chaque jour !...

LES FAUSSES VACANCES

19 septembre 1917.

Voici, dit-on, la fin des vacances.

— Quelles vacances ? Il y en a donc eu ? C'est la première nouvelle.

Je vois bien qu'un grand nombre de gens, comme à l'ordinaire, ont quitté Paris cet été pour y rentrer à l'automne, que les stations balnéaires, les villes d'eaux, la plaine, la montagne, ont reçu la même quantité de touristes et de voyageurs, mais cela ne signifie rien et n'a aucune espèce de rapport avec les vacances.

Depuis trois ans, et moins encore cette année-ci que les précédentes, il n'y a plus de vacances.

La guerre les a tuées, supprimées.

Le mot reste, mais la chose a pour ainsi dire disparu. Et, si le mot demeure, c'est que les mots ont, souvent, la vie plus dure que ce qu'ils expriment. Quand l'idée, qui l'animait,

le quitte, le mot ne s'en va pas tout de suite avec ; il continue, un moment, à jouer, comme par le passé, son rôle d'étiquette et d'enveloppe, même à vide. Pareil au corps que l'esprit abandonne, le mot, privé de l'idée qui était son âme, met un temps encore assez long à se décharner, à se décomposer.

Ainsi les vacances ont l'air de subsister en ayant cessé d'être, et le mal que se donnent tous ceux qui y ont quelque intérêt pour entretenir l'illusion nécessaire des vacances prouve assez que celles-ci n'existent plus.

Ne trouvez-vous pas franchement que le mot lui-même a d'ailleurs quelque chose aujourd'hui qui détonne, et qu'il n'est pas « guerre » ?

Des vacances ! Mais pourquoi ? A quel propos ? Il s'agit bien de cela ! En a-t-on le loisir ? Oserait-on même en avoir le désir ?

* * *

Regardons autour de nous. Qui donc a pris des vacances ?

Est-ce le soldat ?

Vous ne comptez pas comme telles, j'imagine, les petits « sept jours » que, faute de mieux, on lui accorde pour souffler ? Une gorgée d'air, et rien de plus. C'est comme si vous prétendiez quand vous arrêtez, pendant quelques secondes, au milieu de la côte, le cheval qui halette, que vous lui donnez des vacances, que vous le mettez au vert !

Non. Le soldat ne prend pas de vacances et n'en a jamais pris.

Et non seulement il ne se repose pas « durant la belle saison », mais comme la mauvaise, l'hiver, tout en lui infligeant d'autres fatigues, d'autres souffrances, ne lui permet pas d'effectuer à ce moment son plein effort, c'est à cette époque de l'année, quand viennent les mois agréables, qu'il doit le fournir dans la pression, dans l'attaque ou la défensive. Le gros de son travail, il l'accomplit « pendant les vacances ». Là-dessus aucun doute.

Est-ce le marin ?

Moins encore.

La *descente* lui est interdite depuis des mois, des mois, des mois... « Il est à la mer » tout le temps, lui, le veinard. Voilà ses vacances, longues, longues, éternelles.

Et le combattant des armées d'Orient ? Qu'est-ce qu'il a *pris* pour ses vacances ? Ne le demandons pas.

Replions-nous à l'arrière.

Est-ce dans les intendances, dans les états-majors, les administrations, les ministères, les hôpitaux, les ambulances, les croix-rouges, dans les bureaux et les magasins de l'immense organisation civile et militaire que chacun, du petit au grand, comme si de rien n'était, en chapeau de paille, en veston d'alpaga, s'est envolé, dès les premières chaleurs, vers les champs ou la forêt ?

Pas davantage.

Est-ce l'ouvrier, l'homme du fer et de l'acier, le producteur fiévreux des munitions qui a pris des vacances, parce qu'il faisait bon respirer l'air frais loin de la bouillante usine ?

Est-ce le paysan que son âge dispensait d'être aux armées ? Est-ce le vaillant petit monde de la terre, les femmes, les vieillards, les gars et les fillettes qui ont fauché, sarclé, bottelé, battu, engrangé, et qui déjà commencent les labours !

Est-ce l'employé ? le fonctionnaire ? le chef ? le dirigeant ?

Non plus. Quiconque a la charge d'un humble travail ou d'une puissante entreprise, quiconque obéit ou commande, remplit une fonction, participe à une somme de labeur, celui-là, quel qu'il soit, se trouve depuis trois ans de plus en plus absorbé par l'implacable et grandissante nécessité. Le four n'arrête pas de chauffer. Peut-on s'en aller ? Eh bien ? Et la guerre ? Est-ce que les canons prennent des vacances ? Et l'obus ? la torpille ? le gaz ? Suspendent-ils la formidable recrudescence de leurs ravages ? Impossible donc de lâcher. Et puis les hommes manquent. Partout le personnel est insuffisant. Il faudrait tant de monde ! On serait trop qu'on ne serait pas encore assez. On reste donc. Les vacances ? Plus tard. Après. — Mais non ! Après ça sera la même chose. Ce sera plus dur, tout sera à refaire à la fois... On ne pourra pas encore prendre de vacances ! — Eh bien, tant pis !

arrive qui plante ! on s'en privera. On aura des vacances quand on sera mort.

* * *

Il y a pourtant, direz-vous, des gens à leur aise qui en prennent de leur vivant, des gens, *libres*, de toutes les façons, qui n'ont rien changé à leurs habitudes de villégiature désordonnée, et qui ont joui, en 1917, comme en temps ordinaire, d'un repos chargé de distractions scandaleuses, qu'ils n'avaient vraiment rien fait pour gagner ?

Un assez grand nombre en effet, et qui ne se sont pas donné la peine de dissimuler leur égoïsme indécent. Mais cette humanité-là n'est pas les hommes. Comme d'autres sont les surhommes, ces êtres dégénérés sont les sous-hommes, des poussières indifférentes, des insectes, des mouches du plaisir, valsant et bourdonnant toujours, partout, quoi qu'il arrive, sur les fleurs, sur le fumier, sur les cadavres. Pourvu qu'elles tournent et fassent leur bruissement, leur petite musique et leur ronde, cela leur suffit. On ne peut même pas dire que ces bestioles aient pris des vacances tout l'été : elles les prennent toute l'année. Leur vie d'éphémères n'est qu'une vacance perpétuelle. Laissons donc voltiger à part, sur les étangs où ils se plaisent, ces moustiques du vice ou simplement de l'inconscience. Ils ne comptent pas.

Et si nous observons avec attention la plu-

part des privilégiés ayant pu s'offrir cette faveur des vacances, nous nous apercevrons, en somme, qu'ils n'en ont pas pris non plus, qu'ils ont fait semblant. Ils se sont bien *déplacés*, mais ils ont apporté volontairemcnt avec eux leurs soucis, leurs espoirs et leur activité courante.

Ils n'ont interrompu en rien le labeur de l'exercice journalier. Ils ont continué, là où ils étaient pour l'instant, leur tâche accoutumée. Ils y étaient bien forcés d'ailleurs. Comment auraient-ils pu ne pas le faire ? Il faudrait posséder d'abord le repos intérieur, afin de goûter l'autre. Or le cœur et l'esprit peuvent-ils, en ces temps, s'affranchir ? Est-on capable de ne pas penser, craindre, palpiter, vouloir ? Quel cerveau maintenant ne travaille, et dix fois, cent fois plus, de jour et de nuit ?

Prendre des vacances, c'est jouir de tout ce que donne la vie. De quoi peut-on jouir en liberté de conscience et sans remords durant ces heures si douloureuses ? Qui aurait la cruauté de ne songer qu'à se détendre, à se prélasser, à savourer les délices de l'existence ? Qui se sent le droit de dire : « Oublions ce qui se passe ! A demain le front, le communiqué, les pauvres diables qui se battent, la guerre assommante ! Aujourd'hui c'est vacances ! On s'allonge, on flâne, on rêve, on rit, on est bien ! Ne me racontez pas que là-bas... tout près, le sang coule, coule..., moi je déjeune ici sur l'herbe, au gazouillement du ruisseau. »

Quelle jeune femme aurait le courage et la force de danser si elle songe aux autres orchestres de la canonnade et aux infirmières de première ligne qui, elles aussi ayant l'âge du bal, tombent déchiquetées par l'explosion dans la salle d'ambulance en feu ?

Non. Les vacances ne sont plus. On s'en abstient. Très peu d'insensibles, croyez-le, s'en rendent coupables. Les parents des vivants sont inquiets, frémissent du matin au soir. Et que dire des parents des morts ? Sans doute ils ne sont plus tourmentés, ceux-là, ils ont trouvé le grand calme, la certitude pour ici-bas. Mais ni les uns ni les autres, à proprement parler, ne sont en vacances.

Les enfants eux-mêmes, quoique exempts des angoisses raffinées qui étreignent les grandes personnes, sont touchés aussi de ce côté-là. La guerre, en dehors du temps des classes, donne à leurs pensées, à leurs travaux, comme à leurs jeux de l'été, un caractère particulier de vigueur et de réflexion. Comme ils projettent un peu de leur joie expansive et naturelle sur leurs parents, ils reçoivent en retour, de ceux-ci, un peu de mélancolie et de gravité. Les visages des enfants et des vieillards se cherchent et s'opposent, ils sont de limpides miroirs, profonds et conducteurs, se faisant toujours face. Chacun est le reflet de l'autre et lui prend son secret.

Et cependant, nous l'avons noté, le simulacre des vacances demeure.

Pour découvrir ces modifications et ces disparitions signalées, il faut observer avec persistance, car au premier aspect, elles ne frappent pas.

Rien ne semble changé. Les villas sont les mêmes, toujours habitées, louées, toujours pimpantes, satisfaites. Les casinos sont large ouverts. Les violons n'ont pas l'air de pleurer. On joue au golf, au tennis. On prend des bains. L'eau est bonne. Les autos passent. Les yeux brillent. Les dents blanches mordent les fruits. Que de jeunesse reste encore ! Que de bruit ! de mouvement ! de ravissante joie ! Il y a bien sans doute, plus de gens en noir, mais cela a cessé d'être une nouveauté et on n'y fait plus attention.

Et bientôt on comprend que ce simulacre des vacances est l'admirable effet d'une volonté, d'une résistance, d'un intrépide besoin de lutter, de tenir. On garde les usages, l'habitude — extérieure au moins — du plaisir et du bonheur d'autrefois, pour affirmer que malgré la souffrance, toutes les épreuves, la mort, on continue à observer le rite de la vie. Décimée, la famille qui se resserre paraît à distance, en allant à l'église, être toujours complète. Est-ce que les vacances ne font pas partie du programme

général ? Il faut donc le suivre, en entier, et ne rien sauter, quoi qu'il en coûte.

Et vous voyez alors les gens tristes qui sourient, les agités qui s'appliquent à devenir tranquilles, les mères en deuil qui parlent paisiblement, sans une larme, de leur enfant perdu, les femmes tourmentées en dedans qui plaisantent, qui font des courses, la jeune veuve qui tire l'aiguille auprès d'un petit enfant pâlot qui dessine papa sur le sable. Tout cela, merveilleux, c'est protestation, contre-attaque, énergie, redressement. On s'aide, en disant au Ciel : « A toi ! »

Les plus atteints n'ont pas reculé. Ils sont revenus dans le château, dans le chalet, la jolie maison de campagne où l'année dernière encore on était presque heureux... ; ils ont hardiment rouvert les volets gémissants de la chambre où quelqu'un jamais plus ne rentrera coucher ; ils ont accepté de revoir, tout seuls, en cessant de les regarder, les paysages devant lesquels on se tenait la main pour mieux en bénir la beauté. Et puis on boit, on mange, on dort, on reprend avec une angélique vaillance, courbé sur le métier, la trame dure des jours. L'allégresse que l'on y met est rugueuse au cœur comme un cilice.

Mais personne n'en sait rien.

Et quand, au retour, un distrait demande à un de ces modestes martyrs : « Avez-vous pris des vacances ? » il répond aimable, en mentant : « Mais oui. Tout de même. »

L'IMPÉRISSABLE JEUNESSE

6 octobre 1917.

La gloire, et quelle gloire ! celle qui relève du courage militaire, de l'audace et de la volonté poussées à leurs dernières limites, des dangers affrontés chaque jour, des services rendus à la patrie, et des nombreux honneurs, aussi exceptionnels que mérités, un nom fameux dans la France entière et dans le monde, enfin le nimbe de la jeunesse, le bien suprême et magnifique du printemps humain avec toutes ses décorations de grâce et d'éclat, ses « médailles » de fraîcheur, ses « palmes » d'enchantement ; et tout cela, si bien gagné, si fragile, et qui semblait pourtant si solide, si protégé par le destin... supprimé, anéanti, en un jour, une heure, un moment.

Telle est la fulgurante histoire de Guynemer, enlevé, comme par une lame, en un paquet de vent.

Rarement disparition aura été aussi brusque,

aussi complète, aussi radicale. Est-il mort ? On n'en sait rien. Toujours vivant ? On n'ose l'espérer. Dans les mains de l'ennemi ? On ne le croit pas.

Le drame s'est accompli avec la rapidité de la foudre.

Notre aigle luttait contre plusieurs et avec avantage. Le camarade qui se battait à ses côtés a eu à peine le temps de faire face à un albatros et de travailler pour son compte. Quand il s'est retourné, Guynemer n'était plus là. Fallait-il qu'il allât vite ! Fallait-il qu'il allât haut ! Fallait-il qu'il fût déjà loin ! L'immensité de la nue devenait effrayante depuis qu'il l'avait vidée.

Malgré tous les yeux qui d'en bas, de partout, le suivaient, le guettaient, il a trouvé le moyen d'échapper à ces attentions aiguës et il s'est évanoui, il a fondu, sans que la moindre trace, à cette minute, indiquât au moins sa direction, car l'oiseau ne laisse même pas dans l'air, comme le poisson dans l'eau, la piste d'un sillage.

On ne l'a ni vu ni entendu s'écraser. On ne retrouve pas son appareil, ni son corps. Comment a-t-il fait ? Par où a-t-il passé ? Sur quelle aile a-t-il su glisser si bien dans l'immortalité ? A quel point du zénith s'est-il avisé d'*acieller* ? On ne sait pas. On ne sait rien. C'est une mort ascendante, un véritable envolement.

Peut-être que plus tard on dira : « *L'as des as*

est un jour monté si haut dans la bataille qu'il n'est jamais redescendu. »

C'était sans doute la prescience de sa fin légendaire et prochaine qui donnait à ce jeune homme cet air grave et réfléchi, cette douceur sévère. Son regard avait la fixité que causent les détachements. Il savait à quelle altitude il exhalerait son dernier soupir. Il mesurait d'avance la profondeur des voûtes qui l'engloutiraient.

Quand on est Guynemer, partir ainsi, dans son élément, en pleine course, en pleine ruée d'épervier, sans rien laisser de soi qu'un grand doute qui plane lui aussi, c'est une chose non seulement très belle, mais saisissante, étrange, harmonieuse, et qui touche au prodige.

Malgré le soulagement qu'auraient les siens à connaître demain la place exacte où s'est arrêté celui qui n'a pas voulu le leur dire, on souhaiterait presque, pour la perfection de sa mémoire, que le héros ne fût jamais retrouvé, qu'on n'en sût jamais davantage. On aimerait même s'imaginer qu'il n'est jamais tombé, qu'il ne pouvait ni se briser, ni s'embourber, et qu'il est toujours là-haut... quelque part... dans les insondables lointains, où seule pénètre et va tourner l'hélice de la pensée. Pourquoi pas, après tout ? On dit : péri en mer ! disparu dans les flots... Pourquoi ne disparaîtrait-on pas dans les airs, avalé par leurs courants, comme on est noyé dans les ondes ? Pourquoi la nue n'aurait-elle pas ses abîmes, encore inapprofondis, où l'on

est pris, emporté, bercé, où l'on roule au gré de ses lames, de ses vagues, parmi la houle et l'écume des nuages, sous le soleil et les étoiles ? L'air, comme la mer, ne rejette peut-être pas toujours les débris de ses naufrages.

* * *

L'idée qui nous domine et nous possède en face de ces Benjamins du sacrifice est celle de leur jeunesse marquée du signe expiatoire.

L'inappréciable renoncement qu'ils ont su faire, à un âge où toutes les chances de l'avenir leur étaient dues, nous bouleverse et nous confond. Tant de sagesse, de raison, de sérieux sous cette apparente insouciance et cet élégant mépris du danger, des pensées funèbres !

Nous découvrons, seulement alors, la virilité de leur grâce, la force et la résolution de leur humeur légère. Simples et souriants, malicieux, posés, ils ne tremblaient, çà et là, que par peur d'avoir peur. Tous leurs efforts pour que l'on oubliât cette séduisante jeunesse, dont ils s'excusaient comme d'une faute, ne servaient qu'à nous la rappeler, à nous en doubler le prix. Ils n'étaient pas inconscients, mais ils faisaient semblant de l'être pour nous tromper et nous rassurer.

Héroïquement, c'est exprès qu'ils gardent tous ainsi, jusque sous le fer et le feu, les habitudes et les façons de leur jeune âge, de l'enfance dont ils sont à peine sortis pour aller se

battre. Ils plaisantent et jouent devant la mort, comme hier à la récréation.

Vaillants autant que frêles, prêts à toutes les attaques en ayant l'aspect d'être sans défense, ils ont des cœurs de lion sous des douceurs d'agneau. Ils sont le bouquet le plus frais, le plus embaumé, le plus pur, le plus délicat, posé sur l'autel de la patrie.

S'ils pouvaient nous parler librement ils nous diraient : « Sans doute nous n'avons » jamais cessé de croire à la vie, mais à toute » minute nous acceptions, non seulement de la » perdre, mais *de la donner*, s'il le fallait, si » c'était notre sort, notre destination.

» Nous savions que nous étions la plus rare » offrande et nous avons voulu être le plus bel » hommage.

» Voilà pourquoi nous avons trouvé la force » de nous arracher de la poitrine de nos pères, » des bras de nos mamans, des plaisirs, des » ambitions, des rêves qui nous enlaçaient, pour » partir, tout seuls, n'ayant plus rien qui nous » embarrassât.

» Avant de nous établir et de nous marier, » nous avons voulu d'abord épouser la guerre.

» Notre courage a cette puissante vertu d'être » virginal, et si nous périssons nous aurons à » l'église, avec ceux du drapeau, les honneurs » du drap blanc. »

Admirables âmes de devoir et de gentillesse, joyeuses voix, figures claires, dont les rires divins étaient pour tous la musique du bonheur,

quels souvenirs vous laissez à ceux qui vous ont connues, appréciées, aimées !

De penser qu'on ne verra plus ces êtres si bons, si charmants, si intrépides, si gais, qui étaient les véritables portraits de la jeunesse française, on éprouve en soi-même un irréparable déchirement, et c'est avec un égal respect qu'on salue ces chers enfants morts et les pauvres parents ayant reçu d'eux la tendre prière de vivre.

LE PINARD

13 octobre 1917.

Dans le coin de France où chaque automne me retrouve depuis dix ans, je voyais, la semaine passée, les vieillards, les femmes et les enfants courbés pour les vendanges; et comme aujourd'hui tout se tourne vers la guerre et s'y rapporte inévitablement, le vin, quittant le style noble, s'est aussitôt imposé à mon esprit, dans la vulgarité du nom dont en ce temps il se glorifie, et que lui a donné le soldat.

Pour le peuple du front, et aussi pour celui de l'arrière, il n'y a qu'un vin, celui du poilu : le pinard.

Accepté ou subi, le mot existe, il a pris sa place, il a forcé la bouche à le prononcer et l'oreille à l'entendre et voilà des mois déjà qu'il clappe et résonne, et qu'il est entré, sinon dans le langage choisi et le dictionnaire, du moins dans la langue populaire et nationale, celle que l'on n'empêche pas de dire ce qu'elle veut.

* * *

Le pinard, quoi que l'on en pense, appartient désormais à l'histoire, au même degré que le poilu, succédant au grognard.

Il est avec « la perme », et peut-être avant elle, le plus ardent désir, le plus violent besoin, la première nécessité de l'homme qui se bat.

Sans lui, vous n'avez personne. Avec lui, vous avez toujours quelqu'un.

Le pinard est rouge. Le vin blanc n'en est pas, bon tout au plus pour le caf' conce, au repos.

Ce rude nectar fait beaucoup de bien et un peu de mal. Il ranime et engourdit, il donne du cœur au ventre, à moins que ce ne soit du ventre au cœur. S'il réveille, il endort aussi, selon la circonstance. Il procure cet autre bien : le sommeil. Il est la cause de ces deux actes consécutifs si importants : lamper et ronfler, faisant fermer les yeux après qu'il a fait ouvrir la bouche. Le plus souvent il enflamme, enlève, et, s'il dégrade parfois, ce n'est pas pour longtemps. Il amuse, il occupe l'estomac, le trompe, le meuble, et, faute de mieux, le nourrit. Il entretient la chère soif sans l'étancher. L'ivresse qu'il procure est naturelle et saine. Avant qu'il arrive jusqu'au bidon d'abord et puis au « quart », tous les récipients, d'ordonnance ou non, y compris le broc de toilette, lui sont favorables, et il ne connaît

l'eau que pour la faire venir à la bouche quand on parle de lui, car le poilu est acratopote.

Le vin que savoure ce brave n'a rien à voir avec les bordeaux de famille ou les bourgogne généreux. Sauf exception, c'est un gros vin roide, bourru et malfaisant, ou bien un méchant petit guinguet, mais piquette ou purée, le troupier s'en contente, il le prend tel quel et le paie trois fois ce qu'il vaut à l'ignoble mercanti qui l'empoisonne et le vole. Malgré tout on dirait du vin ! cela y ressemble... Oui, c'est du vin quand même ! Crédule en restant renseigné, rageur et gouailleur, faisant la grimace en disant : fameux ! le bon gars l'absout, lui pardonne et l'accueille ainsi qu'un frère méconnu ; il lui veut du mérite et des qualités ; il les cherche et les trouve.

Tous ces sentiments divers, toutes ces sensations et ces effets virils, fièvres de la soif, du combat, de la vengeance, ardeurs de la force physique, fraîcheur de la langue en feu, incendie du cœur, oubli de la misère et nargue du danger, affrontement de la mort... aucun mot, plus on y songe, ne pouvait, mieux que le pinard, les peindre, les exprimer, les enfermer, les cacheter, leur donner le poids, la densité, la couleur et l'odeur. Qui chantera cet élixir ? Quel poète voudra s'y consacrer ? Le pinard réclame son Panard.

Il surpasse encore le café ; c'est le grand jus, numéro un, le régime des régiments.

Pour chasser le cafard, détacher du cerveau

le tartre de l'ennui, toutes les vermines de la pensée, il n'y a que lui. Nulle part, plus qu'aux tranchées, il n'apparaît obligatoire et de rigueur ; il coule à son aise dans « les boyaux ».

. . .

Ah ! si vous pouviez voir le tonneau quand il arrive là-bas, à destination, et qu'il suinte, comme pour une fête publique, et que les hommes exténués, dont tout le corps n'est plus qu'une gorge, un goulot, attendent à trois pas, avec l'envie de sauter dessus pour l'éventrer... pendant qu'une sentinelle monte la garde devant, avec l'air de lui rendre les honneurs, et que l'officier, gentil, dit : « Patience, les enfants, tout le monde en aura. » Alors seulement vous comprendriez ce que c'est que le vin, la souveraineté de sa puissance et de l'amour qu'il inspire. Quand il nettoie les gosiers plâtrés par la poussière, il inonde l'homme en entier, et le remet à flot. Il laisse aux mentons son ruissellement, aux moustaches sa noire écume ; et la moindre goutte, en tombant sur la main du soldat, pose un rubis à sa bague de guerre.

Le pinard guérit le malade, rajeunit le blessé, retape le convalescent ; il ravigote, il électrise, et « fait des bras » au grenadier. Chaque poilu, dès qu'il tète un litre, opère sur lui la transfusion, et seulement après il se

sent en état d'aller trinquer sans peur sous la tonnelle en barbelé.

Partout le vin tient aux armées une place en vue, jusque sur l'autel de fortune où l'aumônier, souvent, n'a pour calice qu'une timbale.

* * *

Béni soit, malgré ses méfaits d'un moment, ce gros vin qui rapporte dans ses fumées la table de famille, les franches lippées, les choquées des verres d'autrefois, le cabaret du village, même le mastroquet de Paris, les souvenirs des beaux dimanches et même ceux des lundis, car ces vins-là, bus avant l'attaque et pour elle, sont vins de guerre et vins d'honneur.

Le litre, la bouteille ont, à l'avant, un autre aspect; ils ne sont plus les mêmes qu'ici sur la table ou le zinc des comptoirs; ils prennent figure de matériel militaire, de munitions. Des canons! Des canons!

Quand on visite les lignes, que l'on parcourt les kilomètres de chemins creux, les labyrinthes, les postes, les souterrains, les tunnels, les abris, tout au long des champs de bataille, aussi bien ceux de la veille que ceux d'un an, de deux, de trois ans; une des choses les plus inattendues qui vous frappe et vous reste à jamais, c'est l'incommensurable quantité de bouteilles vidées, jetées, brisées, abandonnées,

qui jonchent le sol sur des étendues immenses, sans fin... Ce bruit de verre cassé et pilé que l'on foule, ce crissement monotone et douloureux, ce remue-ménage de bouteilles cognées, ces dégringolades de casiers dans une cave, ces craquements de débris sous la semelle, demeurent dans le tympan avec une obsession très caractéristique.

Mais la bouteille, éclatée, ressemble, aussitôt à terre, à la douille de l'obus. Elle s'ennoblit parmi les ruines. Et, si elle est intacte, elle devient émouvante et rend au soldat un dernier service, une fois qu'exsangue et rebouchée, elle est plantée à l'envers sur sa tombe.

Dans le temps il y eut peut-être sur elle une étiquette qui disait : *Médoc, 1912*. Aujourd'hui il y a dedans un papier qui dit : *Martin, 1915*. Un nom de cru, un nom d'homme, deux dates différentes. Qui eût jamais pensé, quand on la fit, quand on la souffla, quand on la remplit, quand on la vida, que cette bouteille finirait là, enfoncée debout sur le tertre d'un mort, comme une fiole d'eau bénite au pignon du toit natal ?

*
* *

Cela nous rappelle alors les autres vendanges, les treilles de la race et de la famille dévastées, les grappes humaines coupées, tous les beaux raisins de la jeunesse pressés comme des éponges par les mains osseuses de la terrible

Vigneronne et qui ont rempli les « entonnoirs » dont elle fait ses baquets et ses cuves.

Eux aussi, ces bons fils, après s'être, en buvant, enivrés de victoire, ils ont voulu, maintenant qu'ils étaient rafraîchis, désaltérer à son tour le sol qui demandait à boire.

Et ils l'ont abreuvé de leur pourpre féconde.

Le sang du poilu français aura été le pinard de la terre.

LES DEUX ORS

20 octobre 1917.

Tandis que les affaires de trahison dont la justice est saisie suivent leur irrévocable cours, il n'est pas inopportun, malgré tout le dégoût qu'elles inspirent, de s'y arrêter un moment.

Station pénible mais nécessaire.

Sans avoir l'importance que certains voudraient leur attribuer pour diverses raisons dont quelques-unes ne sont pas fameuses, ces tristes leçons valent cependant qu'on ne les passe pas sous silence. Il ne faut pas qu'on ait l'air, en les taisant, d'en avoir peur, comme d'une catastrophe nationale dont on n'ose pas parler.

Grâce à Dieu ces histoires ne sont pas l'histoire. Ne faisons pas aux cadavres impurs l'honneur de les couvrir d'un manteau, fût-il celui de la répulsion, de l'indifférence ou de l'oubli, car un manteau dérobe et protège. Or ces coupables, morts ou vivants, ne méritent plus

d'être cachés. Avant de les enfouir, ne craignons pas de les mettre à nu, de les exposer un après-midi à la Morgue de l'indignation publique et du mépris universel. Leurs plaies sont hideuses, mais regardons-les, pour bien nous fixer dans les yeux et la pensée le souvenir de cette abjection.

Appliquons-leur le fer rouge de la pleine lumière. Après seulement, une fois marqués, nous pourrons les rejeter dans le trou des ténèbres.

*
* *

Parmi les nombreuses réflexions que suscite dans ses détails la connaissance de l'ignoble et savant trafic, la première est que l'acheteur, en cette aventure, apparaît aussi peu intéressant et presque aussi atteint que le vendu.

On n'en est plus à compter aujourd'hui les fautes de psychologie de l'Allemand. La faillite successive de ses systèmes sur tous les terrains se révèle une fois de plus dans ce domaine de la corruption qui n'est pourtant pas nouveau pour lui.

Mais, bien qu'on lui accorde en cette matière une maîtrise que nul n'est enthousiaste de lui ravir, il arrive cependant que sa méthode n'est pas aussi décisive qu'il s'en flatte. C'est que le sens de la mentalité des autres lui fait complètement défaut. Il ne raisonne que d'après lui. Se croyant l'homme-type, il juge selon cet unique

et déplorable modèle toute l'humanité. Il se persuade donc que les moyens capables de consommer l'achat d'un bon Boche ne peuvent, à plus forte raison, manquer d'obtenir celui d'un mauvais Français.

Sans doute, en pensant que l'argent exerce une puissance redoutable sur tous les êtres et qu'il a cours sur tous les marchés de la conscience humaine il n'a pas tort et il ne fait montre d'ailleurs que d'une profondeur relative dans la constatation de cette banale vérité.

Oui, jusqu'à présent l'argent est encore le meilleur mode de perversion et de démoralisation courante ; mais encore y a-t-il la façon, le tour d'esprit, de main et de poche, le choix et la qualité de la personne à abattre, la juste proportion de la dépense et de l'achat, de la perte et du gain, l'estimation nette du bénéfice, le poids des risques à courir, les garanties du secret, la vue lointaine des résultats, etc..., toutes les raisons, en un mot, qui doivent décider si l'opération mérite les efforts qu'elle réclame, les difficultés qu'elle rencontre, les sacrifices qu'elle impose. Si tous ces points de la question reçoivent après coup une réponse favorable de la réalité, c'est bien, on a le génie ; mais, si on ne doit pas en avoir pour son argent, il est piteux de se voir magnifiquement volé, et par des voleurs de confiance et de choix que l'on a été soi-même inventer, chercher, racoler.

Cette expérience de nos ennemis n'a pas été plus heureuse que beaucoup d'autres tentées en

vain dans des ordres d'idées différents. On ne peut certes pas nier le mal qu'ils nous ont fait, mais il est tellement au-dessous de celui qu'ils s'étaient promis qu'ils n'en ont pas moins échoué. Ces subtils financiers de la désorganisation font fréquemment de faux calculs. Si fort que soit l'argent, ils accordent trop à sa tyrannie ; ils croient à l'or comme au fer ; ils ont le culte et le fétichisme épais du métal : ils traitent tout à la Krupp.

Il y a aussi quelque chose de risible à voir comment ils entendent pratiquer la science et l'art de la corruption, la manière doctorale dont ils évaluent, pour chaque peuple, le taux des consciences, la certitude bouffonne avec laquelle ils décrètent le tarif de l'opinion d'un pays, selon le degré de décadence qu'ils lui supposent. Et ils n'hésitent pas, ils tranchent, ils savent !... à un mark près, ce qu'il faut pour la grande Russie, la petite Italie, la difficile France, le nombre de millions que représente l'honneur des « honorables » dont ils escomptent les services payés !

A vrai dire, pourtant, nous n'avons pas à nous émouvoir outre mesure, si regrettables qu'elles soient, des vilenies qui récemment viennent de nous être étalées, non plus qu'à gémir sur la dégringolade des farouches vertus séduites par l'or du Rhin. La révélation des coupables avérés n'a pas, que je sache, amené chez personne un tant soit peu renseigné de douloureuses surprises, ni des écroulements d'estime.

et la perte des illusions qu'elle pouvait avoir sur tel ou tel des traîtres n'a pas forcé la France à se voiler la face.

Le corrupteur en effet ne corrompt presque toujours que les corrompus. C'est comme les femmes qui tombent ; les trois quarts, avant d'être à terre, étaient déjà couchées.

Le Français, d'ailleurs, offre un mauvais terrain de vénalité, parce qu'il est généreux, donnant, idéaliste. Par les bons procédés, la gentillesse et les tendres moyens on obtient de lui mieux et plus vite que par tous les pourboires. Sentimental, c'est par le sentiment qu'on le prend ; par des promesses, des pleurs de crocodile et de faux serments qu'on le dupe et l'achète. Les recruteurs savaient bien à qui ils s'adressaient. Aucun juste n'a jamais été sollicité par eux parce qu'il ne pouvait même pas être tenté.

Ceux que l'on a eus rien qu'en se baissant, et « à la main », étaient déjà depuis belle heure dans le domaine public du marchandage international. Ils composaient, à point nommé, le bouillon de kulture propre à recevoir et à faire germer tous les ferments contagieux.

*
* *

Il n'est pas vrai, comme on le dit, que l'argent n'ait pas d'odeur.

Sans prétendre que même bien acquis il sente bon, ne craignons pas de déclarer que mal acquis

il sent mauvais. Il se dénonce. Il pue et il tue ; il porte toujours malheur. Ceux qui l'ont touché font, dès ce monde avant l'autre, du grincement de dents préventif et de la prison terrestre. Le traître est généralement puni. La justice immanente, et souvent imminente, le guette et le découvre. Alors, tout marche à la fois ; tous les grands-livres s'ouvrent d'eux-mêmes comme des tombeaux dont le couvercle se soulève : ceux des banques, ceux de la loi, des archives ; les coffres-forts livrent leur chiffre et leurs dépôts ; les carnets de chèques leurs talons, les secrets professionnels sont suspendus, les correspondances divulguées, les encres sympathiques apparaissent, les dépositions pleuvent, la T. S. F. divulgue ses chuchotements, les confidences de ses ondes ; tout l'insaisissable et l'invisible revient, rebrousse chemin, pour accuser, prouver, confondre, écraser, et les témoignages, les faits, les écrits, les paroles, se forgeant, s'accrochant, se soudant comme les anneaux de la future chaîne qui doit charger le misérable, s'entassent sur le bureau du Conseil de guerre. Le traître a beau avoir été habile et superfin, il est pris dans le filet de ses précautions, dans les mailles de ses mensonges. C'était vraiment bien la peine ! Tant d'intermédiaires, de paravents, de gens de sac, de corde et de paille, tant de travaux souterrains, de cachettes, de garanties, tant de secrets d'État, tant de nuit ouatée, de bons rideaux de ténèbres, pour aboutir à cette explo-

sion de lumière, à ce feu d'artifice d'évidence ! En dehors de toute considération morale, c'est à dégoûter de trahir : quoi qu'on ait reçu l'on n'est pas payé.

. . .

Un point capital ressort de l'infâme *imbroglio*, c'est l'immense désir de paix que démontre, que trahit en cette affaire chaque mot, chaque geste de l'Allemagne. Elle veut la paix, elle en est malade, elle en déraisonne, elle en perd l'intelligence et le jugement. Et nous comprenons bien à sa fièvre, à ses halètements, à l'agitation que traduisent ses basses manœuvres, que cette envie déréglée n'a pas pour cause un regret, un remords, un repentir, une illumination de conscience soudaine quoique tardive, mais que c'est encore et toujours une ruse, un piège, une machination, et que seule la lassitude du présent, doublée des craintes de l'avenir, la fouette et la bouscule. Elle n'est pressée de paix immédiate que pour pouvoir mieux recommencer, patiemment ensuite, à préparer la guerre. Quand elle dit : la paix ! la paix ! elle pense : la guerre ! la guerre !... Voilà ce qu'il faut toujours se dire, ne jamais oublier.

Puis, détournant nos yeux de l'or maudit qu'ont pu accepter des malheureux sans âme, pensons à tout l'or, émouvant et sacré, qui fut donné en plein jour pour sauver la patrie pen-

dant que l'autre était reçu dans l'ombre pour la trahir. Nous verrons où est le tas, et ce que pèse, en face du sublime monceau, la pincée des trente deniers.

LEUR VRAIE PLACE

I

27 octobre 1917.

Voici, en comptant celle de 1917, quatre fêtes des Morts célébrées depuis la guerre.

Ce jour de deuil, chaque fois qu'au cours du cycle douloureux Novembre le ramène, nous apparaît plus chargé de désolation, plus accablant et plus imposant. Nous ne pouvons nous empêcher de penser que l'armée des glorieux défunts s'est encore accrue, élargie, et tous les cimetières de Paris et de France nous semblent trop petits pour recevoir et contenir ces innombrables troupes...

Il semble aussi ce jour-là que les champs de bataille, gorgés, nous renvoient tous ces morts dont ils ont le dépôt... qu'ils veulent bien au moins, comme pour une permission, nous les prêter quelques heures ; et notre amour, de son côté, va les chercher, s'applique à les rap-

procher de nous, de notre cœur et de notre maison.

* * *

Ce qui cause aux vivants en deuil de guerre un affreux chagrin — que la date où nous sommes vient augmenter — c'est en effet l'éloignement de *leurs* morts, l'impossibilité où ils sont d'aller les trouver, de passer un moment avec eux, de les avoir à portée de la main et des genoux.

Presque tous ceux qui ont perdu quelqu'un « de cette façon-là » ont le sentiment de l'avoir perdu davantage, puisque cette consolation suprême de la proximité, de la visite, de l'épanchement sur le tombeau leur est refusée, même le jour des Morts !

Ils voient les autres vivants, par un chemin plus de cent fois déjà suivi et qu'ils savent, s'empresser aux cimetières pour rejoindre leurs disparus, mais disparus *présents*, qui sont là, auxquels ils vont porter des fleurs et parler de tout près à l'oreille,... tandis que leurs disparus à eux, les parents de guerre, sont *absents*. Bien qu'ayant quitté les armées, ils y sont restés, ils sont toujours au front, mais enterrés. Ils n'écriront plus, voilà tout. La mort a voulu les garder, même après, et ne les a pas renvoyés.

Si, par hasard, une personne n'étant pas au courant demandait au père ou à la mère :

« Votre fils est toujours là-bas ? » Ceux-ci pourraient répondre : « Toujours. — Au même endroit ? — Au même. »

Ils ne mentiraient pas.

Et si la personne se contentait de ces mots et que les parents aient eu la force de les prononcer sans se trahir, le passant pourrait croire que le petit soldat vit puisqu'il est toujours là-bas !... et que les parents l'ont dit.

Parmi ces derniers, quelques-uns seulement ont pu connaître le lieu où reposait celui qui n'est plus, et s'y rendre dans les jours qui ont suivi la terrible nouvelle. Ceux-là ont vu, ils savent, ils ont rapporté, dans leur esprit, dans leur cœur, l'image indélébile, ils n'ont pas besoin de fermer les yeux pour se figurer le petit espace devenu désormais l'immensité de leur pensée.

D'autres, qui furent empêchés d'accomplir ce déchirant voyage, ont obtenu néanmoins toutes les indications, ils ont le nom de la petite ville, du bourg ou du hameau, des photographies, très bien prises, de l'emplacement, devant lesquelles ils s'abîment pendant des heures qui font l'effet d'un moment, et des moments qui durent des heures...

Il y a ensuite ceux qui ne savent rien, hors le nom du coin de pays ignoré où *il* a été enseveli ; et puis enfin ceux qui, n'ayant même pas cette simple et stricte certitude, sont seulement assurés de la disparition totale du manquant. Où se cache-t-il ? Où dort-il ?

Mystère.

Ces désorientés-là sont les plus malheureux.

Même en ce jour des Morts, où le souvenir fait des miracles de lucidité, ils ne peuvent arriver à se représenter cette tombe nécessaire à leur désir, à s'imaginer son aspect, si l'endroit est doux ou sinistre, s'il y a des arbres, un peu de verdure, un rosier...

Et presque tous, ils n'ont plus qu'une idée fixe avec laquelle ils vivent, celle de ramener ici, aussitôt après la guerre, le mort éloigné, perdu, et de le rapporter jalousement dans le tombeau de famille, pour qu'il soit parmi les *siens*.

Ah! comme ils l'attendent ce jour où la victoire, la paix, étant devenues les grands mots « de laissez-passer », ils pourront partir, aller au front, eux aussi, reconnaître les leurs, les ramasser et les ravoir, comme des captifs qu'on délivre!

Et quand, après toutes les difficultés et formalités de l'exhumation et « du retour », les pauvres morts seront enfin rendus, à domicile, et dans la glace de leurs derniers foyers, vous direz peut-être, ô chers parents meurtris : « Grâces à Dieu, les voilà maintenant *chez eux!* »

* * *

Eh bien non, hélas! ils n'y seront plus.

Ils seront déracinés.

Leur place, à présent, ce n'est plus ici, c'est là-bas.

Ce n'est pas l'endroit où ils sont nés, mais celui où ils sont morts.

C'est le creux de terre où ils sont tombés qui doit devenir leur éternel berceau.

Ils appartiennent à cette terre et elle leur appartient.

Quand ils se prosternent sous la balle et l'obus et qu'ils embrassent largement le sol, les doigts crispés, c'est pour en prendre possession. Ils s'arrêtent juste au point où ils ont arrêté l'ennemi, et c'est une sorte de « Halte ! » que commande le dernier cri qu'ils poussent. De la longueur de leur corps ils marquent sur la terre l'étendue qu'ils veulent dessous.

Obtiendriez-vous de la rapporter dans un wagon, cette terre précieuse attachée aux flancs du cercueil comme la motte autour du pied de l'arbre qu'on transplante, que cela ne suffirait pas, car vous seriez forcé de laisser le ciel qui était au-dessus d'eux, les alentours, l'horizon lançant un clocher, tout ce qu'a pris en s'éteignant dans un éclair leur regard plein d'adieu.

Peut-on, je vous le demande, toucher à cela et y rien changer ?

Non. Il faut *les* laisser là-bas.

Vous riches, ou qui passez pour l'être, vous donnerez ainsi d'abord une leçon d'abnégation, en ne profitant pas des privilèges que vous accorde la fortune, en y renonçant volontaire-

ment. Les gênés, les besogneux du deuil qui ne peuvent pas se permettre ces « folies » cruelles vous en auront de la reconnaissance.

Vous maintiendrez ensuite dans la mort la splendide union sacrée, l'amitié, la fraternité d'armes, la cohésion de toutes les classes. Il sera, grâce à vous, réconfortant, juste et beau, de voir toujours à l'avant, rangés sur la même ligne, le cultivateur et le bourgeois, le prêtre à côté de l'instituteur, le noble partageant son blason avec le roturier, l'officier à hauteur du simple soldat, le vieux volontaire au niveau du bleu, et le professeur, l'avocat, le savant, l'artiste, le lettré, ceux de toutes les professions libérales, de tous les milieux et de tous les sommets, et tous les fils, sans distinction, tous les pères, tous les frères, tous les maris, tous les fiancés, d'où qu'ils viennent, réunis et représentant chacun leur métier, leur mentalité, leur condition sociale, les sentiments, les croyances, les idées, la foi de leur famille et de leur groupe, et figurant toutes ces grandeurs morales à l'endroit même où ils les ont le mieux prouvées par le don de leur vie.

Si vous pouviez d'ailleurs les consulter ils vous diraient eux-mêmes doucement qu'ils préfèrent demeurer là où ils ont rempli et achevé leur mission, et qu'ils doivent rester les ombres gardiennes des champs de bataille.

* * *

Ainsi, ne dégarnissons pas d'un seul de ses conquérants les terres qui sont leur fief. La complète réunion des morts exceptionnels qui l'habitent pour toujours créera seule et justifiera dans l'avenir le mouvement d'incessante gratitude, la caravane des dévotions, quand de toutes les parties du monde on viendra visiter au Nord, en Flandre, dans la Somme, en Champagne, à Verdun, en Alsace, partout, ces asiles du sommeil, de l'éternelle paix, voisins des villes dévastées, dont ils seront le calme et la mélancolie, l'annexe et le reposoir, la grâce funèbre et la poésie divine, la chapelle en plein air, le jardin des âmes...

Et en les laissant là-bas, laissez-les comme ils sont, comme ils étaient quand leurs camarades les ont mis, les ont arrangés et bordés de leurs mains, dans la simplicité sublime et la tendre égalité qui continuent de les régir. Pas de monuments. Des croix. Vous n'aurez pas mieux. La croix sur un mort c'est la plus belle architecture.

* * *

Ces vérités, qui pourront à quelques-uns paraître trop cruelles, des pères cependant les ont déjà comprises, et des mères aussi qui ont bien voulu m'annoncer à ce sujet leur admi-

rable résolution. « Je suis d'accord avec ma » femme, m'écrit l'un d'eux qui a perdu son » fils en Champagne, pour laisser notre enfant » reposer à jamais près de ses camarades fau- » chés par le même obus. Une croix noire, » pareille aux autres, marquera sa place. Et ce » sera pour nous un pèlerinage sacré où nous » ne serons pas les seuls à venir prier, car des » générations se montreront ce coin de France » où la horde allemande a été arrêtée, comme » au temps de sainte Geneviève. Que viendrait » faire notre fils ici, dans un cimetière pari- » sien, au milieu des braves bourgeois que sont » ses parents ? Sa place est au front, avec les » héros. »

Emouvantes et magnifiques paroles qui seront étendues.

Ce père a raison. C'est là-bas qu'est le Panthéon. *Hic et ubi ceciderunt.*

II

17 novembre 1917.

Les nombreuses lettres — la plupart bordées de noir — que m'a values l'article où j'ai posé cette question « de la vraie place des morts tombés à l'ennemi », m'obligent à y revenir, aussi bien pour préciser certains points que pour répondre à d'autres, soulevés par mes correspondants:

Il me paraît utile et même nécessaire, sur ce sujet qui atteint et remue si profondément le cœur des affligés, de ne rien laisser dans l'imprécision, de comprendre tous les scrupules, tous les débats de conscience, d'écouter et de présenter loyalement, avec le pieux souci qu'elles méritent, les objections formulées par une légitime et intransigeante douleur. Dieu me garde d'ajouter aux inquiétudes et aux tristesses sans nom des familles en deuil, puisque ma seule et si brûlante pensée n'est, depuis plus de trois années, que d'être avec elles en étroite communication d'amitié lointaine, et d'essayer, de la distance de ma faiblesse, de leur apporter çà et là une parcelle de réconfort !

* * *

Je n'ignorais certes pas qu'en soulevant cette question si importante et si cruelle je risquais peut-être pendant un moment de causer dans plus d'un foyer vide quelques alarmes, et j'en étais troublé plus qu'on ne peut l'imaginer, mais je savais également que, dans d'autres foyers aussi dévastés, l'idée que j'allais exprimer, déjà conçue et résolue bien avant moi, serait accueillie avec un réel soulagement et comme une confirmation souhaitée, attendue. Je n'ai donc pas craint de céder à la conviction de mon *âme*. Ici, en effet, *l'esprit* ne suffit pas, et ce n'est pas lui qui peut trancher

de pareils différends. Certain d'accorder tout de suite satisfaction aux uns et de rassurer bientôt les autres — comme je vais le faire sans rien regretter ni rien retirer — j'ai exhalé ce qui, mieux qu'une opinion, était un sentiment aussi puissant qu'une croyance et que je considérais comme mon principal devoir, car aujourd'hui plus que jamais l'écrivain en assume, et parfois d'assez difficiles.

Je donne sans plus tarder la parole à ceux qu'a trop vite et bien à tort agités mon intervention.

Ils sont deux, — ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en ait davantage, des centaines, peut-être des milliers... C'est surtout pour ceux-là que j'ai voulu parler.

Le premier que je peux nommer, puisqu'il m'a écrit, en la signant, dans *l'Union Républicaine de Châlons-sur-Marne*, une lettre ouverte des plus touchantes, est M. Bernard, professeur au lycée Carnot, qui pleure un fils glorieusement tombé dans les Vosges. Il m'est impossible, à cause de ses dimensions, de citer en entier son épître que je résume. Admettant certains points de ce qu'il appelle improprement « ma thèse » (car il ne sagit ici ni de thèse personnelle, ni de moi), il m'expose pourquoi il ne peut souscrire *complètement* :

« Les idées que vous énoncez, me dit-il, je » les ai entendu défendre souvent, surtout » par des gens qui ne comptaient aucun des » leurs parmi ces morts... Mais comme les

» choses apparaissent sous un autre aspect, » quand, au lieu de parler de ces anonymes, » on parle d'un des siens ! Comme toutes ces » belles idées générales, vraies sans doute en » théorie, fondent vite au feu de la douleur » individuelle ! Je crois bien, Monsieur, que » vous-même, dans ce cas, vous ne referiez pas » votre article en entier. »

A quoi je réponds : « Si, je le referais, et avec plus d'accent et de certitude encore. »

Mais que vaut d'ailleurs cet argument *ad hominem*, puisque tant de familles broyées, et sur lesquelles s'est comme cramponnée la fatalité, ne se contentent pas d'accepter, pour ceux qu'elles ont perdus, *cette vraie place* que leur héroïsme a fixée, mais qu'elles la réclament comme une prérogative, un honneur, et *n'en veulent* pas d'autre ? Ont-ils des titres suffisants ceux qui peuvent déclarer : « J'ai un mort. J'en ai deux. J'en ai trois. » S'y connaissent-ils en souffrance et en droits acquis ? Eh bien, ils ont, presque du premier instant, pris leur résolution et cédé au commandement de leur conscience plus forte souvent que leur désir, car c'est une erreur de croire que ce soit là uniquement le fait de rudes vertus et d'âmes cornéliennes. La décision n'a pas été toujours adoptée de sang-froid ni sans luttes sublimes. Ces pères, ces mères n'ont pas été préoccupés d'obéir à des fiertés avantageuses, de se griser de grands sentiments ; ils ne prétendent pas agir « à la romaine » ; ce sont des parents

tout simples, tout tranquilles, d'une pondération parfaite, comme de la plus pure et de la plus vive sensibilité... Ils savent les douceurs dont ils se sont privés... Tout ce que pensent ceux qui n'adoptent pas leur ligne de conduite, ils l'ont pensé et le pensent peut-être parfois encore... tout bas... et pourtant ils ont *choisi*. Ils se sont vaincus. Mais sans avoir pour cela rien de stoïcien. Leur âme frissonne de cette victoire, et palpite de ce triomphe obtenu sur eux-mêmes. Eux aussi ils ont été *jusqu'au bout*.

« Et voulez vous que je vous dise, continue » mon correspondant, une pensée qui hante » l'esprit des mères en deuil, et les empêche » de renoncer à l'espoir de ramener un jour » les restes chéris? ILS N'ONT PAS DE CERCUEIL. » Oui, c'est enfantin, je le sais. Après deux » ou trois ans de séjour dans le sol un cercueil » n'est plus rien et nos pauvres morts n'en » dorment pas moins, roulés dans une toile de » tente ou couverts de leur capote, qu'entre six » planches de sapin. Mais il y a là un senti- » ment réel et général. Quelle est, dans cer- » tains ordres religieux, l'obligation qui frappe » le plus l'opinion publique, qui lui semble » la plus dure à subir ? L'inhumation dans la » robe de bure, sans la protection du cercueil. » On n'oserait pas priver d'un cercueil un » condamné à mort guillotiné, même tombé » sous les balles d'un peloton d'exécution. Et » nos pauvres enfants, qui ont donné leur vie

» pour le pays, dorment à même la terre; et si » une mère a l'espoir qu'après le temps inévi- » table elle pourra un jour donner à son fils » ce que les traditions, l'opinion considèrent » comme une sépulture décente et nécessaire, » vous voulez lui enlever cette consolation ? »

Le cercueil... Sans doute; et je ne trouve pas du tout que ce soit enfantin. Mais y avez-vous bien pensé ? Si vous tenez absolument à un cercueil, c'est pour y recevoir et y déposer ce qui demeure dans votre contemplation, l'image inerte, glacée, changée, mais représentative encore de ce que vous avez connu et aimé ?... Quand d'ordinaire on ensevelit un défunt, il garde, en ce court moment-là, quelque chose de la vie, qui en est le reflet, l'adieu, la dernière faveur avant que l'éternelle nuit ne l'ait dénaturé. Or, quand après un, deux, trois, quatre ans... peut-être plus... vous irez creuser là où gît votre trésor, qu'allez-vous remuer et retirer ? Ces pauvres morts de la terre nue, hélas ! sont si fragiles ! Devez-vous y toucher ? Oserez-vous les déranger, si doucement que ce soit, même vous, leur père et mère ? Et ces débris si précieux que vous voulez remporter, reprendre au sol qui les aura déjà à demi ou entièrement absorbés, le sol violé voudra-t-il vous les rendre ? Serez-vous d'accord avec lui pour qu'il vous restitue intact et respecté ce qu'il a cru lui appartenir ? Ah ! cela est affreux à envisager; mais il le faut pourtant, au physique et en dehors de toute argumentation

morale... Je prévois de terribles empêchements, des difficultés qui paralyseront la main et le plus tendre des courages. Pourquoi ? *Quia pulvis*. Quand a commencé l'œuvre implacable et mystérieuse du retour au limon, je ne pense pas qu'il soit prudent de venir s'en mêler. Il est trop tard. On ne manipule un mort que pour le coucher. Après, c'est fini. Quand la pioche et la pelle ont fait le chemin de la croix, tout est terminé.

Le deuxième protestataire, M. Dorlhac de Borne, ancien procureur de la République et bâtonnier de l'Ordre, qui m'a fait l'honneur de m'écrire une lettre non moins délicate et non moins émouvante, est aussi un père inconsolable de la mort d'un fils unique, frappé aux Dardanelles. L'idée de laisser, là où ils sont tombés, les glorieux défenseurs de la patrie, le brise et le désespère... Et je le comprends, je dirai même que je partage exceptionnellement son angoisse, car son fils est loin, très loin, à Moudros, en terre étrangère... Cette pensée est en effet bien lourde et douloureuse ! Il y a là un cas de souffrance et de renoncement tellement atroce et dur qu'il force toute autre considération. Aussi suis-je le premier à trouver juste avec lui ce désir et cette impatience de ramener, dès qu'il lui sera possible, *en terre de France*, le fils exilé. En souhaitant qu'on ne déplace pas les soldats ensevelis à l'ennemi, je n'ai d'ailleurs voulu parler que de ceux qui reposent *en terre française*.

Sans doute j'ai bien entendu cependant d'excellents patriotes émettre cette magnifique idée qu'il fallait, même quand ils sont au loin, laisser les morts de cette guerre à l'endroit où ils avaient commencé de dormir leur dernier sommeil, parce qu'ils représentaient précisément la France là où sans eux elle serait absente et oubliée... Et ils citaient à l'appui de leur sentiment le cimetière d'Iéna, tous les cimetières lointains où les tombes de nos pères marquent et perpétuent depuis des années la gloire et la grandeur du pays. Mais c'est peut-être trop exiger de certaines douleurs que de leur demander d'accepter irrévocablement entre elles et l'être chéri la séparation de milliers de lieues et de la mer. Que ces glorieux passagers reviennent donc après la victoire se rapatrier en terre natale, tout le monde y souscrira dans la plus sainte reconnaissance.

*
* *

Je voudrais à présent qu'il me fût possible de citer en entier les lettres admirables par lesquelles un grand nombre de parents ont bien voulu approuver mon dessein et m'en exprimer leur émotion. Toutes émanent de familles mortellement atteintes. Écoutez ces accents :

« De toute mon âme, Monsieur, je vous » remercie. Nous sommes de ceux « qui sont » seulement assurés de la disparition totale » du manquant », l'aspirant Mahistre, tué à

» Perthes, « en montant le premier au parapet
» de la tranchée, donnnant ainsi à ses hommes
» — aux termes de sa citation à l'ordre — le
» plus bel exemple ». Depuis, rien. Ni les cama-
» rades, ni les Allemands atteints par la Suisse,
» ni l'Espagne, n'ont pu nous renseigner. « Dis-
» paru, vraisemblablement enlevé par l'ennemi
» pour être inhumé », voilà tout ce qu'a pu
» nous dire le Grand Quartier Général. Ainsi
» des mains ennemies ont brutalisé cette belle
» et chère dépouille, et lui ont arraché ce qui
» nous serait sacré ! Mais ils ne l'ont pas traîné
» en Allemagne. *Il est en France*, toujours. Et,
» si le miracle nous permettait de le retrouver,
» il resterait « à sa vraie place », au même
» endroit, dans cette Champagne, cœur de la
» patrie, qu'il aimait tant. Que Dieu vous
» bénisse pour comprendre si bien ceux qui
» pleurent et parler le seul langage qui leur
» soit doux ! »

C'est une mère qui s'exprime ainsi.

En voici une autre qui a perdu son fils unique tué en Argonne.

« On m'a donné à lire, Monsieur, votre très
» consolant article. Je voudrais que toutes les
» mères et les épouses puissent le connaître.
» Cela ferait tant de bien au cœur de celles
» qui pleurent leur enfant à jamais disparu !
» Et cela ne les empêcherait pas de dire :
» Malgré tout, vive la France ! et vive la vic-
» toire prochaine qui vengera nos morts ! »

Un officier, après avoir approuvé mes conclu-

sions, va plus loin : « Non seulement il faut » dire aux familles que la place de *nos* morts » est là-bas, mais il faut que le pouvoir l'or- » donne. Permettre une dérogation quelconque » à cette règle serait établir une inégalité cho- » quante entre le riche et le pauvre. Mais » pourrait-on souffrir cette inégalité à notre » époque de démocratisme effréné ? Je vois » déjà la politique s'emparer de ces tombes, » les autorisations quémandées comme une » faveur... obtenues avec l'appui d'un agent » électoral, etc. Puis, la surenchère parlemen- » taire s'en mêlera. On voudra mettre à la » portée de tous, à la charge de l'État peut- » être, les frais d'exhumation et de transport. » Et voyez-vous le spectacle macabre de tant » de milliers de corps arrachés au sol et dis- » persés dans tous les coins de la France ? »

J'ai tenu, dans mon désir très arrêté d'impartialité, à donner également cette opinion catégorique. Mais, sans méconnaître les raisons et les appréhensions sérieuses qui la font valoir, je ne suis cependant pas d'avis que la moindre contrainte à ce sujet s'exerce sur les familles. D'abord parce que, du coup, vous supprimeriez le bel élan de leur presque totale unanimité et la portée de leur mérite volontaire, et ensuite parce que *le droit* des parents et des familles sur la dépouille de leurs morts les plus chers est *formel et imprescriptible*. On ne saurait le discuter sans le violer.

Je pourrais continuer mes extraits ; il faut

que je m'arrête. Des soldats m'ont aussi donné leur entier et chaleureux assentiment, et j'ai reçu de la part d'Américains et d'Anglais, que ce point de vue avait impressionnés, des témoignages approbatifs que je n'aurais pas osé espérer. Un Américain, de la plus haute noblesse d'âme et qui occupe chez nous, où il vit depuis des années, une situation morale considérable, estime même dans un excès de bienveillance « qu'il y aurait intérêt national à ce que l'idée de *la vraie place*, exposée en format de brochure, fût répandue partout en France »... Il va de soi que je ne prends pas au pied de la lettre toutes ces marques de courtoise sympathie. Je n'y fais allusion que pour montrer à quel point la pensée, le souci des morts de la guerre occupe ceux qui, tout en les pleurant, cherchent comment les mieux honorer.

Ainsi résumons-nous. Pas d'ordre, pas de loi. A aucun prix. Il faut laisser chacun suivre son désir, son espérance et sa consolation. Chaque douleur est différente et personnelle. Toutes se valent, quel que soit le parti qu'elles auront, chacune, dans le recueillement, décidé de prendre. Il n'y aura pas deux camps opposés : ceux qui ont laissé leurs morts *à l'avant* et ceux qui les en ont retirés. Survivants et défunts, rien ne les sépare les uns des autres. L'union sacrée du deuil ne peut être rompue.

Tout ce qu'il est permis, c'est d'exprimer, sans aucune arrière-pensée de blâme ni même d'étonnement à l'égard de ceux qui ne peuvent

pas s'y résoudre, le vœu que le plus grand nombre de familles donnent le sublime exemple de laisser, à la place où ils sont tombés, les morts de cette guerre.

Et, qu'ils aient une bière ou non, peu importe. Le vrai cercueil ils l'ont tous, mieux ajusté, plus solide et plus clos que les plus fortes planches.

C'est notre cœur.

L'ALSACE-LORRAINE ET DÉROULÈDE

3 novembre 1917.

Les derniers incidents du Reichstag, grâce auxquels s'est resserrée la volonté de tous les Français, sans distinction, et de tous nos loyaux alliés, sur le retour de l'Alsace-Lorraine à la mère patrie, doivent avoir pour effet de nous rendre plus chère encore la mémoire du grand citoyen dont la vie entière n'a été qu'une lutte magnifique, et souvent ingrate, pour cette idée essentielle : nous voulons dire : Déroulède.

A la clarté d'incendie — et d'aurore — des faits qui s'accomplissent et s'enchaînent suivant une loi fatale, la figure de celui qui fut le représentant, le *rappeleur* fidèle et acharné, le héraut quotidien de nos provinces perdues, apparaît éblouissante et comme récompensée déjà par ces tardifs rayons.

Semblable à beaucoup de nos morts qui ne dormaient plus depuis la guerre, Déroulède

sort de son tombeau, Lazare de la Justice plus encore que de la Revanche, et il se dresse en face de Kühlmann pour répondre à son Jamais par son pur et fier : *Quand même !*

* * *

Comme il avait bien, dès le lendemain de 1870, saisi et posé cette question de l'Alsace-Lorraine ! Comme il avait tout de suite senti jusqu'en ses fibres les plus nationales, les plus humaines, qu'elle était la clef de voûte de la paix et de la guerre, qu'il fallait, dès le premier moment de la défaite, songer à la régler, et qu'elle ne pouvait se résoudre que d'une seule façon : celle que réclamaient notre chair, notre terre et notre honneur également violés.

Cette vision constante, cette préoccupation ininterrompue, il avait éprouvé non seulement dans la politique de son esprit, mais dans la foi de son cœur, que c'était l'unique ligne de conduite et de salut, le soutien, la raison de vivre et d'entreprendre, le viatique de la lourde dette et du rude effort ; et que c'était aussi le plus beau mot de passe et de ralliement pour tout traverser, et triompher des pires épreuves ; qu'il suffirait, aux instants de discorde et de colère fratricide, de jeter l'appel éclatant comme une devise d'oriflamme : Alsace-Lorraine ! pour qu'aussitôt les fureurs tombassent à plat et que l'on s'embrassât à l'ombre et à l'abri de la tristesse et de l'es-

poir qu'évoquait le simple nom des absentes. Cette vertu de nous unir dans l'apaisement général ou de nous enflammer pour le seul et même grand but, ce pouvoir enchanteur, il les attribuait, dans la noblesse illimitée de son âme, à l'Alsace-Lorraine, il leur croyait une efficacité décisive. Aussi, une des plus profondes douleurs de son apostolat fut de voir la question sainte, qui ne devait être capable que de nous rapprocher et de nous élever, être prise et agitée par certains déments pour en faire une cause de division et de haine.

Que l'on pût être une minute hésitant et irrésolu sur ce point, il ne parvenait pas à le concevoir. L'Alsace-Lorraine ne se discutait pas. C'était un article de foi. La phrase si émouvante et pourtant malheureuse de Gambetta : « Pensons-y toujours, n'en parlons jamais », était loin de satisfaire l'ardeur expansive et le besoin de propagation qui brûlaient notre ami. Il estimait, lui, qu'il fallait à la fois *y* penser et *en* parler, y penser autant qu'on en parlait et en parler autant qu'on y pensait, que ces deux opérations inséparables, corrélatives, devaient s'exercer, dans un parallélisme incessant, qu'elles profitaient l'une de l'autre et qu'elles étaient obligatoires pour entretenir le grand sentiment.

Retirer à l'idée le droit et le devoir de s'énoncer, de se manifester, c'était à ses yeux la réduire à une simple spéculation sans issue, la condamner à la paralysie, lui fermer l'ave-

nir malgré le mot *toujours* qui semblait le montrer. On se donnait à soi-même par là et l'on donnait aux autres l'impression d'avoir peur ou honte de cette pensée, pourtant si naturelle et si légitime, puisqu'on n'osait pas l'avouer. Ce que l'on cache est, forcément, sinon diminué, du moins gêné et comprimé. Pour tout ce qui touchait à l'Alsace-Lorraine, Déroulède voulait la pleine lumière, la dissipation des plus petites équivoques, la franchise éclatante. Il savait qu'en notre cher pays sonore et si riche en échos on a plus de chances de penser aux choses dont on parle qu'à celles dont on ne parle pas. Sauf pour certaines natures de forte complexion intérieure, le silence est généralement le plus sûr chemin de l'oubli, et l'esprit se déshabitue peu à peu de ce que la bouche abandonne.

Aussi Déroulède parla, chanta, clama pendant des années et des années; avec quelle puissance d'accent et quelle énergie de vérité nous nous en souvenons tous ! Face à l'Est, il ramenait du matin au soir les idées et les regards vers les deux provinces arrachées; il les voyait, les cherchait et les trouvait partout. Elles étaient, au firmament de son amour, sa constellation, les deux astres gémeaux de son rêve actif et de sa vigilance.

On m'a conté que ce poète des soldats guettait, pendant les nuits d'été, l'essor mystérieux des étoiles filantes, et qu'au passage de chacune il murmurait : Alsace, Lorraine !... comme s'il

les nommait et les baptisait au fur et à mesure. En formant ce vœu, selon la croyance naïve et populaire, il témoignait jusqu'au bout, quelle que fût la circonstance, l'accord et la simultanéité de la parole et de la pensée; il continuait, jusque dans la rêverie, d'exprimer son idée. Elle ne le quittait pas.

Certains le blâmaient, ou bien raillaient sa vaine fidélité, son obstination, ses pèlerinages réguliers à la statue de Strasbourg, l'enragée sonnerie de ce clairon qui ne voulait pousser que deux airs, le réveil et la charge.

Ses avertissements, ses adjurations, ses cris d'alarme dont la clairvoyance prophétique nous fait aujourd'hui frissonner, on se refusait à les entendre. Et lui, sans se lasser, remonté par ces défaillances qu'il dominait, il sonnait toujours.

Sans doute il forçait l'admiration de ceux-là mêmes qui lui résistaient. Pouvait-il en être autrement ? Mais combien pensaient que cette question de nos provinces était trop irritante et précisément trop capitale pour qu'il n'y eût pas le plus terrible danger à la soulever et à la brandir à tout propos et qu'il valait peut-être mieux perdre l'espérance que de garder l'illusion ? Puisque cette revendication de l'Alsace-Lorraine, si fondée qu'elle fût, constituait de toute évidence l'éternel et nouveau péril de guerre, et le seul obstacle à une durable paix, n'était-il pas préférable de renoncer et d'admettre le fait acquis ? Et alors, aussitôt c'était

le soulagement, on respirait. Adieu le cauchemar!

« Ah! sans doute, ajoutaient en gémissant ces martyrs de la capitulation, ils ne se résoudraient que « la mort dans l'âme » à ce parti cruel! Mais le sacrifice n'avait-il pas plus de mérite? » Ils appelaient cela, pour masquer la lâcheté de leur dessein : *avoir l'autre courage*. Et nous avons connu, jusqu'à ces dernières semaines, ce raisonnement absurde et impie que tenaient par accès, à l'écart de toute la France indignée, quelques professionnels d'anarchie.

*
* *

Est-ce à dire, comme on eut l'infamie de l'alléguer, que Déroulède et ceux qui partageaient sa foi ne craignaient pas d'envisager la guerre et qu'à l'avance même ils l'acceptaient complaisamment si c'était l'Alsace-Lorraine qui la nécessitait?

La conscience a fait justice depuis longtemps de cette calomnie. Non, le désir, la volonté de la guerre ne vinrent jamais égarer le bon sens et pervertir le trop tendre cœur des patriotes les plus passionnés. Déroulède ne voulait pas la guerre, mais il suppliait que sans la craindre on s'y préparât pour l'éviter, et ce qu'il voulait par-dessus tout, c'était que l'on gardât, relativement à l'Alsace-Lorraine, le souvenir, toujours présent, l'inconsolable re-

gret, le grief, le deuil, la forte et continuelle espérance. Il ne supportait pas que l'on s'habituât à la perte, chaque jour plus lointaine, que l'on s'y résignât; il s'était donné pour mission de galvaniser les oublieux et les ingrats. La plaie que la France avait à son flanc, il défendait qu'on la guérît et il l'empêchait exprès de se cicatriser parce qu'il jugeait avec raison que nous eussions été anémiés à jamais par cette guérison. Il fallait, pour la bonne hygiène de notre honneur, que cette plaie mémorable restât à vif et saignât toujours, que nous la sentions en nous brûlant nous stimuler. Aussi tous les procédés de cautérisation que nous offraient des charlatans sans fierté ne pouvaient manquer de soulever chez le grand Français des colères d'Achille.

Cette idée fixe ne lui fit jamais cependant commettre, au point de vue de la sécurité nationale, la moindre faute, l'imprudence la plus légère. Ce fougueux était sage et patient. Il savait attendre, — mais *il voulait qu'on attendît*. Il comprenait très bien que « la question » de l'Alsace-Lorraine était soumise au grand secret comme aux nécessités de l'avenir, des circonstances, du temps... il acceptait qu'on la laissât suivre son cours, sans la brusquer, il souscrivait à tous les ajournements, aux retards, aux expectatives stoïques, mais il proclamait qu'on ne l'éviterait pas, qu'il était inutile de chercher à s'y soustraire, que c'était les fourches caudines qui devaient finir en arc de triomphe.

Le sublime, chez Déroulède, fut justement cette profonde assurance de vue et de foi grâce à laquelle il s'oubliait et se sacrifiait pour l'existence et la durée de *l'idée*. Il ne cherchait pas à la ramener à lui, à la violenter pour en être de son vivant le réalisateur, le premier témoin, le bénéficiaire désintéressé et couronné de joie, il eut toujours au contraire le pressentiment qu'il ne serait pas du triomphe, il ne demanda qu'à le préparer, qu'à en être le vaillant et fiévreux ouvrier, infatigable et consumé.

Aujourd'hui que l'heure de l'Alsace-Lorraine, quoique éloignée encore, se rapproche cependant assez pour qu'il soit possible sans présomption de l'annoncer avec certitude, j'imagine que Déroulède, s'il voit, s'il entend, s'il se rend compte du chemin parcouru, doit se sentir inondé de lumière.

En attendant de lui décerner, le jour de la Délivrance, les honneurs que lui devra la Patrie reconnaissante, ne manquons pas d'associer son nom à celui des deux provinces qu'il a tant aimées, dont il fut jusqu'au bout le chevalier servant. C'est en évoquant toujours à ce propos sa belle mémoire que nous le ferons rentrer le premier, ainsi qu'il le mérite, dans les Terres Promises.

LE CHEMIN DE FER

10 novembre 1917.

Quand l'Autriche, essoufflée et criant déjà après la paix, décida récemment de mettre l'Allemagne en demeure de venir à son secours sur le front italien d'une façon énergique et immédiate, elle savait, en dehors des garanties de nombre et de solidité que lui offrait la participation du « puissant premier », l'inappréciable valeur d'un de ses plus grands généraux, le meilleur de tous, celui qui peut revendiquer la plus grande part des succès remportés : le général Chemin de Fer.

La foudroyante rapidité de l'opération austro-allemande montre une fois de plus l'utile manière de ce savant capitaine, l'excellence décisive de sa méthode. Pas une victoire, pas une défaite, aussi bien chez nous que chez l'ennemi, dont le chemin de fer, selon son bon fonctionnement ou son insuffisance, n'ait été la cause avérée. C'est pour avoir négligé les

moyens de nous assurer son indispensable concours que nous et nos alliés avons, à plusieurs reprises, connu de si dures épreuves.

Toutes les catastrophes de la Russie n'ont pas d'autre origine que le manque de chemins de fer, ou leur défectuosité. Si, dès le début de la guerre, se contentant d'observer l'Autriche et de se garder sur Varsovie, elle avait été en situation, par son réseau, d'opérer de grandes concentrations vers la Prusse, avec Berlin pour unique objectif, elle eût pu *tout de suite* nous rendre les services que nous étions en droit d'en attendre. Mais pour être capable de s'engager ainsi à fond dans les premiers jours de la déclaration et d'obtenir en Vieille-Prusse des succès marqués et « entraînants », il fallait des chemins de fer établis déjà dans ce dessein et offrant toutes les conditions les meilleures de transport et de rapidité. Or ce réseau, *abondant et rapide*, que notre amitié inquiète n'avait cessé de lui réclamer, elle ne le possédait pas. S'il est un pays où cette nécessité devait éclater et s'imposer, il semble pourtant que c'était celui-là, le pays entre tous de la Distance, des incommensurables étendues?... eh bien, non. Il est inouï de penser qu'à la veille de la guerre, en 1914, sauf sur deux ou trois lignes comme Pétersbourg-Moscou et Berlin-Pétersbourg, la vitesse moyenne des trains les plus rapides n'excédait pas 40 kilomètres à l'heure, et que les voies ayant été combinées pour cette vitesse

maxima, on ne pouvait, presque nulle part, risquer de la dépasser sans danger. Mais laissons cela. Ce n'est plus le temps des regrets, des reproches, ni même des vains remords. Oui, l'on peut donc affirmer que toute la désorganisation de la Russie, avant, pendant et après la révolution qui, jusqu'à présent, en est restée comme une des formes la plus complète, est imputable au mauvais état, on pourrait dire au néant de son réseau de chemins de fer. En tout et pour tout, elle est toujours arrivée trop tard, ou n'est pas arrivée, ou n'a même pas pu partir, faute du transport, du véhicule. Or nous vivons dans des temps brusqués où la route naturelle, battue par le pied de l'homme, ne suffit plus pour le conduire à son but dans le délai. Y compris celles de la Providence, toutes les voies aujourd'hui doivent être ferrées.

Combien s'imaginaient que le chemin de fer ne devait surtout servir que pour la mobilisation, que c'était là principalement son rôle, et qu'ensuite, sans cesser bien entendu de participer à la guerre avec une réelle activité, il n'y contribuait plus toutefois autant qu'aux premières journées du grand branle-bas ! L'expérience a démontré qu'au contraire on avait besoin du chemin de fer *après* plus encore qu'*avant*.

La guerre n'est qu'une mobilisation perpétuelle, ininterrompue, qui recommence et se modifie à toute heure. Sur l'immense échiquier

c'est lui, le chemin de fer, qui déplace les pièces et les porte de casier en casier, selon le coup que s'apprête à jouer le Chef. Toutes les lignes sont en quelque sorte les bras par où se transmet et se fixe à un point déterminé dans l'éloignement la volonté de la tête qui dirige. Le réseau, pour le général en chef, est le prolongement du cerveau. Tout conducteur d'armées doit être ingénieur et cheminot, posséder sous son front cette carte, « physique et politique » elle aussi, et qui représente pour lui la géographie la plus nécessaire.

Jamais donc on n'aura trop de chemins de fer. S'ils manquent, tout déraille. De leur nombre et de leur vitesse dépendra la victoire. Le premier agent de l'offensive, c'est le *rapide*.

*
* *

Quittant le point de vue technique, si nous considérons le chemin de fer dans la réalité des impressions, des peines, des joies, des souvenirs de tous genres dont il a été, dans ce « mouvement » de trois années, le producteur farouche et généreux, nous nous rendrons peut-être mieux compte encore du formidable rôle qu'il joue dans la guerre, comme il s'y mêle, y serpente, s'y enchevêtre. Dans presque tous les ordres d'idées, de souffrances, de sensations et de sentiments il aura creusé sa marque indélébile, sa lourde empreinte, laissé ses gros bruits de roues, ses chocs, ses heurts, son

souffle qui halette, son interminable et morne fracas.

Qu'ils furent beaux, les premiers trains empanachés de bouquets où les wagons ne semblaient accrochés qu'avec des chaînes de feuillages ! Tous les diables, rouges, bleus, sortaient à mi-corps de la boîte des portières en agitant des bras de moulin à vent... Quels cris ! Quels éclats ! quelle ivresse ! Toutes les voies, pendant trois semaines, furent jonchées de fleurs qui s'effeuillaient sur des centaines de lieues au passage des soldats. On les suivait à la trace des lauriers. La locomotive crachait des lilas, et les escarbilles de la chaudière, c'étaient des roses. Longtemps après que les convois avaient disparu au tournant, on voyait flotter des pétales dans les drapeaux de la fumée... L'air était plein de strophes, de lambeaux de *Chants du Départ* qui restaient et résonnaient jusqu'au lendemain dans les arbres, sur les toits des petits villages que leur trombe avait troués...

Ensuite le chemin de fer a continué, tout le temps, pour les soldats. Jamais il ne les a définitivement déposés à destination. Que de fois ne les a-t-il pas repris et emportés, pour les jeter tour à tour aux quatre coins de la France et du monde ! Dans les anciennes guerres les troupes, rendues à pied-d'œuvre, opéraient sinon à la même place, du moins dans la même région, dans le même pays ; tandis qu'au cours de cette guerre fantastique

toutes les armes, tous les corps auront donné partout, de la Somme aux Vosges, de l'Alsace à l'Yser, de la Meuse à la Champagne, en Grèce, en Italie...

Et pour les blessés, les permissionnaires, les *rapatriés*... toujours le chemin de fer, feux allumés ou feux éteints, avec ses journées, ses nuits, ses longs arrêts dans les gares ou en rase campagne.

La guerre devient ainsi une espèce de voyage qui n'en finit pas, qui use, accable, abat. On s'ennuie, on est prostré... Ah ! qu'on aimerait sortir, s'arrêter !... Mais non, on roule, on roule sans avoir l'impression d'avancer, avec un bruit de fer dans les oreilles. On voudrait aller vite, plus vite, et c'est comme un train omnibus à cent mille wagons, devant, derrière, à perte de vue et de voie ; et des côtes, des ponts branlants, des tunnels, des aiguillages, des garages qui durent des heures de plomb, des appels, des signaux et des sifflets qui traversent la nuit ainsi que des cris de sinistres hiboux hululant à la lune.

Et puis tout à coup, de brusques arrêts... Des mots, qui sont des cris fameux : Arras !... Verdun ! Tout le monde descend !... Et, au bout de quelques semaines, après la victoire, on reprend le train de nouveau, pour le repos de plusieurs jours ou pour la bataille de plusieurs mois... Ah ! on en voit du pays ! qui partout finit par se ressembler. Même dévastation, même ruine, même misère.

Guerre ou paix, d'ailleurs, le chemin de fer est devenu l'image exacte de la destinée humaine. Il a remplacé le fleuve romantique auquel jadis on la comparait. Gare de la naissance et gare de la mort, voilà le départ et l'arrivée. Entre ces deux points terminus, des stations : mariages, joies, tristesses, maladies, événements... Çà et là, des accidents. Mais « la circulation est aussitôt rétablie ». Et, dans ce train, des compartiments réservés, des premières classes, des secondes, des troisièmes, des fourgons de bagages, un wagon-restaurant... Beaucoup de nez à la portière. Tout cela roule. C'est la vie.

SOUSCRIVEZ

14 novembre 1917.

Il pourra paraître étrange et même inconvenant que l'on ait besoin de signaler l'importance du nouvel emprunt et de recommander d'y souscrire pour que les gens le fassent, comme si cette obligation demandait à être démontrée ? comme si l'évidence de ce devoir ne sautait pas aux yeux, à la raison, et ne répondait pas d'elle-même à toutes les considérations, à tous les ordres de sentiments et d'intérêts, moral et matériel, celui de la conscience et celui de la poche ?

Mais non. Il faut du tambour, des affiches, du boniment, des coups de fouet et de paroles, des exhortations, des sergents racoleurs... Notre pauvre nature humaine est ainsi faite que, même pour fournir l'effort le moins difficile et le plus profitable, elle veut être secouée ou cajolée, retournée dans tous les sens. Jusque dans l'accomplissement de nos fonctions vitales

nous avons à nous dépêtrer de la paresse et de l'inertie qui nous retiennent. Ne devrions-nous pas cependant courir tout seuls aux guichets et aux bureaux de l'emprunt, sans l'aide et l'appel de personne, sans qu'on nous tire par le bras ou qu'on nous reluque par de belles images ?

Surtout en ces temps-ci ! Que faut-il donc de plus, en vérité, que ce que nous voyons, entendons et ressentons tous les jours depuis trois ans passés, pour nous émouvoir ? Y a-t-il une plus terrible et plus éloquente persuasion que celle des faits ?

L'affiche ? Mais elle est partout, sur toutes les murailles, et, mieux encore, sur chaque visage.

Elle est animée, vivante, parlante. C'est le permissionnaire qui sort de la gare, c'est le mutilé qui traverse la rue, la femme en deuil avec son enfant à la main, le camion conduit par un vieux torial, le magasin aux volets clos « pour cause de mobilisation », le drapeau de la Croix-Rouge à la porte de l'hôpital, les ménagères groupées en file sous la pluie devant la boutique du charbonnier : l'affiche, c'est le journal que nous achetons, l'abat-jour qui voile la lampe dans le magasin, le trottoir obscur dès les premières heures de la nuit... c'est tout cela qui nous dit : souscrivez !

Et les discours les plus capables de nous pousser à l'emprunt, de nous y décider, sont ceux où ne figurent ni le mot, ni la chose, mais

où tout les ramène bien qu'ils aient l'air d'en être absents : propos tenus par tous et sur tout, sur les mille épreuves petites et grandes de la vie, sur la dépense et les restrictions, sur les souffrances, les douleurs, la ruine, la perte des parents et des biens, sur toutes les espèces de calamités dont le compte est incalculable, sur le présent et ses angoisses, l'avenir et ses espérances... voilà les matières dont le sujet extérieur et vocal, et le point de départ, ne sont pas l'emprunt, mais dont l'emprunt forme pourtant le point d'arrivée; voilà les conversations, les entretiens, qui, traduits pour en extraire et résumer le sens unique, aboutiraient toujours à ce commandement : souscrivez !

* * *

L'ordre de souscrire éclate partout. Mais à quoi bon frappera-t-il nos yeux s'il s'arrête là, et ne va pas plus loin ? C'est en nous qu'il doit être d'abord tracé et placardé. C'est de nous qu'il doit venir et non du dehors. Il faut que nous le sentions tellement légitime, pressant et inévitable, qu'il s'impose par sa seule force et que, dès lors, il ne devienne plus nécessaire qu'on l'écrive pour le donner.

Chacun de nous doit être un souscripteur anticipé qui s'ignore et néanmoins se révèle. Écartons cette idée que l'on nous demande un sacrifice et que nous avons à accomplir là un acte dur et méritoire. La vérité c'est qu'au

contraire il y aurait lieu d'avoir presque honte à faire semblant de se conduire à si peu de frais en patriote achevé et que, matériellement parlant, notre dévouement est nul puisqu'il ne consiste qu'à nous procurer un avantage. Ce que l'on exige simplement de nous c'est le désir, la bonne volonté, l'effort unanime, l'ardeur du sentiment, le zèle du but à atteindre... Ainsi trouverons-nous la plus belle raison de nous excuser à nos propres yeux du peu de peine que nous coûte l'opération. Cette pensée supérieure est la seule qui puisse d'ailleurs nous rehausser et mettre une parcelle d'idéal dans une question pratique aussi avantageuse.

Et puis, si malgré tout quelques-uns s'entêtent à croire que c'est bien réellement un sacrifice auquel on les invite à consentir, ils peuvent encore moins s'y dérober puisqu'ils sont sûrs, à ce point de vue, d'être toujours en reste et hors d'état de s'acquitter. Si nous devions en effet donner en proportion de ce qui a été donné pour nous, et verser l'or jusqu'à ce qu'il atteignît le niveau du sang, nous n'aurions pas assez de milliards pour payer cette dette et nous mettre au pair.

*
* *

De quelque façon que l'on envisage donc cette sollicitation de l'emprunt, la conclusion est la même : *il faut souscrire*. On ne se sou-

lagera complètement, on n'aura une conscience entièrement « libérée » qu'en adhérant, de la main grande ouverte et d'un cœur joyeux, au pressant appel au pays.

Ce qui vaut d'être considéré, ce n'est pas ce que l'on donne, mais *ce pour quoi* l'on donne, les autres intérêts du capital que ceux qui nous sont garantis par une loi financière, on verra alors quel pourcentage magnifique et irréductible ils représentent à la caisse de Demain et de l'Avenir. Ce que l'on acquiert en effet à l'avance en souscrivant, et qui ne saurait jamais se payer trop cher, c'est la victoire et c'est la paix, la reprise du sol envahi, le relèvement des ruines, la rentrée dans leur pays des bannis de la guerre, la fin de l'horrible moisson des hommes, pour ne plus songer qu'à celle des blés ; c'est le travail qui ne sera plus sanglant, c'est le soleil, les pommiers qu'on ne sciera plus, les clochers redressés, l'incendie éteint, la douceur, la grandeur et la liberté. Ah ! qui donc, en regardant au fond de soi toutes ces images bienheureuses, pourrait garder dans sa main crispée la clef du meuble où sont les réserves inutilisées de la prudence et de l'égoïsme ? Quel avare serait capable de se dire : « J'ai les moyens d'apporter ma part, même petite, au tas du trésor public, et je ne le fais pas. Sans doute personne n'en saura rien, mais moi je le sais, et je le saurai toujours. Quand avec une certitude fraternelle on me demandera : « Vous avez souscrit ? » je serai forcé

de déclarer la vérité honteuse à formuler, ou bien alors de mentir ? »

Non, je ne crois pas qu'aucun de ceux qui frémissent aujourd'hui du cruel bonheur et de la fierté d'être Français acceptent, au prix d'une misérable économie répréhensible et mal entendue, de se tenir à l'écart du grand mouvement de générosité combative dans lequel la nation s'apprête à s'élancer. Tout le monde voudra en être, pour la défense nationale et pour soi, pour l'honneur en général, et pour son honorabilité individuelle, pour le calme de ses méditations et de ses insomnies, pour éviter le blâme des vivants et le reproche des morts.

C'est précisément parce qu'elle n'est pas l'objet d'une contrainte matérielle que nul ne peut se dérober à cette contribution directe et volontaire. Du moment qu'il s'agit par elle d'obtenir *la liberté*, nous ne sommes plus *libres* d'agir à notre guise. Nos raisons d'être, de vivre et de triompher nous apparaissent comme des guides lumineux qui nous font signe et que nous sommes forcés de suivre. Avec ses caravanes de souscripteurs et ses théories de loyaux citoyens qui partout se déroulent, l'emprunt fait partie de la grande marche à l'étoile invisible encore, celle de la Délivrance.

Il peut hâter sa venue. Qui sait si l'or et les présents que portaient les rois mages n'ont pas fait briller plus vite et avec plus d'éclat l'astre qui avait mission de les diriger ?

LE BRÉSIL

8 décembre 1917.

Chaque fois qu'un pays, depuis 1914, est venu se joindre à la France attaquée, et a déclaré à son tour la guerre à l'Allemagne, il n'eût pas été mauvais, à mon idée, que des affiches, représentant la carte de ce pays, fussent posées un peu partout.

Belgique, Angleterre, Russie, Serbie, Montenegro, Roumanie, Italie, Portugal, Etats-Unis... constitueraient ainsi à la longue sur nos murs l'atlas des peuples de même format moral — quoique différents de taille — et qu'une pensée commune a reliés ensemble pour la cause du droit et de la liberté.

Ces cartes, d'abord, auraient rafraîchi les yeux et la mémoire de beaucoup d'entre nous que la géographie auparavant ne tourmentait pas assez. Bien que sommairement libellées, elles nous auraient, en plus, et de façon suffisante, renseigné tout de suite sur l'étendue,

l'importance et les moyens généraux de chaque pays. Il eût été, en passant, agréable et utile de les consulter. Leur configuration parlante aurait valu tous les discours. Nous en aurions reçu forcément une impression moins abstraite, plus vive et plus durable. Mieux qu'une page d'imprimerie, la carte est un tableau, qui se peint et s'accroche en nous.

J'imagine alors — si l'on avait pris cette bonne habitude — le saisissement émerveillé, ressenti par plus d'un le jour où sur nos murailles se serait étalée, à la suite des autres, la carte du Brésil.

— Eh quoi ? se seraient écriés les ignorants et les distraits, plus nombreux qu'on ne croit, et chez lesquels ce nom n'évoquait, jusqu'ici, qu'une région lointaine et merveilleuse... Comment ? c'était cela ? *tout* cela le Brésil ? cet immense État, quinze fois plus grand que la France, occupant en superficie le cinquième rang dans le monde, déroulant sur l'océan Atlantique 6.500 kilomètres de côtes, couvrant presque la moitié de l'Amérique du Sud ? Quel redoutable apport ne pouvait manquer de nous fournir ce bloc écrasant ? Quel quartier d'univers, se détachant tout à coup des terres de la neutralité, venait se joindre et se souder là, comme un nouveau département, aux nations disloquées par la même tempête et rassemblées pour le même honneur ?

Avant de savoir par quoi peut se traduire au juste l'entrée du Brésil dans notre camp,

nous comprenons en effet, déjà, devant sa carte si imposante, la majestueuse étendue de sa résolution. Le simple aspect du gigantesque territoire proclame l'unanime volonté des provinces qui le composent ; nous sommes mis à même, en un instant, d'estimer à son prix la force du sentiment qui fut capable de se former, de se propager, et de se déterminer sur tant d'espace ; et nous enveloppons, d'un regard autrement ravi que celui des premiers Européens qui le découvrirent, cet Eden dont nous ne devons la conquête qu'aux seules armes de l'amour.

Sans doute le Brésil n'entra pas dans la lice à l'étourdie, et uniquement pour nous ; il y fut amené, comme tous, par la force des choses, par toutes les péripéties du devoir, il y fut contraint par les abominations inacceptables de l'Allemagne ; mais, ceci établi, nous pouvons et nous devons ajouter que son amour pour la France l'a aidé, l'a éclairé, l'a entraîné, a été pour une grande part dans la franchise et l'énergie de sa décision. Sa culture latine le rangeait d'ailleurs nécessairement à nos côtés dans le drame définitif des races et des âmes.

Pour apprécier à son entière valeur la conduite du Brésil, on ne doit pas oublier la situation de ce pays enchanteur et privilégié, paradis terrestre où se goûte à l'extrême la volupté de vivre, oasis de jardins embaumés, sol miraculeux et fleuri, luxuriant de végétation tropicale et dont les entrailles recèlent,

depuis des siècles et pour des siècles encore, d'inépuisables réserves de richesses. Pourquoi se fût-il préparé à la guerre puisque tout l'écartait de son horizon, de son présent, de son avenir, en faisait à son point de vue une chose plus qu'invraisemblable et lointaine, une chose étrangère, impossible, illogique, insensée, et qui n'était pas faite pour lui ? Ce peuple heureux et florissant ne vivait donc dans la paix que pour la paix, qui était son élément naturel et déterminé. L'accroissement de son commerce, intérieur et extérieur, l'élévation progressive de son immigration européenne, l'extension de ses chemins de fer, l'exploitation toujours plus perfectionnée de ses prodigieuses ressources, de ses mines, de ses cultures, de son élevage, de ses magnifiques produits forestiers, le développement raisonné de l'instruction, tels étaient ses uniques soins, ses soucis et ses buts, tels étaient les seuls « armements » de sa pensée, ses seuls désirs de conquête ; c'est en quoi consistait « sa préparation », toute sa besogne d'honnête, intelligente et loyale puissance « de proie ». N'ayant donc jamais pensé à la guerre, et pour cause, il n'avait pour ainsi dire pas d'armée. Il se jugeait si éloigné de tout service obligatoire, qu'il avait commencé, il y a déjà des années, par supprimer chez lui le pire de tous, l'esclavage. Résolue en principe dès 1871 et consommée en 1888, l'émancipation des esclaves montrait assez de quelle force — et

de quel courage — étaient les sentiments d'indépendance et de liberté qui le possédaient. Cette date de 1888 fut pour le Brésil aussi fondamentale et significative que celle de 1789 pour la France, et nous fûmes des premiers à nous associer aux manifestations généreuses qu'elle suscita. Le sol antique des Guaranys, ainsi libéré, se reformait aux yeux de ses enfants, se recréait ; grâce à ce grand événement, il devenait comme une nouvelle patrie. Or, si la date de 1888 s'inscrit avec éclat dans les Annales du Brésil, on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que celle de 1917 illustre encore et peut-être plus brillamment le livre de son histoire. En entrant sans armes dans la guerre, en nous tendant, grands ouverts, ses bras pacifiques, notre sœur latine a effectué un autre affranchissement, plus difficile et plus méritoire, une autre émancipation, celle de sa conscience nationale et de sa volonté que nos ennemis communs se flattaient impudemment d'avoir paralysées.

C'est que depuis le temps où l'Allemagne, en 1873, aussitôt au lendemain de sa victoire de 70, organisait déjà sa campagne de future emprise au Brésil, en y installant à Petropolis une colonie où elle imposait sa langue, où tous les différents points de la montagne défrichés par ses immigrants s'appelaient d'autorité Palatinat, Bingen, Westphalie..., etc..., où le voyageur aussi bien que le natif ne pouvaient faire un pas sans que le Teuton obséquieux

leur offrit avec insistance une douceur quelconque, *etwas milch*... depuis ces jours lointains, que de progrès accomplis dans le sournois et gigantesque travail !... L'invasion, lente d'abord, et puis rapide, formidable, avait acquis au cours des années toute son étendue... Le résultat, on le voit et on l'éprouve aujourd'hui... Les douceurs, l'*etwas milch*, que réservait le Boche à ceux chez lesquels il avait pris pied, sont la scélératesse, le poison, la torpille, le fer et le feu... Pouvait-il, hélas ! en être autrement ? Cette terre si fortunée n'était-elle pas condamnée, par l'abondance même et la qualité de ses biens, à exciter l'envie haineuse du peuple rapace entre tous ? Les pierres précieuses, l'or, les métaux qui remplissaient le terrestre domaine de ces hommes confiants et inoffensifs ne devaient-ils pas attirer la main du voleur et du conquérant brutal ? Le Brésil s'est aperçu trop tard de l'imprudence avec laquelle il avait accueilli, encouragé et même protégé chez lui ces reptiles humains, plus dangereux que les serpents de ses savanes, plus féroces que les crocodiles de ses rivages.

Sans doute, esquivant les affronts, ou se refusant à les relever, il aurait pu malgré tout épiloguer, biaiser au nom de prétendus intérêts majeurs et trouver le moyen de rester à l'écart, il ne l'a pas voulu, il n'a écouté que la voix de l'honneur, et il a prononcé la parole décisive qui oblige aux actes.

L'aide morale qu'il apporte ainsi aux alliés, sans parler de toutes les formes effectives sous lesquelles se manifestera son assistance, équivaut à l'appoint d'une armée ; et puisque dans ce beau mouvement c'est, en dehors de toute considération générale, un vif élan de son cœur qui jette le Brésil aux côtés de la France, éternelle inspiratrice de respect, d'admiration, de tendresse et de devoir, la France est heureuse et touchée — jusqu'au fond de ses blessures — des sentiments que lui témoigne, dans la passion de son démocratisme le plus fier, le peuple brésilien. Et elle lui en restera reconnaissante, bien au delà de la victoire. *Para sempre*

JÉRUSALEM

22 décembre 1917.

Jérusalem est prise. Jérusalem est délivrée. Voici donc la dernière strophe du grand poème épique chanté et pleuré depuis tant de siècles ! Il restait inachevé. L'acte d'aujourd'hui, dans un coup d'inspiration divine, y met le mot fin. A présent il est complet.

Les Anglais sont entrés dans la ville sacrée aux salves du canon, à la plainte des cornemuses. Réjouissons-nous. Il n'y a qu'un front. Nous n'avions pas besoin d'accompagner là-bas en nombre nos amis pour être de la fête et de la procession. Nous avons part à leur succès comme ils ont part aux nôtres. Mais nous devons leur être en particulier reconnaissants de la rapidité de la victoire et du bon moment qu'ils ont, comme à dessein, choisi pour la cueillir.

Ils nous donnent, à nous et au monde entier de la Chrétienté, non seulement le plus beau

Christmas, mais le plus opportun, le plus nécessaire et le plus chargé de pensée, celui dont nous éprouvions, peut-être sans nous en douter, le plus urgent besoin moral.

Qui peut évaluer à la fois toute l'immensité de la récompense et l'étendue de présage renfermées dans ce grand fait accompli ? Celui-ci se place en même temps, au chevet de l'année qui s'enfonce et au parvis de celle qui s'élève, comme une colonne surmontée de la croix.

Entre les deux il se plante là, commémoratif et indicateur avec une égale magnificence.

Il dit d'où l'on vient et où l'on va. En se réalisant, en aboutissant avec un à-propos millénaire la veille même de la Nativité, il s'explique mieux encore qu'il ne l'eût fait à une autre heure.

Il montre que les Alliés sont bien les Mages de la victoire, puisque, selon la prophétique et émouvante composition du peintre Jonas parue à cette place il y a trois ans, ils apportent aujourd'hui, mais cette fois sur les lieux mêmes, à la crèche de Bethléem, à la divine Mère et au divin Enfant, qui les attendaient, l'offrande de leur or et de leur sang, la précieuse myrrhe de leur âme et tous les ballots de leurs sacrifices...

Regardons bien. Nous comprendrons que le triomphe de la croix sur le croissant est aussi celui *de la croix de la guerre*.

Entendons par là, au-dessus de celle qui orne les poitrines, celle qui décore l'huma-

nité, et qui, dominant les combats, s'y intéresse, s'y « passionne », à l'ombre de laquelle rien ne peut empêcher que les armées ne marchent et ne se dirigent. Cette croix-là, ce drapeau de pierre ou de bois, dont les plis, qui ne flottent pas, sont ceux d'un linceul, ce drapeau qui lui aussi a fait campagne, est, avec et avant les autres étendards, à l'honneur et « à l'ordre du jour » par la prise de Jérusalem.

Quand on songe aux vicissitudes inouïes que la vénérable ville a traversées, à tout ce que son sanctuaire a vu et a dû subir, à toutes les douleurs, toutes les souffrances, tous les tourments dont elle a été, depuis des avalanches d'années, la pâture et le champ d'élection, et aussi le pôle, le refuge, l'asile privilégié ; quand on considère les insatiables faims et les inextinguibles soifs qui sont venues s'y rassasier et s'y étancher, et les prières qu'elle a par milliards et milliards aspirées et englouties, aussi nombreuses que les grains de sable du désert et que les gouttes d'eau de la mer, et toutes les averses, les pluies, les torrents, les cataractes de pleurs qui l'ont criblée, noyée, lavée, qui toujours la rebaptisaient, et quand on pense également à toutes les détresses sans exemple, sans remède et sans nom qui s'y sont prosternées, jetées la face contre terre, traînées sur les genoux et sur leurs plaies, et s'y sont tordues, y ont rampé dans la moiteur des corridors et des labyrinthes, dans les ténèbres

des cryptes, sur les marches grasses des escaliers en plein roc, et qu'après tant de cris, de sanglots, d'implorations, de gémissements, de chuchotements, de soupirs, tant de lèvres expirantes, tant de mains jointes *in extremis* et dont les os craquaient, tant de questions jetées en fin de compte par les âmes n'en pouvant plus et demeurées en suspens... on voit précisément cette ville de Jérusalem, bâtie en sainteté, formidable entassement de croyance et de foi, la ville-religion par excellence, la patrie de Dieu ici-bas, redevenir tout à coup — et presque à l'inattendu — libre, libre enfin, déchaînée par les soldats de la plus grande, de la plus pure des causes, il est impossible de ne pas être ébloui et en quelque sorte crucifié par la signification du merveilleux événement.

La délivrance de Jérusalem est la réponse faite et accordée à toutes les angoisses et aux attentes du passé.

Cette libération de la Terre sainte ne peut que devancer et promettre la libération, sinon prochaine du moins certaine, des autres lieux profanés.

La délivrance de Jérusalem précise et justifie l'esprit de « cette guerre pour l'idéal » acceptée d'un cœur vaillant et avec des yeux levés.

La délivrance de Jérusalem consacre le caractère de croisade des peuples unis et partis en bataille pour défendre le droit avili et la liberté menacée.

La délivrance de Jérusalem, vue de plus

haut encore que des sommets de Sion, constitue le plus grand pas fait jusqu'ici vers la paix souhaitée et la seule souhaitable, c'est-à-dire la paix acquise, gagnée et méritée, proportionnelle à notre effort et à notre patience, la paix nette, claire, et solidement établie. Hiéroushalaïm en effet signifie *fondation*, *habitation de paix*... En y formant les faisceaux sans déposer les armes, les troupes britanniques représentent donc l'avant-garde militante et tranquille de la paix.

La délivrance de Jérusalem est une annonciation. Elle est l'œuvre des vivants de cette guerre et surtout de ses morts. Le berceau du christianisme s'est ouvert devant le flot innombrable des tombes.

La montagne où Abraham s'apprêtait à immoler son propre fils pouvait-elle d'ailleurs rester insensible aujourd'hui à l'immolation, acceptée par nous et fermement conduite jusqu'au bout, de nos propres enfants ?

L'arche sainte, fabriquée au désert du Sinaï par les soins de Moïse, est de nouveau recouvrée sur les Philistins.

Tout le passé gigantesque et tumultueux des trois Jérusalem : l'ancienne, celle de l'ère chrétienne, et celle des temps derniers, a dû tressaillir et vouloir revivre en une suprême secousse, au moment que ce fatal tremblement de terre et de civilisation venait, en le réveillant pour quelques minutes, le rejeter à jamais dans plus d'abîme et de nuit.

A travers les blocs superposés des fondations et des ruines, tous les monuments écroulés de la cité de David, le temple de Salomon, les bastions, les tours, les remparts broyés, réduits en cailloux, n'ont-ils pas tenté de se ressaisir, de crever la croûte des âges qui les recouvraient comme une dalle et de se redresser d'un coup de reins, dans le ciel bleu ?

Les vieilles portes des Brebis, des Poissons, d'Ephraïm, de la Vallée, de Benjamin, de la Source et des Eaux n'ont-elles pas voulu se remettre à leur place et se fermer, se tendre de chaînes pour arrêter l'envahisseur ?

Quand le flot khaki des bataillons et des escadrons britanniques a coulé sur elle comme l'eau jaune du Jourdain, la dure muraille de Soliman, qui sangle la ville, a frémi tout au long dans ses os de pierre et de fer ainsi qu'au temps où s'y frottaient les chevaux des chevaliers du Temple et de l'Hôpital.

Et de l'autre côté, invisibles mais présents, marchaient en tête du cortège victorieux Constantin rajeuni et tout l'état-major des anciens rois : Godefroy de Bouillon, le heaume ceint d'une couronne d'épines comme sa statue le montrait naguère encore à Insprück au tombeau de Maximilien, et tous les Baudouin, tous les Lusignan, tous les paladins du Sépulcre faisant escorte d'honneur aux nouveaux croisés de 1917 leurs descendants, longtemps détournés mais au fond toujours inspirés de la même pensée qu'eux. Chaque fois en effet qu'un peu-

ple monte à l'assaut d'une injustice et s'enrôle pour écraser une barbarie, chaque fois que l'on vole au secours d'une innocence, que l'on se bat pour un idéal et qu'on défend une patrie, toujours, quoi qu'on fasse, on délivre... C'est toujours, sous des noms différents, petite ou grande, une Jérusalem qu'on libère.

A présent que la sévère capitale des Missions, l'étoile des pèlerinages, la funèbre et vénérable oasis des caravanes est rendue à la vie, au soulagement, à l'ardeur satisfaite de ses désirs, à la réalisation de ses espérances accumulées et murées depuis tant de siècles, préparons-nous largement et sans étroitesse jalouse, à lui restituer néanmoins, avec son ancien éclat, la destination principale qui est la sienne et que réclament les vœux et les droits de toute la Chrétienté. Rome, joyeuse, émue, et à jamais reconnaissante ne manquera pas, quand il le faudra, de faire écouter sa grande voix qui, cette fois et dans cette direction, pourra être entendue de tous et jusque dans le désert.

Mais, d'ici là, cet acte consolateur de la prise de Jérusalem, plein d'adoucissement et de paix, nous avertit aussi que tout n'est pas fini, qu'il nous reste, hélas ! à souffrir, à saigner encore.

Ce n'est qu'au mont des Oliviers que se cueillera le rameau.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

I. Les veuves blanches. 1
II. Doit-on y penser ? 11
III. L'art et la guerre. 19
IV. Le sol. 62
V. La rallonge 34
VI. Le barbare. 40
VII. Le salut aux étoiles. 48
VIII. Le cri des choses. 54
IX. L'offensive. 62
X. Le portugal 68
XI. L'autre occupation 74
XII. L'opinion 83
XIII. Les restrictions 90
XIV. Le maroc 97
XV. On voudrait voir 104
XVI. Du côté de l'espagne 112
XVII. Les premiers témoins 121
XVIII. La tête et le cœur de l'amérique . . . 129
XIX. Sabotage moral 138
XX. La permission 145
XXI. La leçon des trois ans 152
XXII. Être a la hauteur 160
XXIII. Un grand méconnu d'autrefois 167
XXIV. Kerensky. 177
XXV. Ypres 185
XXVI. La société des nations 193

Pages.

XXVII. Les ombres émues 206
XXVIII. Autorité et révolution 214
XXIX. Les hohen... 223
XXX. Les fausses vacances. 234
XXXI. L'impérissable jeunesse. 243
XXXII. Le pinard 249
XXXIII. Les deux ors 256
XXXIV. Leur vraie place 264
XXXV. L'alsace-lorraine et déroulède . . . 283
XXXVI. Le chemin de fer 291
XXXVII. Souscrivez. 298
XXXVIII. Le brésil 304
XXXIX. Jérusalem 311

4515. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie

D
523
L37
sér.4

Lavedan, Henri Léon Émile
Les grandes heures

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 16 04 05 003 6